



57161

D. HOME



LES LUMIÈRES

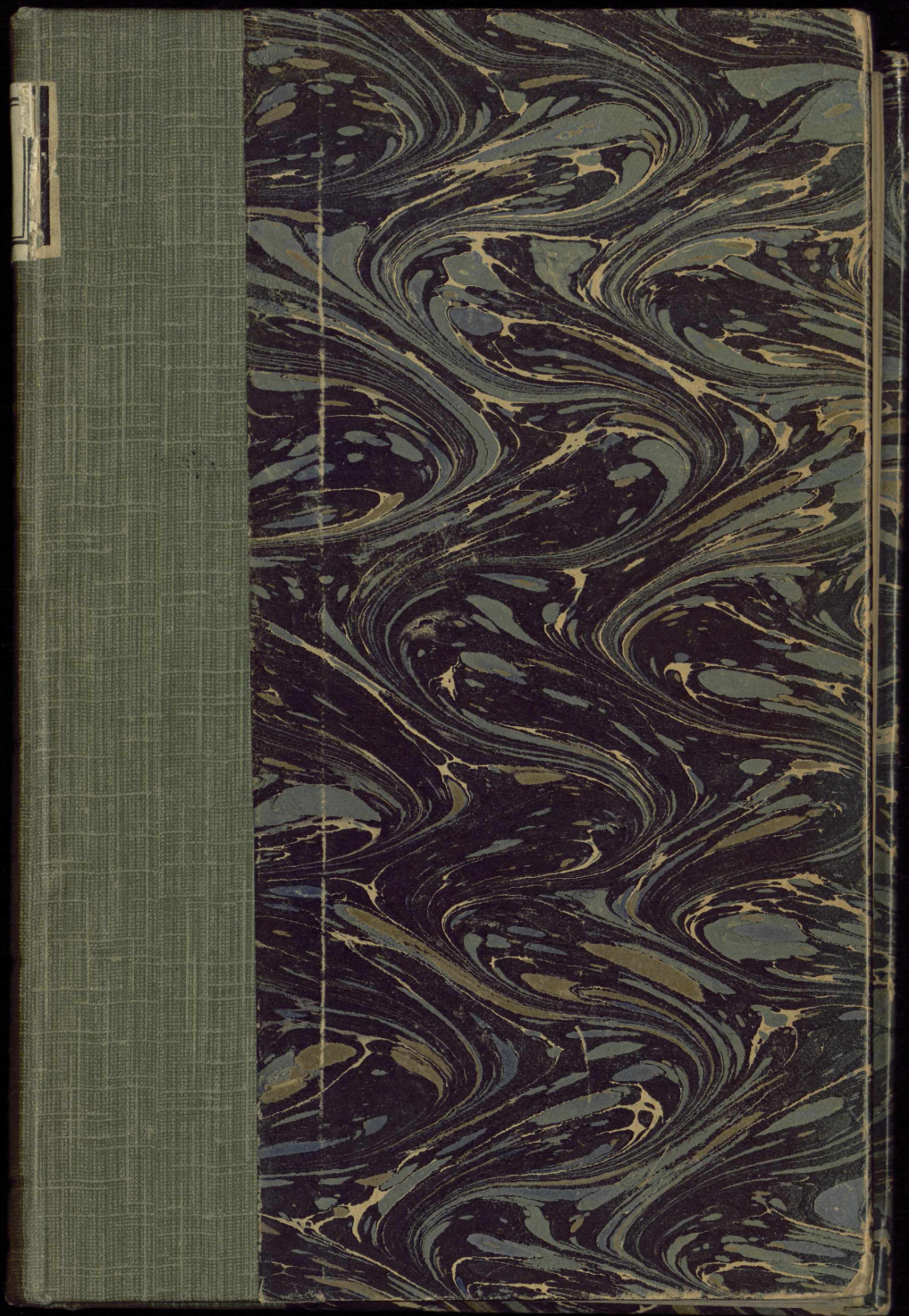
ET

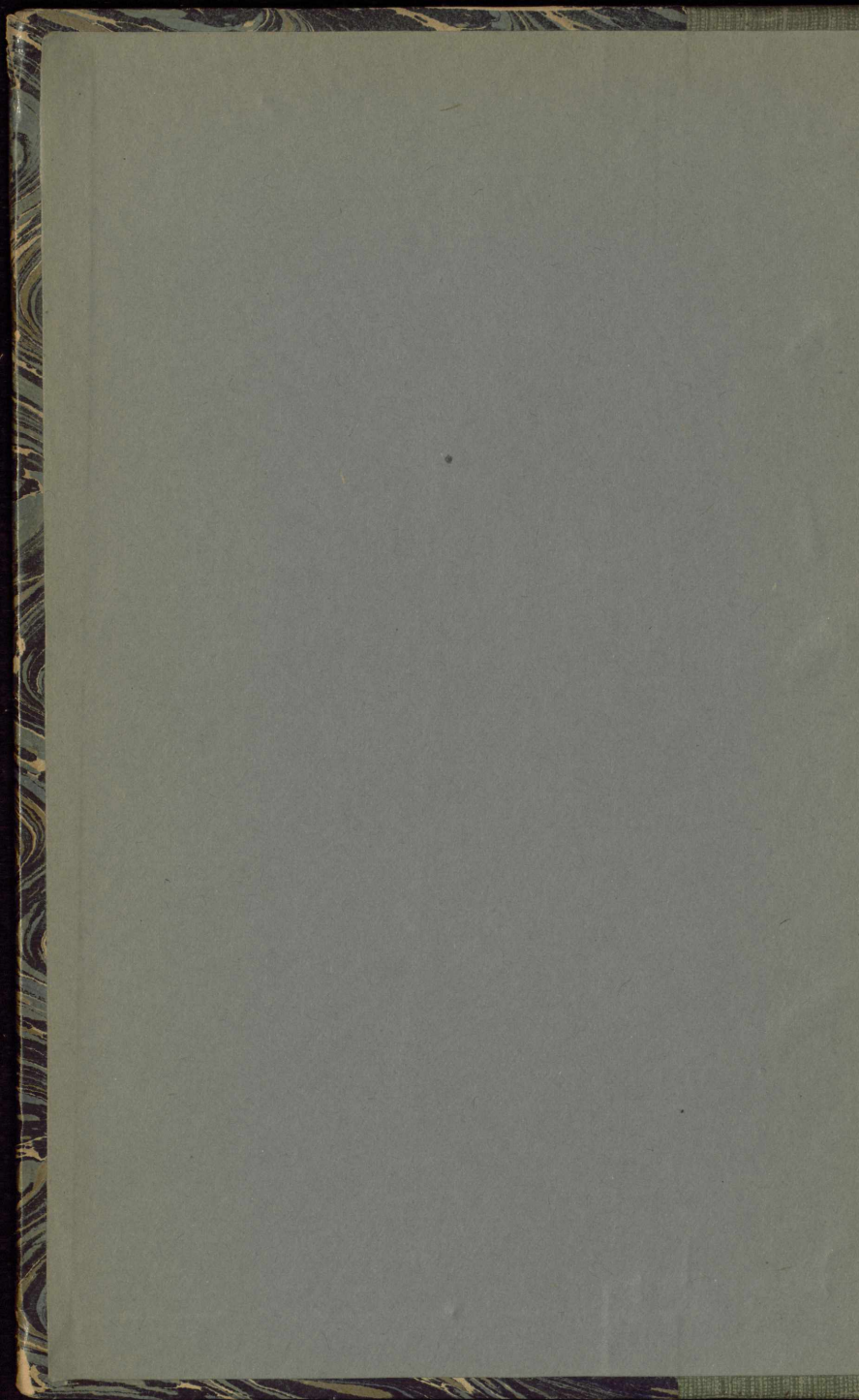
LES OMBRES



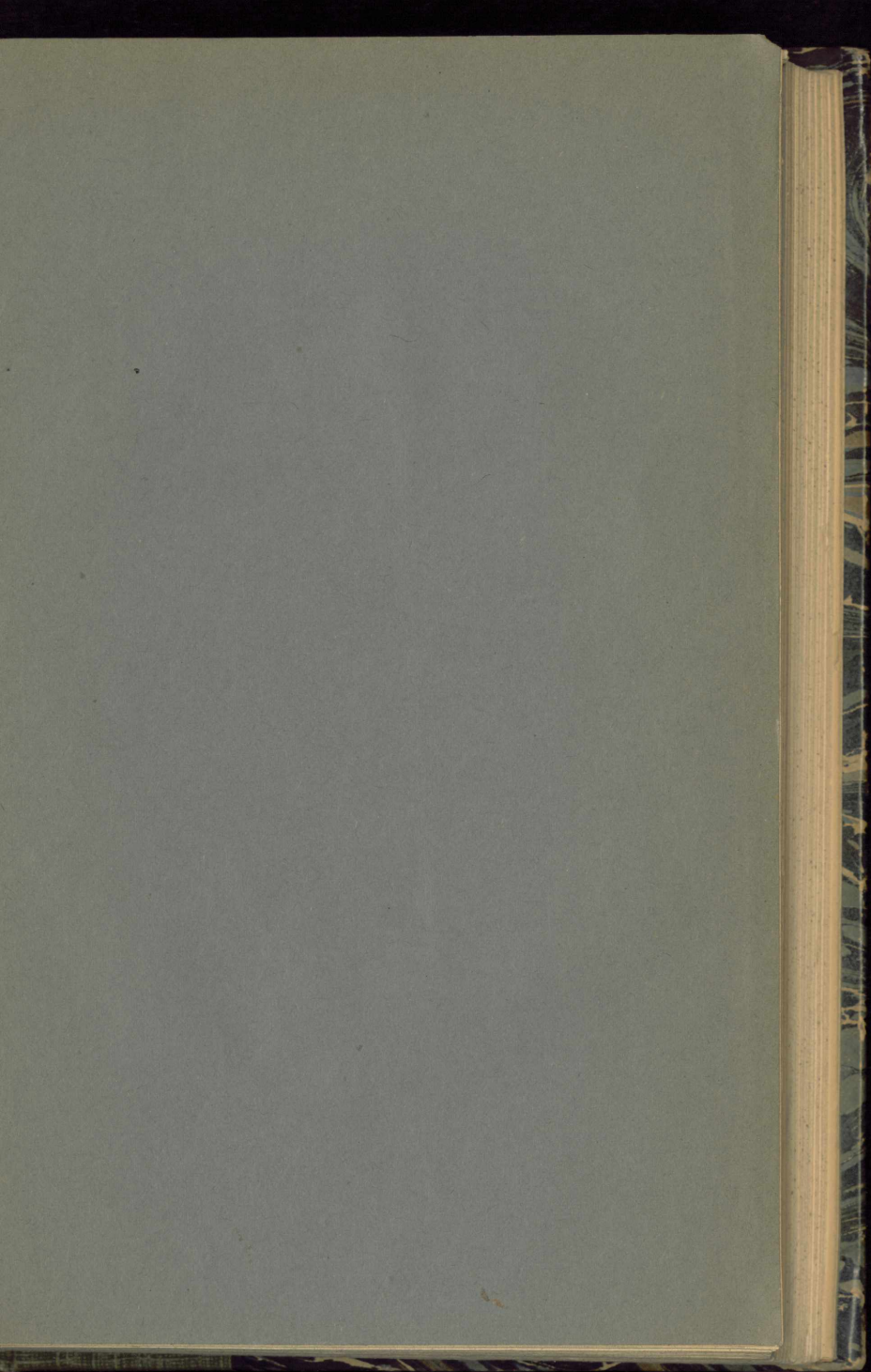


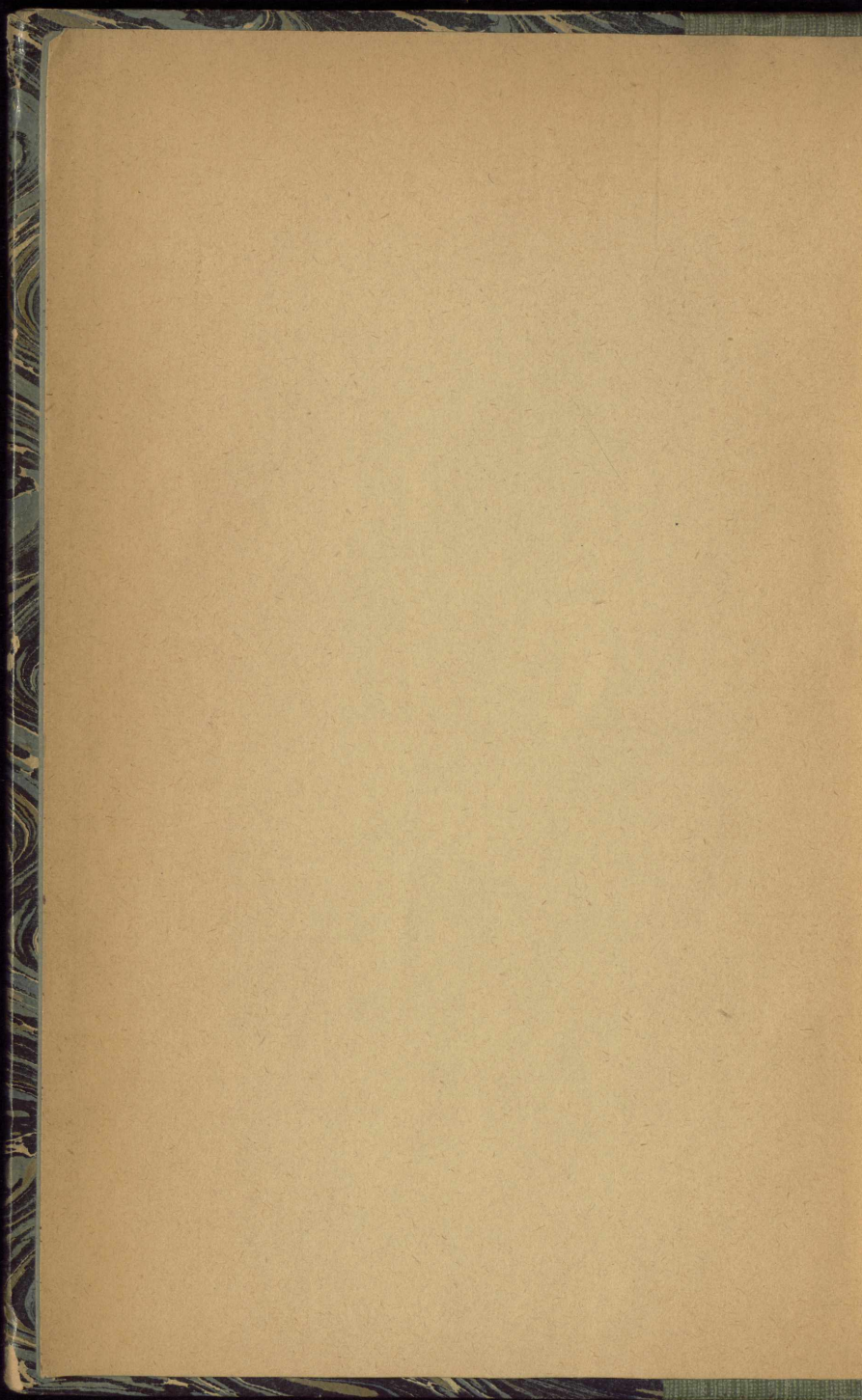














DON  
Verdier-Fanvety

161  
D. D. HOME

# LES LUMIÈRES

ET

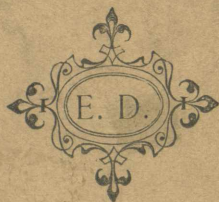
## LES OMBRES

DU SPIRITUALISME

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC PRÉFACE PAR HENRY LA LUBERNE

« Licht mehr licht. »

GOETHE.



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—  
1883

140

✓

Δ 57.101

LES LUMIÈRES ET LES OMBRES

SPINIFUALISME



2



Δ. 57.161

LES LUMIÈRES ET LES OMBRES

DU

SPIRITUALISME

THE JOURNAL

OF THE

AMERICAN

PHYSICAL



D. D. HOME



# LES LUMIÈRES

ET

# LES OMBRES

DU SPIRITUALISME

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC PRÉFACE PAR HENRY LA LUBERNE

« Licht mehr licht. »

GOETHE.



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—  
1883



Nice — Imp. Anglo-Française Malvano-Mignon, rue Gioffredo, 62.



JE DÉDIE CET OUVRAGE

A MA FEMME

ET

A NOTRE BIEN-AIMÉ ONCLE

Son Exc. NICKOLAS TIMOFEIVITCH D'AKSAKOF

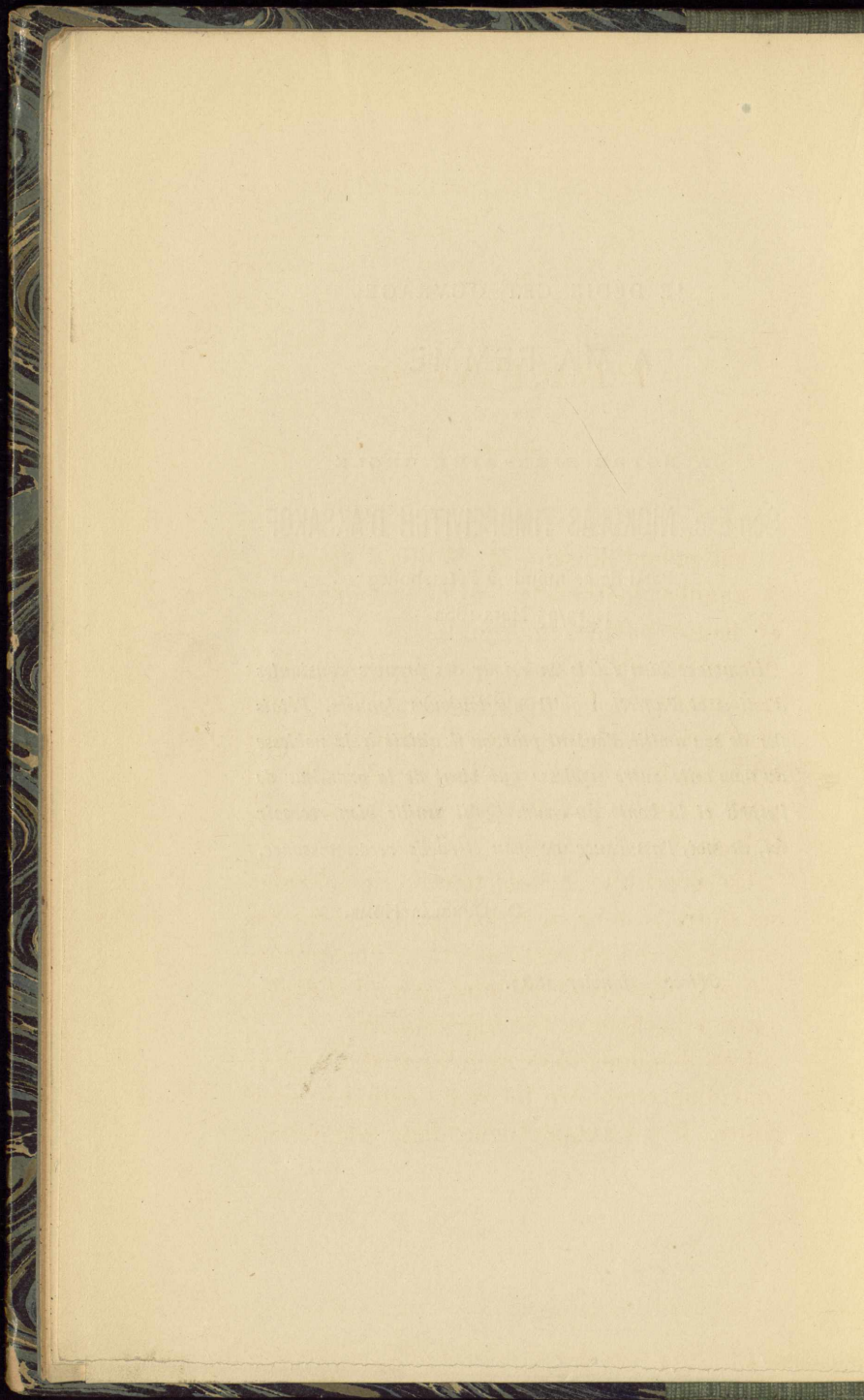
Parti de ce monde à Pétersbourg

le 13/25 Mars 1882

*Hommage bien faible en retour des preuves constantes d'estime et d'affection qu'il m'a toujours données. J'étais fier de son amitié d'autant plus qu'il alliait à la noblesse du nom cette autre noblesse qui vient de la grandeur de l'esprit et la bonté du cœur. Qu'il veuille bien recevoir ici, de moi, l'assurance de mon éternelle reconnaissance.*

D. DUNGLAS HOME.

Nice. — Janvier 1883.





## PRÉFACE

---

Un savant illustre, M. William Crookes, joignant sa méthode scientifique à une large et haute portée philosophique, est venu démontrer qu'il existe — en dehors des lois qui régissent le monde matériel — toute une série de phénomènes d'ordre psychique ou ecténique, dont un être raisonnable ne peut admettre l'explication par l'imposture, le hasard ou l'erreur.

Ce serait une lâcheté morale de lui refuser notre témoignage, sous prétexte que les causes de ces phénomènes nous échappent, ou qu'il faut avoir recours, pour les expliquer, à la théorie dite spiritualiste.

Les phénomènes examinés par M. Crookes sont d'un caractère tel que, même à cette heure, il y a antagonisme dans son esprit

entre sa raison, qui dit que c'est scientifiquement impossible, et le témoignage de ses sens, témoignage corroboré par les sens de toutes les personnes présentes au moment des manifestations.

Force nous est donc de croire nos sens comme d'honnêtes et sincères témoins, sous peine de nous abimer dans le doute préconisé par Phyrron et Berkeley.

Quant à admettre qu'une sorte de folie ou d'illusion serait venue fondre sur toute une réunion de personnes intelligentes, saines d'esprit partout ailleurs, qui sont d'accord sur les moindres particularités et les détails des faits dont elles sont témoins, il n'y faut point songer ; en tout cas ce serait là quelque chose de plus incroyable que les faits mêmes qu'elles attestent.

Le sujet est plus vaste qu'il ne paraît au premier abord.

Cette force est probablement possédée par tous les êtres humains, quoique les individus qui en sont doués avec l'énergie extraordinaire de M. Daniel Dunglas Home soient sans doute fort rares.

De même que dans les expériences d'élec-



tricité certaines conditions sont indispensables à la production du phénomène, de même aussi certaines précautions sont essentielles pour obtenir les manifestations spirituelles. On a fait des objections déraisonnables à la force psychique parce qu'elle ne se développe pas dans des conditions contraires dictées par des expérimentateurs qui, cependant, repousseraient avec vigueur les conditions qu'on leur imposerait à eux-mêmes pour la production de quelques-uns de leurs propres résultats scientifiques.

Les conditions requises sont, toutefois, très peu nombreuses, et elles ne portent en aucune sorte obstacle à l'observation la plus parfaite et à l'application du contrôle le plus rigoureux et le plus exact.

L'obscurité n'est pas essentielle. M. William Crookes affirme que tout ce dont il a été témoin a été produit par M. Home en pleine clarté.

Quant à l'enlèvement de corps humains, M. Crookes atteste que bien des fois ce genre de fait s'est produit en sa présence. Il y a eu au moins cent cas bien constatés à l'actif de M. Home, qui se sont produits

en présence de beaucoup de personnes différentes et des mieux connues. Rejeter l'évidence de ces manifestations, dit ce savant physicien, revient à ne tenir compte d'aucun témoignage humain, quel qu'il soit, car il n'est point de fait, dans l'histoire sacrée ou dans l'histoire profane, qui s'appuie sur des preuves plus imposantes.

Galvani disait : « Je suis attaqué par deux sectes bien opposées, les savants et les ignorants. Les uns et les autres se rient de moi et m'appellent le maître de danse des grenouilles. Eh bien ! soit. Mais je sais que j'ai découvert une des plus grandes forces de la nature. »

Ce qui était vrai de son temps, l'est encore aujourd'hui.

Notre véritable ennemi, c'est le pseudo-savant, celui qui fait profession de tout connaître, surtout s'il a un système, une théorie. Concevoir une force nerveuse n'est pas plus difficile que de concevoir *le mécanisme intime de l'atome*, et toute recherche, digne ou non de ce titre, s'exerçant sur un sujet en lequel des hommes éminents font l'aveu de croire, qui est au premier rang des ques-



tions sociales du jour, et qui compte ses adhérents par millions, a certainement autant de mérite et est aussi instructif que les investigations à coup sûr un peu hypothétiques sur *les atmosphères interatomiques et la gyration des atomes interatomiques*.

M. Daniel Dunglas Home a rempli le monde du bruit de son nom. C'est un enfant de la brumeuse Ecosse, pays peuplé de spectres et de fantômes. Il y a chez lui du barde, du prophète et du rêveur. Son visage, dont l'angle facial est anormalement développé, exprime la plus exquise douceur ; il éveille cette impression intellectuelle d'une force nerveuse dont le foyer serait dans la tête et le cœur, et qui aviverait ceux-ci aux dépens de l'économie. Dès sa plus tendre enfance, il prélude par des phénomènes extraordinaires à ses destinées futures. Il est bercé par des mains mystérieuses. A l'âge de trois ans, la seconde vue, faculté dont jouissait sa mère, se réveille chez lui : il voit mourir une petite cousine à 30 lieues, et nomme les personnes qui entourent son lit. Il paraît converser avec des êtres invisibles, et ses joujoux viennent le trouver d'eux-mêmes.

Souvent une musique céleste se fait entendre. Il quitte à neuf ans l'Ecosse pour l'Amérique, où il échangea avec un de ses camarades, du nom d'Edwin, le serment de lui apparaître après sa mort. Quelques mois après, une forme se manifeste à lui, disant : « Daniel, me reconnaissez-vous ? » Le lendemain, il apprend le décès de son ami. Une autre fois, le même phénomène d'apparition a lieu, mais cette fois, c'est sa mère qui est partie de ce monde. Bientôt les esprits envahissent la maison de sa tante où il demeure ; sa tante, croyant qu'il est possédé du démon, le chasse de chez elle. De cruels crachements de sang l'ayant obligé de quitter l'Amérique, il part pour l'Europe et s'établit à Florence, qu'il affole par l'étrangeté des phénomènes que sa présence opère. On le prend pour un sorcier. On assiège sa maison pour le massacrer. C'en était fait de lui sans l'intervention du comte Alexandre Branicki, qui le conduit à Naples, où sa faculté médianimique l'abandonne entièrement pendant une année. Il vient à Paris, donne un grand nombre de séances aux Tuileries. Les merveilles de Florence se renou-



vellent; la chronique, chaque jour, enregistre un prodige nouveau. Il va en Russie; les mêmes miracles se manifestent devant le Czar et la Cour. Partout il est reçu, fêté, acclamé; les souverains, les sommités littéraires et scientifiques de tous les pays sont à même de voir et de contrôler des prodiges qui semblent empruntés aux légendes anciennes.

Il est des hommes, ou plutôt des zoophytes à figure humaine, dont l'existence n'est que végétative; leur mission est de naître, de croître et de mourir. Retranchés dans leur *moi* absolu, ils s'inquiètent peu des autres; les événements roulent sur leurs âmes sans y laisser de traces; comme les dieux d'Epicure, ils se bercent dans leur mollesse, et regardent à leurs pieds se déployer le tableau du monde. Ils ont dit : *après moi le déluge!* Que le déluge vienne, même de leur vivant, peu leur importe, du moment qu'il les respecte. *Qu'est-ce que cela me fait?* Voilà le résumé de leur philosophie.

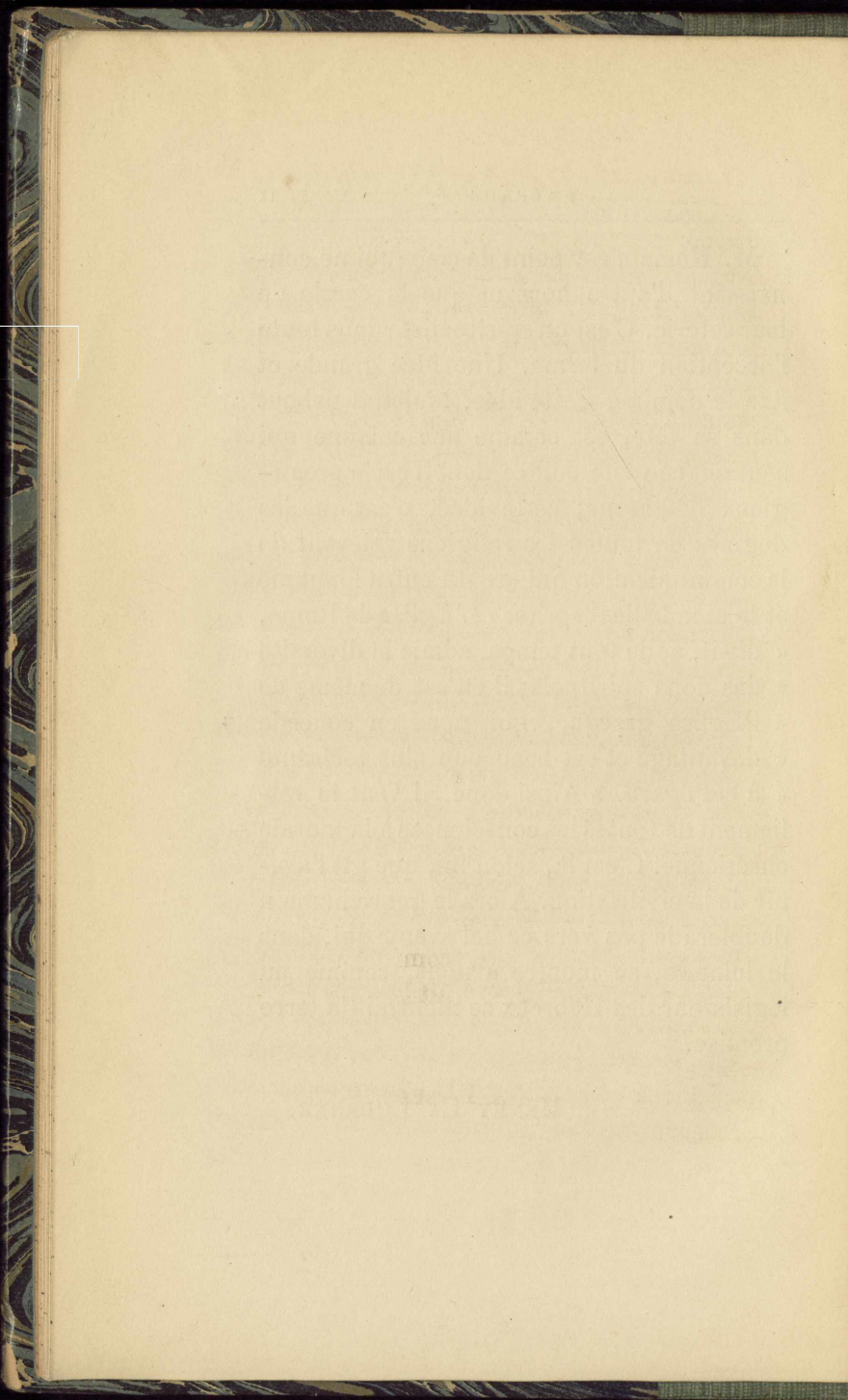
D'autres, au contraire, et M. Home est de ce nombre, n'éprouvent que des émotions

vives et profondes. Leur sensibilité, encore perfectionnée par l'éducation, les rend pareils à ces plantes dont les feuilles, au moindre contact, se replient sur elles-mêmes. Jadis, les payens voyaient des dieux dans chaque objet ; aujourd'hui bien des gens n'en voient plus même un dans tout l'univers. Partout, comme au temps de Constance et de Galère, partout on crie : « *Les dieux s'en vont !* » Mais tandis que la multitude se vautre dans ce chaos d'indifférence, quelques hommes placés dans une sphère supérieure, où la contagion ne peut les atteindre, fixent un regard mélancolique sur ces tableaux à soulever le cœur. Haletants d'indignation et de pitié, ils jettent des cris qui ne sont point entendus ; et ne vous méprenez pas sur les motifs de leur colère : l'amour aussi déborde à longs flots de ces cœurs inépuisables. C'est que celui qui voudrait rendre les hommes meilleurs pour les rendre plus heureux, mais qui voit reculer l'objet de son espérance à mesure qu'il le poursuit, celui-là, dis-je, ne peut s'entourer du manteau de l'égoïsme, et l'excès de sa philanthropie doit le pousser sans cesse à de nouveaux efforts.



M. Home n'est point de ceux qui ne connaissent d'autre horizon que le cercle de leur coterie. C'est un spiritualiste dans toute l'acception du terme. Une idée grande et fixe le domine. Cette idée, toujours debout dans sa tête, est comme une colonne qui soutient ce vaste édifice dont il est le prestigieux défenseur; cette idée, c'est que les dogmes de toutes les religions relèvent de la communication qui existe entre l'homme et le monde des esprits. « L'Eglise de Rome, » dit-il, a, de tout temps, admis la diversité « des dons spirituels; il en est de même de « l'Eglise grecque, qui nous en concède « davantage et est beaucoup plus tolérante « à cet égard. » Ainsi donc, il veut le ralliement de toutes les consciences à la morale chrétienne. C'est là, selon lui, que gît l'avenir de la civilisation. Alors le genre humain doublera le pas vers ce bel avenir qui, dans le lointain, se montre à nous, comme au législateur des Hébreux se montrait la terre promise.

HENRY LA LUBERNE.





# LA LUMIÈRE ET LES OMBRES

du

## SPIRITUALISME

### I

#### Croyances des peuples anciens

On retrouve encore, au milieu des temples brisés et des villes croulantes, quelques documents épars, qui attestent la grandeur des peuples disparus.

Ces pages, taillées dans le granit, témoignent aussi de quelle vive lumière, l'homme, aux premiers âges, a dû être frappé; son esprit semble imprégné d'une clarté surnaturelle — véritable émanation d'un autre monde.

Le plus simple phénomène spiritualiste qui, de nos jours, inquiète la chrétienté n'était, aux yeux du payen d'Orient, qu'une manifestation à lui familière depuis des siècles.

Toute la théogonie des temps anciens repose sur une foi commune, celle de la venue des esprits parmi nous.

Les vertus pour ainsi dire surhumaines des hommes de Chaldée, de Phénicie et d'Égypte, les plus belles actions, les plus hauts faits du Juif, du Grec et du Romain, de même que leurs crimes les plus monstrueux, ont leur source dans cette croyance.

Alors, comme aujourd'hui, cette vérité que l'homme ne peut « mourir pour revivre » mais qu'ayant une fois vécu, il vivra éternellement, cette vérité, disons-nous, a été non seulement reconnue, elle a été aussi de tout temps tournée à profit et à mal.

A côté de nobles êtres, de beaux caractères, que le commerce des purs esprits élève et ennoblit, on aperçoit les démons obéissant à d'autres démons — malignes créatures des deux sexes, de tout âge, de



toute condition — qui, poussés par la perversité du cœur ou des doctrines, travaillent sans relâche à verser le sang et à remplir le monde d'impudicité.

C'est par le commerce des esprits que la joyeuse certitude de l'immortalité s'est perpétuée jusqu'à nous, et que le sombre défilé de la mort s'est illuminé d'une gloire extraterrestre.

Mais il faut bien le reconnaître, c'est aussi par le commerce des esprits que s'est établi le rite épouvantable des sacrifices humains — l'homme cherchant à apaiser la colère de dieux imaginaires par la mort de ses frères.

Lorsque au toucher de ceux qui ne sont plus, les nuages qui nous dérobent l'avenir se furent dissipés, l'homme, à la vue de cette terre virginale qui s'offrait à ses yeux, sentit s'enflammer son imagination ; les idées s'élevèrent jusqu'au sublime de la nature, et les paroles jusqu'aux idées.

Il crut voir des dieux qui marchaient devant lui.

A partir de ce jour le pouvoir des esprits

fut sans mesure, pour le bien comme pour le mal.

La vaillante petite phalange des Grecs, lorsqu'elle se mit en marche pour attaquer l'innombrable multitude des Perses à Marathon, est un exemple heureux d'effusion spiritualiste. Ce jour-là, du côté des Grecs, chaque poitrine tressaillait à l'idée que les mânes de leurs aïeux et les dieux de leur pays se pressaient autour d'eux pour les inspirer, les encourager au combat, et on lisait sur chaque figure, comme dans une page héroïque, le dédain suprême de la vie, l'âpre soif du sacrifice, et cet inéluctable amour de la patrie qui font les Décius et les d'Assas.

Par contre, aussi, lorsque ces mêmes Grecs se disposent solennellement à hacher menu, à enterrer vivants de misérables prisonniers, dans le but de se concilier des êtres pervers et à tort divinisés, nous avons un exemple funeste de cette influence spiritualiste.

Quoi qu'il en soit, nous voyons, dans l'un comme dans l'autre cas, avec quelle foi ardente l'homme primitif affirme l'existence de ce monde invisible.



Pour peu qu'un peuple soit connu, nous constatons communément que la pierre angulaire de sa théogonie est une croyance au retour de ceux qui sont morts.

On ne versait pas d'inutiles larmes sur la bière du héros, du juste, et du sage ; c'eût été témoigner qu'ils avaient à jamais disparu. Leurs mânes, au contraire, planaient après le trépas sur le pays qu'ils avaient aimé et servi ; parfois même ils se rendaient visibles à ceux qui chérissaient leur mémoire, pour les avertir d'un danger ou les mener à la victoire. Si ces apparitions se renouvelaient et si les services rendus étaient de haute portée, ils ne tardaient pas à être adorés pour des dieux.

On découvrit que les esprits étaient à même de manifester leur présence, mais seulement par l'intermédiaire de certaines personnes.

Ces personnes, qu'on appelle aujourd'hui médiums, furent dès lors investies de fonctions qui leur étaient spécialement attribuées, et le sacerdoce fut institué.

Mais comme l'homme immortel est de

tout temps ambitieux, qu'il est trop enclin ou à se laisser mener ou à vouloir mener les autres, le pasteur ne tarda pas à devenir évêque. Alors, l'appétit venant en mangeant, il aspira à être le fondateur d'un ordre religieux, à édifier quelque système de théologie ou de gouvernement. Bientôt, comme en Egypte, nous le voyons au faite de la puissance, régissant tout, tant au temporel qu'au spirituel ; il est intronisé grand archichancelier de la terre et des cieux. Nous le voyons marcher parmi les hommes, non pas avec eux, mais à côté, voire même au-dessus d'eux ; se vêtir d'habits qui le différencient notablement de ses concitoyens ; se retrancher derrière la sainteté de son ministère ; se faire une haie vive de rites mystérieux. Parmi les êtres invisibles qui le servent, il choisit pour gardiens et pour guides spirituels ceux dont les conseils plaisent à son âme.

Il y a lieu de faire ici la part des esprits purs et des esprits impurs.

Ces autels, qui dégouttent de sang humain et que nous retrouvons dans tous les



pays ; ces prisonniers de guerre massacrés sans pitié, en guise d'offrandes agréables aux dieux ; ces temples souillés par le libertinage, le vice éhonté, la cruauté systématique ; toutes ces horreurs et bien d'autres encore peuvent laisser dans l'esprit une impression fausse qu'il importe de dissiper.

Dans les rapports qui se sont établis entre le monde visible et le monde invisible, il y a eu des abus dont les esprits ne sont pas plus exempts que les hommes.

Et d'abord, les êtres pervers qu'on adorait autrefois comme des dieux, étaient-ce réellement des démons ?

Si par démons l'on entend des êtres humains dépravés au suprême degré, alors assurément bon nombre parmi ces dieux méritent cette qualification.

Tout fait supposer que les messagers de Dieu — ces princes d'un autre univers — veillaient avec un soin jaloux sur les meilleurs d'entre les enfants de la terre, et qu'ils se mettaient, alors comme aujourd'hui, en rapport constant avec eux.

Mais, pour établir ce rapport, le médium était indispensable.

Or, le plus souvent, cet intermédiaire était ambitieux ou dépravé, quand il n'était pas l'un et l'autre. Dédaigneux de se voir attribuer le rôle effacé de serviteur auprès des esprits, le médium eut l'outrecuidance de leur vouloir commander en maître. Les exhortations restèrent sans effet. Les avertissements furent méprisés. Alors, détournant leurs regards de la terre, qu'ils semblèrent un instant avoir à jamais abandonnée, les esprits se retirèrent au-delà des limites qui circonscrivent leur immuable sérénité.

Aussitôt le mal fit irruption.

De beaux esprits perfides, qui conseillaient d'agréables choses, et qui, tout en paraissant se plier aux moindres désirs de leurs victimes, les tenaient fermement endoctrinées au service du mal, régnèrent en souverains sur le reste des hommes.

Ils poussèrent plus loin leur impénitente malignité.

Habitants des ténèbres, ils tramèrent les plus noires perfidies dans l'intention de rendre accessible à certaines âmes encore de la terre et gangrenées d'une lèpre aussi



profonde que la leur, le royaume des clairs esprits.

Grâces à ceux qui semblaient être leurs maîtres et qui, de fait, n'étaient que leurs serviteurs — les ministres de la religion — chaque peuple se vit peu à peu détourné du culte d'un seul Dieu pour aboutir au culte de la créature. La tradition de leurs faux dieux est venue jusqu'à nous. On nous les dépeint à l'image de l'homme, avec les passions et les attributs de la démonialité. C'était un point cardinal de toute croyance théogonique que le sang versé pouvait seul détourner leur colère. On édicta, contre ceux qui offensaient ces pseudo-divinités, des pénalités terribles, tant en ce monde que hors. Les peuples du midi, d'un caractère mobile et léger, se représentaient la peine qui les attendait après cette vie comme une sorte d'emprisonnement dans la nuit et le silence éternels; chez les peuples plus sévères du nord, c'était une vision de visages suppliants qui regardaient du fond d'une tombe embrasée. Les infamies qui souillent notre siècle, les doctrines qui enlèvent à l'amour ce qu'il a de sublime et

de caressant pour y substituer la dégradante image de la luxure, tous les faux principes dont nous avons tant de peine à nous défaire, étaient habilement prônés par ces déités terrestres, inculqués dans leurs temples avec force préceptes et exemples à l'appui, et disséminés au sein des peuples qui arrivaient, à travers les souffrances et les crises, aux convulsions de l'agonie.

L'histoire dit trop ce qu'était la société il y a deux mille ans.

Le bien, cette perfection de l'être, semblait s'être enfui de la terre avec les purs esprits. On ne voyait partout que les serviteurs du mal. Les temples et leurs dieux — fléaux plus redoutables que la guerre, la famine et la peste — étaient un outrage à la face du ciel, car le meurtre et des iniquités sans nom s'y voyaient journellement. Le plus grand nombre acceptait, comme de tout temps, les divinités qui leur étaient offertes, et, soumis, recherchaient le mal et négligeaient le bien. Quelques-uns, doués d'intelligence et de réflexion, se rendaient bien compte de ce fait que, vivants ou non, les êtres auxquels le peuple élevait des tem-



~~~~~

ples n'étaient pas des dieux, et que, loin d'être les créateurs de l'univers, c'étaient des monstres de l'imagination ou des créatures d'une nature inférieure. Mais, crainte d'ennuis ou de pis encore, ils se retranchaient dans une espèce d'épicurisme qui, même dans sa pureté primitive, effaçait l'idée du devoir. Indifférents à tout, ils regardaient à leurs pieds se dérouler le tableau du monde.

Le mal ne tarda pas de revêtir une forme repoussante.

Lorsque les Romains étaient à l'apogée de leur gloire, l'homme était arrivé au périclès de la morale et du bonheur.

A cette heure sombre les forces vives du bien se mirent de nouveau en mouvement, et le monde invisible manifesta encore une fois sa présence.

Aussi, que voyons-nous ?

Sur une terre couverte d'opprobres, ébranlée par les passions et bouleversée par les luttes ; sur un peuple qui, sans vergogne, affiche les vices les plus honteux ; sur une nation où le bûcher, la croix et les verges,



sont à l'ordre du jour, et où l'homme met son orgueil à être le plus inhumain envers son semblable ; au siècle de Tibère, Caligula, Néron, — de Messaline, Agrippine, Locuste, — nous voyons tout à coup s'élever, pure et sereine, cette douce flamme du christianisme qui projette au loin, sur le néant des choses humaines et par-delà les horizons visuels, l'aube immense de sa vivifiante et fécondante clarté.

Fondée dans le miracle, attestée par les prodiges, portée aux extrémités du monde par des apôtres dont le doigt guérissait les malades, faisait se redresser les paralytiques et les mourants, et dont les yeux avaient entrevu la radieuse lumière de l'Irrévéle, la religion du Christ et son code sublime ne tardèrent pas de conquérir à eux toutes les nations. Bravant la méchanceté des hommes, le Nazaréen nous a démontré par des preuves brûlantes que l'échelle de Jacob n'est qu'une pâle image de cette échelle immortelle sur laquelle de tout temps montent et descendent les ombres des trépassés.

A l'aurore des âges le monde visible, avons-nous dit, était en rapport avec le monde invisible. Nous en voyons la preuve dans les annales fragmentaires des peuples anciens, où le fait transparait en plus d'un endroit.

Parmi les quelques rares légendes se rapportant au peuple mystérieux des Etrusques, il en est une qui leur attribue le culte de la magie et le pouvoir de ressusciter les morts.

Une race congénère et non moins mystérieuse, les Phéniciens, croyait fermement aux esprits bienfaisants et malfaisants, et à l'évocation de ceux-ci par des rites terribles et compliqués.

D'autres peuples, dont la théogonie ne nous est parvenue que par bribes — les Scythes, les Gaulois, les Teutons, les Sarmates — semblent avoir partagé cette croyance générale. En France et dans la Grande-Bretagne, les druides connaissaient à n'en pas douter, le phénomène de la clairvoyance et celui du magnétisme animal ; ils se livraient à l'extase, et cherchaient à scruter l'avenir par le moyen des visions.



L'Égypte, l'Assyrie, la Chaldée et la Perse, la Grèce et Rome, l'Inde et la Chine, sont des peuples dont les annales transluissent les vérités du spiritualisme.

S'il n'est guère possible de construire, avec les restes imparfaits des vieilles chroniques, un récit dont le poids égal en certitude celui que fournissent les riches matériaux des temps modernes, il en reste assez, toutefois, pour étayer l'authenticité de cette partie de notre travail.

Nous nous efforcerons de démontrer que les faits reçus avec la plus opiniâtre incrédulité au dix-neuvième siècle étaient des lieux communs déjà au premier siècle et peut-être bien antérieurement à l'ère chrétienne. La foi aux choses surnaturelles caractérise les plus puissantes intelligences de ces âges reculés. Parmi les croyants au spiritualisme, nous voyons figurer les géants de la pensée, — Homère, Hésiode, Pindare, — Alexandre et César, — Virgile et Tacite, — Cicéron, Sénèque, Pline, Plutarque, — et cent autres.

Après avoir indiqué le rapport d'identité



entre les phénomènes spiritualistes du présent et ceux du passé, nous appellerons l'attention de chacun sur ce fait significatif, c'est que le démon du mal, lors de sa première irruption, fut annoncé par un nuage précurseur qui, tout d'abord gros comme la main, ne tarda pas d'envahir l'horizon spirituel tout entier.

C'est ce qui arrive aujourd'hui.

---

## II

## L'Assyrie, la Chaldée, l'Égypte et la Perse

Les années sans nombre qui se sont écoulées depuis que Ninus partagea son sceptre avec Sémiramis, et que le premier mage monta au sommet de la tour de Bel, ont enseveli, on peu s'en faut, l'histoire du royaume d'Assyrie — le plus puissant du monde ancien.

Les recherches de Layard et de Smith ont, il est vrai, ajouté à nos connaissances relativement à cet ancien peuple. Ninive, déterrée, offre ses peintures et ses sculptures, où nous déchiffrons son passé. Nous y voyons la représentation de ses puissants guerriers assyriens — la terreur des nations

environnantes — et jusqu'aux portraits des hommes qui dévastèrent l'Égypte et menèrent en captivité les dix tribus d'Israël.

Mais, si formidable qu'ait été la soldatesque assyrienne, les prêtres ou interprètes sacrés détenaient une puissance bien autrement terrible. Ils formaient de véritables collèges sacerdotaux, et se transmettaient leurs secrets et leur science oralement, de génération en génération, en sorte que la théologie astrologique formait en Assyrie le patrimoine de certaines familles. On avait pour eux le plus grand respect, parce qu'ils s'adonnaient à la pratique de la divination et qu'ils savaient lire dans l'avenir.

Nos renseignements augmentent au moment du démembrement de l'empire d'Assyrie. C'est à cette époque qu'il faut rapporter un cas épouvantable de puissance spirituelle, que les Hébreux ont consigné dans leurs annales. Nous apprenons en effet qu'un ange passa silencieusement au-dessus du camp assyrien et qu'il anéantit en une seule nuit l'armée entière de Sennachérib, c'est-à-dire cent quatre-vingt mille hommes.

Si nous en croyons Hérodote, Diodore de



Sicile, et autres historiens, l'influence exercée par les mages chaldéens était toute-puissante à Babylone. L'étude approfondie de toutes les connaissances humaines semble avoir été leur apanage exclusif. Ils tenaient dans l'Etat babylonien une place égale à celle des magiciens au pays d'Egypte. Ils dirigeaient les jeunes à leur entrée dans la vie ; ils préparaient les vieillards à franchir les portes d'ivoire de la mort. L'avenir était leur étude préférée. Aussi avaient-ils fini par établir ce qu'ils regardaient comme un système complet de divination. Ils s'astreignirent à une contemplation journalière du firmament et découvrirent ainsi plus d'une des lois qui le régissent. Les astronomes modernes reconnaissent des prédécesseurs dans les astrologues de ces temps anciens, esprits inquiets qui, du haut de la tour de Bel, fouillaient chaque nuit les splendeurs du ciel assyrien. Et alors même que le colosse babylonien s'écroula sous les traits du Mède, le mage survécut. Depuis l'ère de Cyrus jusqu'à celui de Darius qu'Alexandre soumit, le mage avait été tout-puissant à Babylone et celui-ci fit

encore au héros macédonien une des plus curieuses prédictions que l'on connaisse.

A 300 stades de la grande ville, Alexandre fut arrêté par une députation de mages, qui l'avertirent de ne pas entrer à Babylone, les dieux ayant décidé qu'une fois dans les murs, il allait infailliblement mourir. Cette prophétie émut à tel point le conquérant d'Asie, que tout en voyant ses meilleurs amis dans Babylone, lui-même campa à une portée de 200 stades en dehors des murs. Mais les philosophes grecs qui l'accompagnaient, les disciples sceptiques d'Anaxagore, lorsqu'ils se trouvèrent en la présence du roi, se moquèrent si spirituellement de la chose, qu'ils effacèrent momentanément dans l'esprit du monarque tout respect pour la sagesse des Chaldéens. Alexandre entra à Babylone, et quelques mois après, il se coucha pour ne plus se relever.

Plusieurs autres présages avaient annoncé la disparition prochaine de ce royal météore. Peu de temps après les magnifiques funérailles qu'il fit à son favori Héphestion, un Babylonien qu'on avait mis en



prison, fut trouvé par le roi habillé du costume royal et assis sur le trône. Alexandre, étonné, demanda à l'intrus qui l'avait poussé à commettre cet acte audacieux. L'homme répondit simplement qu'il ne savait pas comment il se trouvait là. Les devins opinèrent qu'il fallait mettre cet homme à mort, ce qui fut fait ; mais l'augure n'en pénétra pas moins bien avant au cœur du belliqueux monarque.

A quelque temps de là, il mit à la voile avec une flottille pour visiter le port de Babylone. Une tempête survint, et le vaisseau d'Alexandre se trouva séparé du reste de la petite flotte. Après avoir été battu des vents pendant plusieurs jours, l'équipage parvint à prendre refuge au fond d'une anse envahie par les arbrisseaux. Au moment d'aborder, la couronne du roi fut enlevée de son front par une des branches faisant saillie sur la rive, et projetée dans les vagues. Un matelot plongea du vaisseau et recouvra l'ornement, mais il dut s'en coiffer pour mieux nager au retour. Les Chaldéens et surtout Alexandre regardèrent ce deuxième pronostic comme de plus



mauvais augure encore. On lui conseilla d'offrir des sacrifices aux dieux. A une fête donnée à l'occasion des rites proposés, le conquérant but d'un trait une large coupe pleine de vin ; il chancela, soupira, et parut envahi tout à coup d'un malaise irrémédiable. On le mit sur sa couche où il ne tarda pas à rendre l'âme.

Deux jours auparavant, Calanus, un philosophe hindou, au moment de monter sur son bûcher funéraire, avait annoncé à Alexandre que celui-ci eût à se préparer pour le suivre bientôt au royaume des ombres.

L'Egypte partage avec la Chaldée l'honneur d'avoir possédé la plus ancienne philosophie. Il est difficile de décider entre ces deux peuples, tant de siècles se sont écoulés seulement depuis leur décadence. L'ensemble des preuves semblerait indiquer l'Egypte comme la plus anciennement civilisée. D'autre part, l'historien Zonaras assure que les Egyptiens tiennent leur cosmogonie des Chaldéens, mais cette assertion est contredite par les recherches des modernes. En

tout cas, l'on peut dire, sans crainte d'être démenti, que les prêtres d'Egypte étaient les mieux instruits et les plus magnifiques de l'antiquité. En dignité, ils égalaient leurs frères de la Chaldée ; ils les surpassaient en sagesse. Ce qu'étaient leurs temples, les ruines formidables de Karnak, la ville des autels, sont encore là pour l'attester. Les avenues de sphinx s'étendent sur une longueur de plusieurs kilomètres ; le désert est jonché de colonnes dont la masse solide ne s'est vue chez aucune autre nation. Au fond de ces temples gigantesques se cachait une somme de connaissances, une sagesse, dont seulement quelques parcelles, malgré la vigilance des gardiens, ont pu être rapportées chez eux par des gymnosophistes grecs et incorporées dans leur merveilleuse philosophie. La splendeur du peu que nous avons, nous fait à juste titre regretter la perte irréparable de semblables doctrines. Chérémon, qui fut bibliothécaire d'Alexandrie, et qui se livra particulièrement à la connaissance des antiquités égyptiennes, leur rend cet important témoignage « qu'éloignés des affaires et des soins de ce



monde, ils se tenaient toujours renfermés dans leurs temples, où ils n'étaient occupés qu'à chercher la cause et la nature des choses, que le temps qu'ils ne consacraient pas aux cérémonies sacrées, ils l'employaient aux études, et qu'ils étaient si occupés à faire des découvertes et des expériences qu'ils passaient les nuits à ces sortes d'exercice. » Nul doute que la caste sacerdotale des Egyptiens n'eût un dépôt des plus vastes connaissances, fruit de l'expérience des âges, du besoin de soutenir un ascendant fondé en grande partie sur la supériorité des lumières, et des loisirs qu'une vie exempte de tous les soins vulgaires livrait aux méditations du génie. De là ce concours d'étrangers, de philosophes grecs surtout, avides d'aller puiser la science égyptienne à sa source antique. C'est là la plus haute preuve que l'on puisse alléguer en faveur de la réalité des lumières attribuées par les anciens aux Egyptiens.

Malheureusement, au lieu de chercher à répandre leurs connaissances dans le corps du peuple, ils se les réservaient avec jalousie. Ils vivaient entre eux, loin du monde;



ne se montraient aux foules qu'aux jours de solennités publiques. Ils ne faisaient part de leurs connaissances qu'à ceux de leur caste, et il fallait que les étrangers, en outre qu'ils fussent de classe sacerdotale dans leurs pays, se fissent encore initier à leurs mystères avant d'y participer. C'est ainsi qu'un petit nombre d'hommes éclairés, dans tous les grands empires de l'Orient, détiennent la science et la sagesse des temps ; seuls, ils possèdent la lumière, qui disparaît avec eux, et ils laissent le monde extérieur en proie aux ténèbres, à la plus noire ignorance. Quant au reste de la nation, ils l'envisagent comme autant de bêtes de somme, comme des êtres bons tout au plus à adorer des singes ou des scarabées. Ce sont des jouets aux mains des nobles et des mages.

Dans le temple, au contraire, règne une activité intellectuelle sans égale. Les fresques, les peintures murales que Denis et Montfaucon ont copiées, prouvent que le magnétisme et la clairvoyance leur étaient connus, à ces magiciens d'Egypte, qu'ils se mettaient en rapport avec le monde des es-

prits et pratiquaient l'art de guérir par l'intervention de ceux-là. On plaçait dans le temple des tableaux retraçant les plus merveilleuses cures, et ces cures semblent, pour la plupart, avoir été obtenues par le moyen de l'extase somnambulique, où l'opération des esprits se fait sentir pour une proportion au moins égale à celle des hommes. Pour déterminer l'extase, on avait recours aux encens et aux doux accords de la lyre. Dégagée, pour ainsi dire, de son enveloppe charnelle, l'âme se mettait en rapport avec le monde spirituel. « Les mages d'Égypte assurent, dit Hérodote, que, grâce à ce moyen, le roi Rhampsinit descendait au royaume des morts, conversait avec les dieux et remontait ensuite au grand jour. »

Pythagore alla en Égypte pour y puiser aux sources vives de la sagesse et ajouter aux connaissances qu'il avait acquises dans son pays. Il dut passer d'un temple à un autre et subir pendant vingt-deux ans les plus dures épreuves. Ce n'est qu'au bout de ce nombre d'années qu'il put enfin pénétrer les derniers mystères. Il revint en Grèce



pour être le martyr des vérités spirituelles dont il émerveillait ses concitoyens. Délos, Sparte, Elis et Crète le rejetèrent tour à tour. On le regardait partout comme un fou. Il visita l'Italie, puis erra par cette magnifique colonie de la Grande-Grèce, faisant des miracles et enseignant partout où il passait : à Crotone, à Rhégium, à Métaponte. Le sort réservé à tout prophète fut le sien jusqu'au bout. A Crotone, la foule brûla son école, et quarante néophytes périrent dans les flammes. A Métaponte, harcelé par ses ennemis, qui en voulaient à sa vie, il s'enferma dans le temple des Muses, où on le laissa mourir de faim.

Mais ses doctrines, fruit des longues années passées en exil auprès des Egyptiens, nous ont été transmises. Nous y trouvons cette théorie de la métempsycose qu'il apprit chez eux. Il nous la donne telle qu'elle est enseignée dans les livres sacrés d'Hermès Trismégiste. D'après cette étrange métaphysique, ébauche imparfaite du dogme de l'immortalité de l'âme, le principe vital passe à la mort dans quelque autre corps. C'est la conception d'une autre vie encore

mêlée d'un alliage d'erreurs. Les disciples de Pythagore enseignèrent que l'esprit, lorsqu'il est affranchi des liens du corps, va dans l'empire des morts attendre dans un état intermédiaire d'une durée plus ou moins longue, puis ensuite animer d'autres corps d'hommes ou d'animaux, jusqu'à ce que le temps de sa purification et de son retour à la source de la vie soit accompli. On passait trois mille ans dans ce purgatoire anticipé; après quoi, si la purification s'était complètement effectuée, on remontait auprès des dieux immortels, au séjour des bienheureux. Dans les derniers siècles de cette probation posthume, l'âme élisait domicile dans le corps d'un animal d'une espèce tenue par les Egyptiens pour particulièrement sacrée. C'est ainsi que le chat représente un esprit touchant de fort près à la félicité éternelle; un scarabée y touche peut-être de plus près encore. Pythagore, lui, enseignait la même religion, mais atténuée, expurgée, modifiée; ses disciples renchérirent si bien sur la vieille doctrine égyptienne qu'elle finit par tomber sous le ridicule suscité par ses propres



absurdités. Notre siècle, paraît-il, a vu la résurrection de cette étrange folie. Dans une autre partie de ce travail, nous aurons soin d'appeler l'attention sur la croyance d'une secte qui, sous le nom de réincarnationnistes, s'est avisée de reprendre en sous main le système pythagoricien, et, tout en écartant les animaux, de revêtir ce dogme antique d'un vernis moderne. Cette fantaisie, que répudie le sens commun, a été d'ailleurs réprouvée par son auteur, Allan Kardec, dans une communication d'outre-tombe qui clôt le débat, de l'aveu même de ses partisans.

Nous sommes mieux renseignés à l'égard des oracles de la Grèce que nous ne le sommes à l'égard de ceux d'Égypte. Le plus fameux d'entre ceux-ci fut le temple de Jupiter-Ammon. Perdu au fond des sables du désert lybien, était-ce bien un oracle égyptien ? Le Macédonien, à l'apogée de sa puissance, y alla consulter la divinité. Nous ne savons rien, quant à la question qu'il lui posa, ni quant à la réponse qu'il en reçut ; mais celle-ci dut être favorable, car il fit au temple des dons magnifiques. Les Grecs

nous ont transmis quelques-unes des prédictions attribuées à ces oracles, parmi lesquelles il y en a deux qui méritent d'être rapportées.

Lorsque Séthos, prêtre de Vulcain, succéda à Anysis au trône d'Égypte, il fut terrifié à l'approche de ce formidable Sennachérib, dont l'invasion en Judée devait être si inopinément arrêtée par le ciel.

Abandonné de sa tribu guerrière, Séthos se réfugia dans le temple de Vulcain, et implora contre les Assyriens l'aide de la divinité qu'il avait servie. Comme il se tenait devant l'idole, il eut une vision dans laquelle Vulcain lui parla pour l'encourager et lui dit : « Ne crains rien, Séthos, je combattrai pour toi. » Alors Séthos, reprenant courage, marcha à la rencontre du redoutable fils de Salmanasar, suivi par le rebut de son peuple. A la vue de cette foule, l'Assyrien se prit à rire, escomptant à fort peu le prix de la victoire. Mais le matin du jour fixé pour le combat, Sennachérib dut s'avouer vaincu avant d'avoir frappé un seul coup. La nuit des milliers de rats étaient venus dévorer les cordes des arcs et les carquois dans le



camp des Assyriens, de sorte que l'armée entière se trouvait à la merci de l'ennemi. Aussi la victoire des Egyptiens fut-elle aussi facile que complète.

Voici la seconde prédiction. Hérodote raconte qu'à la mort de Séthos, douze rois régnèrent dans les différentes provinces de l'Egypte. Un oracle prédit que celui des douze qui, dans le temple de Vulcain, verserait une libation dans un vaisseau d'airain, celui-là expulserait ses rivaux et régnerait seul à leur place. A l'occasion d'un sacrifice, Psammétique, l'un des douze, se trouvant dépourvu de la coupe d'or habituelle, remplit de vin un casque d'airain et fit sa libation. Alors les autres rois le bannirent aux marais de la côte. Brûlant d'indignation, il consulta l'oracle sur ce qu'il avait de mieux à faire pour venger cette injure. « Sa vengeance, lui fut-il répondu, aurait lieu quand des hommes d'airain sortiraient de la mer. » Psammétique crut à une raillerie. Peu après, toutefois, des pirates couverts d'armures en cuivre vinrent d'Ionie et de Carie en Egypte. Psammétique prit à sa solde ces étrangers, et s'étant fait, grâce à eux, seul

monarque des Egyptiens, la prédiction se trouva assez singulièrement réalisée.

Mais laissons là les splendeurs un peu sombres de la race qui bâtit les pyramides, et passons à Zoroastre, en Perse. Avant même l'arrivée de ce puissant iconoclaste, l'histoire de son pays révèle d'intéressants rapports avec le monde invisible. Tant en Perse que chez les Juifs, Cyrus, qui subjuguait l'Asie, fut annoncé et soutenu par des oracles. Astyage, son grand-père, vit, en songe, sortir du sein de sa fille Mandane, une vigne qui couvrait toute l'Asie. Les mages expliquèrent ce songe en disant que Mandane aurait un fils dont la puissance s'étendrait sur tous les royaumes d'Orient. Dans la crainte de se trouver lui-même parmi ceux qui seraient dépossédés, Astyage, en homme prudent, donna sa fille, non à un prince des Mèdes comme c'était la coutume, mais à Cambyse, homme de grande maison parmi les siens, mais dont il ne s'inquiétait point, estimant que le premier des Perses ne valait pas le dernier des Mèdes. Il vit en songe une seconde fois la



vigne qui couvrait l'Asie, et qui, au dire des interprètes, indiquait la venue d'un grand conquérant dont le pied foulerait toutes les nations. Le roi résolut alors de détruire le fruit de ce mariage, sitôt que l'enfant serait né. Cyrus naquit. Le roi manda aussitôt Harpagus, son parent et le premier de ses capitaines, et lui remit l'enfant pour le mettre à mort. Mais Harpagus, à qui répugnait pareille besogne, envoya l'enfant pour être élevé loin de la cour, dans les montagnes de la Perse. Arrivé à l'âge adulte, Cyrus ne manqua pas de donner raison aux devins, car il déposa Astyage, et régna sur la Perse et la Médie à sa place. Il vainquit Crésus, roi des Lydiens, et, renversant l'empire de Babylone, permit aux Juifs captifs de retourner en Palestine. Josèphe explique cette délivrance des Juifs à Babylone en disant que les captifs mirent sous les yeux de Cyrus le quarante-cinquième chapitre d'Isaïe, où se trouve la prophétie concernant ce prince. Voici cette prophétie : « Ainsi a dit l'Eternel à son oint, à Cyrus, que j'ai pris par la main droite, afin que je renverse les nations devant lui, et

que j'ôte la force aux rois, afin qu'on ouvre devant lui les portes, et qu'elles ne soient point fermées : j'irai devant toi, et je dresserai les chemins tordus ; je romprai les portes d'airain, et mettrai en pièces les barres de fer ; et je te donnerai les trésors cachés, et les richesses les plus secrètement gardées, afin que tu saches que je suis l'Eternel, le Dieu d'Israël, qui t'appelle par ton nom. Pour l'amour de Jacob, mon serviteur, et d'Israël, mon élu, je t'ai appelé par ton nom, et je t'ai désigné, bien que tu ne me connusses point. »

Cyrus, ajoute Josèphe, lorsqu'on lui eut fait voir cette prédiction, et celle non moins remarquable que renferme le vingt-huitième verset du chapitre précédent : « C'est lui qui dit de Cyrus, c'est mon pasteur ; il accomplira toute ma volonté, en disant à Jérusalem : *Tu seras rebâtie* et au temple : *Tu seras fondé* ; » Cyrus, disons-nous, reconnu que le Jéhovah des Hébreux était bien le Dieu des nations, et qu'il recevait le sceptre du monde de sa main.

La fin de sa carrière, à ce puissant conquérant, ne fut pas non plus exempte de



prodiges. Sur le point d'envahir la Scythie, il rêva que Darius, le fils d'Hystaspe, se tenait devant lui avec des ailes éployées aux épaules, dont l'une couvrait l'Europe, et l'autre l'Asie. Croyant que les dieux l'avertissaient ainsi d'un complot contre son trône, il renvoya Hystaspe en Perse pour veiller sur Darius jusqu'à son retour. Mais, quoique en effet le fils d'Hystaspe devait lui succéder, aucune conspiration ne s'était produite. La vision lui avait été accordée pour l'admonester de sa fin prochaine. Il fut vaincu et tué dans une bataille contre Tomyris, reine des Messagètes, et le sceptre persique échut à Cambyse, son fils. A la mort de Cyrus, l'empire fut en proie à l'anarchie, et Darius, poussé par des présages, se mit en avant pour contester le trône. Renversant son rival Smerdis, il se vêtit de la pourpre impériale, et inaugura un règne d'une prospérité sans exemple dans les annales de son pays.

Au temps de ce même Darius surgit Zarathustra, *l'étoile d'or* de la Perse.

Zoroastre fut le plus grand réformateur de l'antique Orient. Par deux lignes d'ancê-

tres incontestées, celle de sa mère Dogdo et celle de son père Porochasp, il descendait des anciens rois de son pays. Poro-chasp, dit la tradition, était un descendant de ce Djemschid, le fameux embellisseur d'Istakhar qu'Ormuzd doua de la puissance créatrice, et qui, d'après les légendes persanes, était le cinquième de la lignée de Noé. Les Orientaux racontent de merveilleuses histoires quant aux présages qui précédèrent et suivirent la naissance du grand mage. Sa mère enceinte de lui, eut un rêve où elle vit un être glorieux comme Djemschid repousser les djinns ou devs avec un écrit sacré qui les mit tous en fuite pleins de terreur. Ce songe, suivant l'explication qui en fut donnée à Dogdo par un mage, signifiait qu'elle allait être favorisée entre les mères par la naissance d'un fils auquel Ormuzd ferait connaître ses lois, et qui les transmettrait à son tour à tous les peuples de l'Orient. Toutes les puissances du mal devaient se liguier contre lui. Après bien des peines et des périls sans nombre, le prophète serait appelé à chasser comme paille ses adver-



saïres devant lui, et recevoir, même en son pays, les plus hautes dignités. Un roi viendrait qui recevrait ses écrits sacrés comme parole de vérité, et en ferait la base des lois de la Perse ; partout devait prévaloir la nouvelle religion ; Zoroastre irait se mettre à côté d'Ormuzd au plus haut du ciel, et ses ennemis seraient précipités avec Ahriman dans les enfers.

Effrayés par l'oracle, quelques mages, qui craignaient que le nouveau prophète ne détruisit leur ordre, se concertèrent pour le tuer à sa naissance. Darius, dont ces mages avaient l'oreille, écouta leurs mauvais conseils, et se mit à la recherche de l'enfant. Il trouva l'objet de sa haine ; mais moins heureux qu'Hérode, ayant levé son sabre pour frapper le futur prophète, son bras se dessécha jusqu'à l'épaule, et il s'enfuit plein d'angoisses et d'épouvante. Déçus en cette occasion, les mages complotèrent à nouveau le meurtre de l'enfant. Cette fois ils ne chargèrent personne du soin de la besogne. Ils allumèrent un grand feu et y jetèrent le petit Zoroastre qu'ils avaient dérobé à sa mère. Dogdo s'étant mise à la recherche de

son fils le trouva tranquillement étendu sur sa couche embrasée, comme en un berceau, et le rapporta sain et sauf à la maison. A mesure qu'il grandissait on essaya à maintes reprises de le faire périr. On le mit devant un troupeau de taureaux sauvages, on le jeta aux loups, on mit du poison dans sa nourriture. A travers toutes ces épreuves, les esprits auxquels le futur législateur avait été consacré veillèrent constamment sur lui. A trente ans il se mit en devoir d'accomplir sa mission. Quittant sa ville natale, il s'en alla vers la cour d'Iran ; mais averti en songe d'une attaque qu'ensemble les mages et les devs lui réservaient, il se détourna de sa route et se réfugia dans les montagnes d'Albordi. Là des choses que l'œil n'avait jamais vues lui furent révélées. Il monta au plus haut du ciel, et vit Ormuzd dans tout l'éclat de sa gloire, entouré des milices célestes. On lui donna une nourriture douce comme le miel, et lorsqu'il en eut mangé, ses yeux se dessillèrent, et il vit tout ce qui se passait dans le ciel et sur la terre. Les ténèbres du futur devinrent pour lui claires comme le jour. Il apprit les secrets intimes



de la nature, les révolutions des mondes, l'influence des étoiles, la grandeur des six principaux anges de Dieu, la félicité des béatifiés, le sort terrible réservé aux pervers. Il descendit aux enfers, et contempla face à face l'inférieur Ahriman, dieu de la mort, de la misère, et de la nuit. Enfin, lorsqu'il eut reçu des mains d'Ormuzd l'évangile divin qui devait illuminer l'Orient, il fut chargé de revenir sur la terre et de faire connaître les préceptes du livre à toutes les nations. Un feu céleste lui avait été remis pour être entretenu, comme symbole de la gloire de Dieu, dans chacune des villes qui accepteraient ses enseignements.

Placé à nouveau sur les montagnes d'Albordi ou Balkan, Zoroastre dans une caverne éleva un autel au Créateur et y alluma les premières flammes du feu sacré. Se remettant en voyage, une foule de mages et de devs furieux l'assaillirent, cherchant à détruire le Zend-Avesta — évangile qu'Ormuzd avait commis à sa garde. Quelques versets du livre sacré qu'il prononça suffirent pour les mettre en fuite. Il continua son voyage vers Balkh, et comme on refusa de l'admettre

en présence du roi, il fendit en deux le plafond du palais, et descendit au milieu de la cour. Tous, à l'exception du roi, s'enfuirent épouvantés. Le roi les fit revenir, et Zoroastre, entouré de mages et de courtisans, exposa en termes éloquents les doctrines qu'il avait pour mission de propager. Les magiciens qui se trouvaient là essayèrent alors de le confondre, mais le prophète, à toutes leurs questions, répondait avec la plus grande aisance, résolvait les problèmes les plus abstrus de leur science, et ne s'embarrassait nullement des sophismes auxquels avaient recours ses adversaires dans cette mémorable discussion. Là-dessus le monarque se déclara ouvertement pour la nouvelle religion, exemple que suivirent les gens de sa cour, pour la plupart. Toutefois les mages et beaucoup de Perses enragèrent à l'idée qu'un seul réformateur entreprenant et heureux eût ainsi révolutionné des croyances qui remontaient à une antiquité pour ainsi dire immémoriale. Longtemps encore l'histoire du prophète n'offre qu'une série de tentatives où ses ennemis cherchent par tous les moyens à le tuer ou à ruiner son



crédit, et nous voyons par quels miracles il put échapper à leurs embûches. Enfin, la bonne cause finit par avoir le dessus. Les opposants furent écrasés, et Zoroastre fut pour les Perses ce qu'à une date plus ancienne, Moïse avait été pour Israël.

Sa loi, comme celle du prophète des Hébreux, était à la fois théologique et civile. Cette partie du Zend-Avesta, ou *parole vivante*, qui est parvenue jusqu'à nous, comporte trois grandes divisions : L'Izeschné, le Visfered, le Vendidad. Celles-ci se subdivisent en sections trop nombreuses pour être énumérées ici. On y voit, avec des litanies et une liturgie, un code général de lois. Les prières visent les faits les plus infimes de la vie; il y en a de toutes sortes : pour se couper les cheveux, les ongles; avant de faire de la pâtisserie; après avoir éternué; à l'aspect d'un lépreux, d'une montagne, d'un cimetière, d'une ville, de la mer; lorsqu'on abat des bestiaux, qu'on tue la vermine; et mille autres cas, pour chacun desquels de longues prières doivent être dites par les dévots.

La théologie de Zoroastre est de beau-

coup plus tolérante que celle, par exemple, des calvinistes. Les flammes éternelles de cet enfer auquel sont voués tous les hommes hormis les seuls élus ne se trouvent point dans cette religion. Même Ahriman et ses démons doivent à la longue obtenir leur pardon et leur réhabilitation dans le ciel. « Le Créateur, y est-il dit, forma en même temps que le monde les deux principes du bien et du mal, c'est-à-dire Ormuzd et Ahriman, qui, avec leurs milices respectives, lutteront sur le champ de bataille de l'univers pendant l'espace de douze mille ans. Ce temps écoulé, il y aura un conflit semblable à l'Armageddon chrétien, dans lequel Ahriman et ses subordonnés seront totalement défaits. Ce dernier alors doit se repentir et, en présence de l'Eternel, faire un pacte solennel d'amitié avec Ormuzd. L'enfer même est expurgé, tandis qu'il ne restera plus trace du péché et de l'antique douleur dans tout l'univers. » J'ajouterai que Zoroastre condamne tous les hommes à son *inferno*, même les meilleurs, mais pour un temps seulement. Nul être ne sera châtié au-delà de ses mérites, et





fût-il le plus vil, ne doit encourir une peine éternelle.

C'était là une révélation spirituelle et sublime, assurément. Comme fondateur de religion, Zoroastre occupe une place bien autrement élevée que Mahomet. Les disciples du Coran ont, il est vrai, soumis à une autre croyance les disciples du Zend-Avesta, mais il n'y avait aucun miracle à cet événement. Lorsque cette conquête eut lieu, au septième siècle de l'ère chrétienne, le système zoroastrien existait déjà depuis près de douze cents ans. Dans la conception de son auteur, la moralité de cette doctrine était pure et belle, son idée de la divinité grande et juste. Mais avec les siècles survinrent des abus qui, comme des parasites, s'ajoutèrent à l'édifice et détruisirent l'imposante noblesse de ses lignes. De même que pour tous les autres systèmes du monde ancien, la masse perverse des êtres invisibles qui nous environnent, après l'avoir sourdement miné pendant longtemps, finirent par renverser l'ouvrage si péniblement édifié par les justes. Avec l'appui des serviteurs indignes qu'on retrouve au pied de tous les au-

tels, ils défigurèrent la doctrine et souillèrent de vices le temple où brûlait sans cesse le feu sacré. La sensualité contre laquelle Zoroastre avait formulé ses plus terribles anathèmes, gagna comme une lèpre le cœur de ses descendants ; au culte offert tout d'abord à l'être invisible, créateur de l'univers, succéda le culte des objets visibles créés par lui ; le soleil, les étoiles, le feu sacré, devinrent par la suite les dieux de cette nouvelle idolâtrie. C'est ainsi que les institutions, comme les hommes, arrivent au marasme, à l'atonie. Les mauvaises influences extérieures travaillèrent puissamment et avec succès. La licence avait envahi les temples ; les sacrifices humains commençaient à souiller les autels. Enfin, lorsque l'hypocrisie avait remplacé la piété, et que la sensualité et la paresse avaient usurpé la place du zèle spirituel, cette ardente multitude de fanatiques que Mahomet électrifiait de son intolérant enthousiasme s'abattit comme une avalanche sur l'empire de la Perse. Il fallut alors choisir entre le Coran ou la mort. Sapé de toutes parts par la corruption intérieure, l'édifice érigé par



Zoroastre précipita aussitôt sa chute. Ceux qui refusèrent d'abjurer la religion de leurs pères durent s'enfuir et ne plus jamais revoir leur patrie. Les Parsis, qu'on rencontre à ce jour dispersés dans l'Inde et autres pays de l'extrême Orient, sont les seuls représentants de cette puissante nation qui révérait autrefois les préceptes de l'Etoile d'Or.

---

## III

## L'Inde et la Chine

« J'ai vu, dit Apollonius de Tyane, les brahmes de l'Inde, qui habitent sur la terre et n'y habitent pas, qui ont une citadelle sans murailles, et qui ne possèdent rien et cependant possèdent tout. » Ces mots, « qui habitent sur la terre et n'y habitent pas », se rapportent au phénomène si fréquent chez eux appelé la lévitation. Apollonius fit le voyage de l'Inde dans le but de pénétrer les lumières que les Hindous avaient sur toutes choses. La science surnaturelle des brahmes lui fut démontrée aussitôt qu'on apprit le but de sa visite. Lorsqu'il parut devant les sages, le chef de



la caste lui adressa la parole en ces termes : — « Les autres hommes demandent aux étrangers qui ils sont et pourquoi ils viennent. La première preuve de notre science, c'est que nous savons qui nous arrive. Jugez-en tout d'abord. » Sur ce, notre clairvoyant se mit à raconter à Apollonius les événements marquants de sa vie ; il donna des détails sur la famille du père et de la mère du thaumaturge, sur tout ce qu'il avait fait à Egées, sur la manière dont Damis s'était attaché à lui, sur ce qu'ils avaient enseigné ou appris dans leur voyage : on eût dit qu'il les y avait accompagnés. Apollonius demeura stupéfait. Il supplia qu'on voulût bien l'initier dans les mystères d'une science aussi surhumaine. Les brahmes accédèrent à ses désirs, et, le temps des épreuves passé, il revint pour étonner l'Europe de sa pénétration clairvoyante et des guérisons sans exemple qu'il fit autour de lui. Au cours d'une conférence à Ephèse, il se tut tout à coup. Il se pencha en avant et regardant dans l'espace, s'écria : « Frappe le tyran, frappe ! » Puis, se tournant vers les Ephésiens étonnés, il ajouta : « Domitien

n'est plus ; le monde est délivré de son plus exécrable oppresseur. » Au jour, à l'heure même où Apollonius avait cette vision à Ephèse, le despote était assassiné à Rome.

Si, par un séjour aux temples des brahmes, l'étranger pouvait acquérir en majeure partie de pareils dons, quelles ne devaient pas être les richesses spirituelles que possédaient les brahmes eux-mêmes ! Leur culte avait pour objet d'affranchir l'âme de l'empire des sens, à tel point qu'elle pût s'élever jusqu'à s'identifier avec l'unité de la substance en Dieu. De même que les platoniciens, ils croyaient que l'esprit est enveloppé d'une forme éthérée, lumineuse, — d'une *sūkshonasarîra*, ou corps plus idéal, suivant les livres des Védas. Une foule de sensations que nous éprouvons rendent notre esprit perplexe ; c'est pourquoi *bouddhi*, la raison, nous a été donnée pour les régir.

Envoyée pour s'identifier à la vie terrestre, l'âme émigre de corps en corps d'une manière merveilleuse et tout à fait pythagoricienne. Ces incarnations finies, l'esprit paraît devant Yamas, le Minos de la cosmogonie brahmanique. Suivant que ses actes



auront été justes ou répréhensibles, l'esprit sera admis au paradis d'Indra ou condamné à l'un ou à l'autre des purgatoires variés de cette religion, pour y expier ses fautes.

L'ultime béatitude, chez le brahme comme chez le bouddhiste, consiste en l'absorption divine, en l'union éternelle avec Dieu. Les européens envisagent cette sorte de croyance comme impliquant une espèce d'anéantissement. Quoique ces esprits orientaux semblent ne devoir jamais encourir d'éternelles douleurs ni être appelés à d'éternelles félicités, chacun d'entre eux reste à jamais identique à lui-même. Il n'y a qu'une route qui conduise à la joie céleste du *nirvana*, c'est la mortification incessante de l'esprit et du corps. Les lois de Manou prescrivent minutieusement les inflexions corporelles que le dévot doit endurer. L'été, il se laissera griller près d'un brasier intense ; l'hiver, il s'exposera, nu, au froid des eaux courantes ; il passera des heures enterré dans des fourmières ou se tordant sur des couches garnies de clous acérés ; se vêtir avec l'écorce des arbres, ne manger que des feuilles et des racines, ne boire que de l'eau impure,

perdre à ne pas parler jusqu'à l'usage de la langue, se balancer suspendu à des crocs par la peau du dos : ce sont là quelques-uns des tourments auxquels les Hindous se soumettent volontairement depuis un temps immémorial. Cette macération de la chair se voyait à l'époque d'Alexandre le Macédonien, comme elle se voit encore en pleine vigueur de nos jours.

Les brahmes et les bouddhistes ont également enseigné que la divinité est descendue à plusieurs reprises pour prendre la forme humaine et purifier le monde. Les brahmes se refusent, toutefois, à reconnaître dans Bouddha l'un de ces avatars. Ils envisagent cette divinité adorée des bouddhistes comme une espèce de démon, auquel, lorsque la terre était pleine d'iniquités, on a permis de se produire ici-bas, et qui maintenant cherche à égarer davantage les méchants. C'est ainsi qu'un ennemi irréconciliable se dresse entre les partisans de l'une et l'autre de ces deux croyances. « Vous les reconnaissez à leurs fruits. »



Nonobstant la sainte horreur des brahmes, il faut admettre que la foi des bouddhistes est de beaucoup supérieure à la leur. Elle est d'une portée infiniment plus élevée, plus spirituelle. Si c'est un démon qui l'a inspirée, il y a lieu de dire que ce démon avait totalement oublié sa condition originelle, et qu'il jouait de propos délibéré le rôle d'un ange. Les chrétiens ne sauraient voir dans ses enseignements autre chose que des préceptes sages et purs. On y défend formellement tous sacrifices humains, et sous aucun prétexte ne doit-on verser le sang, même celui des animaux.

Les croyants doivent s'efforcer de vivre en paix avec tous, et d'être, suivant l'expression de saint Jacques, en ce monde purs et sans tache. On ne doit point se nourrir de viande, et le moindre mal qu'on fera à la plus petite créature de Dieu sera regardé comme un péché. Bouddha rejette entièrement les Védas et les Puranas des brahmes ; il réprouve ces écrits parce qu'on y voit l'apologie impie des sacrifices humains. La secte plus ancienne des brahmes fut transportée de rage lorsqu'elle apprit qu'on

dénonçait ainsi les préceptes un peu sombres de sa croyance. Elle chassa les partisans de la nouvelle hérésie hors de l'Hindoustan, et persécuta sans merci ceux qui osaient remettre les pieds dans la péninsule. Mais au-delà du Gange, de même qu'à l'est et au nord des montagnes Himalayes, le bouddhisme devint tout-puissant. Il s'étendit de plus en plus, et devint bientôt la religion d'Etat dans le Népal, au Thibet, dans l'Afghanistan, puis dans le Birman, la Chine, la Mongolie, le Japon. Aujourd'hui, si nous considérons le nombre de ses disciples, nous devons l'envisager comme une des grandes religions de la terre. Que cet édifice splendide est plus imposant par ses proportions qu'il n'est réellement solide, et que dans quelques pays — notamment la Chine et le Birman — certains systèmes hideux et cruels aient usurpé la place du pur bouddhisme, ce sont là des faits qu'on ne saurait nier. Mais une croyance dont l'influence s'est étendue si loin sur les destinées des peuples de l'Orient mérit-qu'on s'y arrête, ne fût-ce que pour résumer brièvement les faits saillants qui se rappore



tent à la question que nous étudions, c'est-à-dire le spiritualisme.

C'est un article de foi chez tout bon bouddhiste que, de tout temps, l'âme est revenue sur la terre. Des légions sans nombre d'être spirituels vont sans cesse de la terre au ciel et réciproquement, pour servir d'intermédiaires entre les dieux et nous. Les uns ont pour mission de garder les villes ; les autres doivent veiller sur les personnes ; d'autres encore, la nuit, hantent les cavernes, les forêts, les lieux décriés et solitaires. Toutes les ressources d'une imagination orientale sont mises à contribution pour décrire ces êtres invisibles. Ils se glissent parmi nous enveloppés d'un voile éthéré, de manière à dérober aux yeux des mortels leurs formes mille fois plus belles que les plus beaux enfants des hommes ; ils sont couronnés de fleurs toujours fraîches et leur front brille de toutes les gloires du paradis. Les plus claires étoiles sont moins radieuses que leurs yeux, et les blancs vêtements dont ils sont recouverts projettent sur leur passage d'enivrants parfums. Les uns sont débonnaires, les autres farouches,

et tous ont une influence des plus puissantes sur les destinées humaines.

Comme on devait s'y attendre, la masse du peuple finit par adorer pour des dieux ces êtres qu'on décrivait en couleurs si attrayantes et dont la présence devait être continuellement révélée par des phénomènes d'ordre spirituel. Il est probable qu'à cette heure on compte plusieurs centaines de millions de divinités placées dans les niches du panthéon bouddhiste ; car, dans la secte congénère de Brahma, on estime à trois cent trente millions le nombre des faux dieux qu'on y adore.

Dans le Thibet, où le bouddhisme se voit dans toute sa vigueur, nous trouvons une analogie frappante entre leur culte et le rituel de l'église catholique à Rome. Ainsi, les prêtres portent la tonsure. Les fidèles ont des rosaires et débitent leurs prières avec un zèle qui ne le cède en rien à celui du plus fervent espagnol. Les monastères se sont accrus à tel point que prêtres et moines représentent aujourd'hui presque la moitié de la population entière. Les prêtres,



chamarrés d'or et de pourpre, défilent aux jours de fête vers les temples au son d'une musique pompeuse, avec bannières déployées, enveloppés du lourd parfum des encensoirs. Les fidèles, à la vue du cortège, se prosternent dans la poussière. L'eau bénite abonde dans les temples, les baptêmes s'y multiplient, les reliques bien avérées de saints personnages se voient partout. Les prêtres peuvent avoir auprès d'eux une femme de charge, autour de laquelle, assure M. Howitt, dans son *History of the Supernatural*, toute une famille d'esperlucats et de futures rosières surgit sans qu'on sache comment, et qu'on décore du nom de neveux et de nièces. A dire vrai, il y a, tant au point de vue social qu'au point de vue ecclésiastique, une telle analogie entre l'église de Rome et le culte thibétain que lorsque les pères Grüber et Maffie pénétrèrent dans cette partie de l'Asie centrale, ils écrivirent au saint-père une lettre indignée dans laquelle ils accusaient le diable d'avoir, dans ces régions lointaines, érigé un simulacre impie des rites et des coutumes de la vraie foi.

Le culte d'un seul Dieu paraît avoir eu bien des partisans en Chine dans les siècles passés. Abandonnant peu à peu ce théisme original, les habitants du Céleste Empire adorèrent par la suite les objets visibles de la création et une légion de forces invisibles. On admit des esprits qui présidaient aux éléments, et on leur bâtit des temples. On mit les ancêtres au rang des dieux ; on institua des fêtes annuelles pendant lesquelles les aïeux du monarque régnant reçurent l'hommage du puissant empire qu'autrefois leurs sceptres avaient régi.

L'idolâtrie devint générale et entraîna à toutes sortes d'abus. La Chine finit par être un foyer d'erreurs et de corruption. Vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne apparut le réformateur Lao-tse. Toute foi spirituelle était éteinte ; on ne prêtait d'attention qu'aux choses de ce monde. Lao-tse attira autour de lui les quelques rares personnes qui cherchaient encore à résoudre les problèmes de l'avenir, et, fort de leur appui, chercha longtemps à éveiller une soif de choses spirituelles dans l'âme de ses concitoyens. Persécuté avec acharnement, comme



l'ont été les prophètes de toutes les époques dans tous les pays, il prit en dégoût sa mission, et, secouant la poussière des villes, alla passer le restant de ses jours dans le calme et l'isolement d'une vie religieuse. Le laboureur, il est vrai, s'était détourné du champ qu'il avaitensemencé, mais on ne tarda pas de voir surgir la moisson que ses efforts avaient préparée. Un réveil religieux s'ensuivit; l'esprit sceptique et vicieux du peuple en fut profondément troublé.

Alors apparut Confucius, le grand purificateur des mœurs de l'empire, comme Lao-tse l'avait été de sa métaphysique. Il inculqua la nécessité d'honorer ses parents, d'être intègre dans les transactions, de remplir tous les devoirs de la vie, de ne jamais manquer de bonne foi envers autrui, d'obéir aux lois des hommes et de Dieu. Les plus remarquables des anciennes légendes chinoises nous ont été transmises par ses écrits. Ces traditions parlent comme les livres hébraïques de la chute de l'homme; elles racontent aussi que des anges, ayant voulu renverser l'Etre suprême, furent précipités dans un abîme de misères et de ténèbres.

Lao-tse et Confucius sont également d'accord pour affirmer leur croyance quant à la proximité du monde spirituel. « Toute vérité se rapportant à la vie à venir, dit le premier, a été apportée à l'homme par les messagers de Dieu. La prière, l'abnégation, sont les charmes qui ouvrent les yeux de l'esprit et nous permettent de voir les êtres spirituels qui nous entourent. Il y a eu des revenants depuis que le monde est monde. Invisibles aux yeux troubles de la chair, les esprits, bons ou mauvais, planent constamment au-dessus de la terre, pour aider ou entraver l'essor de l'homme. Le monde illimité ne renferme qu'une seule famille ; la terre, le ciel, les esprits encore revêtus de la chair, les esprits de ceux qui sont morts, ne forment qu'un seul empire régi par la raison éternelle de Schang-ti. Les êtres qui sont toujours auprès de l'homme, veillent constamment sur ses actes. Si nous nous laissons aller au mal, les êtres pervers entrent et se retranchent en nous, en raison de leur affinité avec les ténèbres de notre âme. Si, méprisant la tentation, nous chassons loin de nous ces démons, les anges tutélaires



nous accompagnent, et entretiennent dans notre sein une lumière qui se fait de plus en plus brillante, jusqu'au jour de la perfection divine. »

Tels furent les hauts enseignements des deux principaux chefs de l'Empire du Milieu. Ils réussirent à implanter dans le cœur de leurs concitoyens une croyance au surnaturel qui, à notre gré, est devenue de plus en plus robuste avec les siècles qui se sont succédé. On cherche encore aujourd'hui à se mettre en communication avec les esprits dans les temples de ce vaste empire, le plus vaste de l'Asie.

Mais, quel qu'ait été l'état de santé spirituelle à l'avènement des deux grands réformateurs, la dégradation présente de cette race infortunée semble à peu près irrémédiable. Les anges gardiens ont à coup sûr abandonné les Chinois, tout au moins pour un temps ; car la voix insidieuse des démons trouve seule aujourd'hui un écho dans le fond de leur cœur. L'européen se rend difficilement compte de cette corruption, lorsqu'il est en Chine ; mais on sait que, pour être cachée, elle n'en est pas moins hideuse. C'est dans les villes avoisinant le

littoral de l'océan Pacifique — où chaque année viennent s'abattre des milliers de Chinois — que s'étalent leurs vices monstrueux et leurs petites vertus. Le quartier le plus infect et celui qui tend chaque jour le plus à s'agrandir, à San-Francisco, est précisément le quartier habité par eux. Là, les vices sans nom, loin d'être cachés s'affichent en plein jour. Le meurtre y est une chose trop commune pour arrêter l'attention. La probité chez l'homme, la chasteté chez la femme, y sont également inconnues. Les habitations y sont à ce point infectes que des pourceaux n'en voudraient pas pour étables. Les enfants y succombent en nombre effrayant; l'infanticide y est à l'ordre du jour. Et avec tout cela le Chinois est frugal, doux, travailleur; il est bien d'apparence et dans ses manières. Mais sous cette couche de vernis extérieur se cache un puits d'iniquités. La soif de l'or attire vers la Californie et l'Utah le rebut de l'Europe et des Etats-Unis; mais le blanc le plus vil s'arrête épouvanté devant l'abîme de débordements où se plonge sans remords son rival jaune du Céleste-Empire.



## IV

## Le monde gréco-romain, juif et chrétien

Passons à la civilisation occidentale qui est venue s'implanter au bord du Tibre et de la mer Egée.

Cette gloire, qui fut la Grèce, est à jamais éteinte, et Rome aujourd'hui penche vers son déclin. Ce ne sont pas, d'ailleurs, les seuls empires qui se soient élevés pour disparaître ensuite ; plus d'un s'est éclipsé depuis que la pythie de Delphes obtint l'au-mône d'un dernier oracle auprès des esprits dont elle dépendait, et le nombre de siècles est grand entre l'avènement de Mahomet et la dernière lecture publique des livres de la sibylle de Cumes dans les temples romains.

Mais les belles intelligences qui brillèrent d'un si vif éclat dans la ville aux sept collines, de même que dans les autres cités et Etats placés sous la domination grecque et romaine, nous ont légué d'immortels ouvrages où nous retrouvons tout entiers ces peuples qui existaient il y a deux et trois mille ans. C'est à peine si, parmi tant de poètes et de philosophes, on rencontre un seul incrédule ; tout en s'occupant très-sérieusement des choses de cette vie, il n'en est pas un qui ne soit en même temps animé d'une foi virile quant à un autre monde et de l'ardent désir d'en pénétrer les mystères. Les grands historiens : Hérodote, Xénophon ; les grands poètes : Homère, Hésiode, Eschyle, Sophocle, Pindare ; les grands penseurs : Pythagore, Socrate, Platon, et tant d'autres ; tous ceux qui ont fait la Grèce superbe par la pensée, nous ont transmis le récit d'apparitions et d'oracles merveilleusement accomplis ; ils n'en parlent point comme de paradoxes qu'il faut enregistrer avec défiance, mais comme vérités reçues de tous et de tout temps. Il serait fastidieux de rapporter ici même les plus célèbres parmi



les milliers de prédictions qui nous ont été transmises par Plutarque, Pausanias, Diodore de Sicile, Hérodote, etc. Disons seulement qu'il y avait des lieux d'élections où les prophéties étaient rendues avec plus de perfection que dans tout autre endroit. Il y avait Dodone, où déjà les Pélasges avaient leur chêne ou leur pin prophétique ; Delphes, que sa liaison intime avec le tribunal des amphictyons de Pyles rendit bientôt le plus célèbre de tous ; on consultait Jupiter à Elis, à Pise, dans une grotte de la Crète ; Apollon à Délos, où le bruit des arbres agités par le vent répondait aux questions ; à Milet, où était une source sacrée ; à Claros, près de Colophon, où l'inspiration sortait d'un puits sacré. Il faut citer encore l'ancre de Trophonius, Epidaure, où Esculape répondait, l'oracle de Bacchus à Amphiclée, celui d'Hercule à Bura, etc. Les réponses étaient rendues de diverses manières : par le bruit du vent, par des colombes, par des femmes.

A Delphes, les arrêts du destin étaient rendus par une pythie à laquelle des vapeurs sortant de terre communiquaient la fureur

prophétique. Ce fut le hasard qui les fit découvrir. Des chèvres qui erraient parmi les rochers du mont Parnasse, s'étant approchées d'un soupirail d'où sortaient des exhalaisons malignes, furent tout à coup agitées de mouvements singuliers et convulsifs. Le berger et les habitants des lieux voisins accourus à la vue de ce prodige respirèrent la même vapeur, éprouvent les mêmes effets et prononcent dans leur délire des paroles prophétiques. La vapeur de l'autre était un souffle divin qui dévoilait l'avenir. C'étaient des femmes qui s'asseyaient sur le trépied placé au-dessus du soupirail et qui rendaient les oracles. Ces vapeurs exerçaient sur leur système nerveux un effet irrésistible et dont les suites étaient si douloureuses qu'elles redoutaient ce moment. Les prêtres étaient obligés d'avoir recours à la force et à la violence pour les obliger à rester exposées à ces émanations jusqu'à ce que l'inspiration fût venue, c'est-à-dire jusqu'à ce que, sous l'influence de cette excitation, les cheveux en désordre, l'écume à la bouche, elles prononçassent les paroles qui étaient la réponse de l'oracle.



Elles descendaient du trépied brisées et à moitié mourantes; des secousses semblables les épuisaient rapidement et elles payaient bientôt de leur vie l'honneur d'avoir servi d'interprètes aux esprits. Auprès de la pythie se tenaient les prophètes qui étaient chargés d'interpréter les paroles qui sortaient de sa bouche; ils les transmettaient à d'autres ministres qui les mettaient en vers.

Mais ce qui est resté surtout célèbre, c'est cette locution : *Le grand Pan est mort*, qui signifie à proprement dire : le monde ancien n'existe plus, il est menacé par l'éclosion d'un monde nouveau. Plutarque nous donne l'origine de cet oracle. Il rapporte que, sous le règne de Tibère, quelques années après l'apparition du christianisme, un certain pilote, nommé Thamas, qui naviguait dans la Méditerranée, entendit ces mots retentir au milieu de la nuit : *Le grand Pan est mort !* puis de tous côtés s'élevèrent des plaintes et des gémissements, comme si la nature entière, à l'instar des payens eux-mêmes, était glacée d'épouvante.

Terminons ce trop rapide aperçu des croyances spiritualistes chez les Grecs par quelques lignes sur la plus belle intelligence de toute l'antiquité payenne, Socrate. Les commentateurs ont écrit des volumes sur son démon familier. Suivant les uns, cet esprit tutélaire n'était autre chose que les révélations intérieures et instantanées de sa conscience et de sa raison sur les matières les plus hautes de la philosophie. Consulter son démon familier, c'était, pour Socrate, consulter sa divinité intérieure, son jugement, sa raison, qu'il regardait non seulement comme un don, mais comme une émanation et une portion de la divinité. Suivant les autres, ce n'était qu'un artifice au moyen duquel Socrate espérait réaliser une grande réforme politique. Mais il paraît évident que l'illustre philosophe l'a pris lui-même pour un guide réel, distinct de son sens intime et organe d'une divinité. Son langage lorsqu'il en parlait, sa véracité, qui ne s'est jamais démentie, le prix dont il a payé sa croyance, puisqu'elle fut un des principaux motifs de sa condamnation, la conviction et la bonne foi de ses



disciples, ne permettent aucun doute à cet égard. Avec la forte imagination dont la nature avait doué Socrate, imagination d'ailleurs contenue par une raison ferme et puissante, il avait conçu l'univers comme formé d'une double substance : l'une matérielle, dont les êtres organisés sont des formes partielles ; l'autre spirituelle, dans le sein de laquelle les esprits jouent le même rôle que les êtres organisés dans la substance matérielle. Non, ce n'était pas seulement la voix vive et pressante de la conscience, comme quelques-uns l'ont prétendu, que le démon familier de Socrate ; c'était quelque chose de plus ; elle prenait un caractère prophétique, et enfin par moments elle était de l'extase. Platon nous rapporte, dans le *Banquet*, que l'on vit ce grand génie se tenir vingt-quatre heures debout dans la même situation, plongé dans une contemplation mystique. Reconnaître et faire le bien, cultiver la vertu et la perfection morale, pratiquer la piété envers les dieux, adorer un Dieu suprême, regarder l'âme comme divine et immortelle : telles étaient les doctrines de cet homme extraor-

dinaire. Cependant, Socrate paraît devoir à Anaxagore l'idée de mettre à la source de l'être, et comme cause de l'origine et de la conservation du monde, une intelligence souveraine, gouvernant son œuvre avec sagesse. Mais il donna des attributs moraux à cette intelligence souveraine, comme la bonté, la justice, la sagesse, la prudence, etc. C'était créer une théologie, et, de fait, la théologie a conservé les attributs créés par Socrate et inconnus avant lui en Orient. La résignation morale n'était guère dans les habitudes de l'antiquité grecque. Il la créa de concert avec le stoïcisme, et prépara ainsi d'avance la révolution religieuse qui devait s'accomplir seulement quatre siècles plus tard.

Passons maintenant au monde latin.

Les Romains avaient les oracles sibyllins de Cumès, d'Albunée, de Faunus, de Préneſte; ils avaient aussi les oracles étrusques, qui gardèrent leur crédit pendant un grand nombre de siècles.

« Néron, nous dit Suétone, consulta la



pythie pour savoir ce qu'il avait le plus à craindre. Il en reçut cette réponse :

« — Défie-toi des soixante-treize ans. »

L'empereur se rassura, croyant qu'il s'agissait pour lui d'un danger qu'il courrait dans sa soixante-treizième année. Mais quand Galba, âgé de soixante-treize ans, le renversa, on comprit alors le sens de l'oracle.

Lucain constate, dans de beaux vers, que la foi aux oracles était grande encore du temps de l'empire, assez grande même pour exciter la frayeur des princes.

« Les oracles sont muets, dit-il, depuis que les princes craignent l'avenir ; ils ont défendu aux dieux de parler, et les dieux ont obéi. »

On peut lire dans Pline le Jeune une lettre fort curieuse, où il est question d'une maison hantée par un esprit, et ce narrateur, un des hommes les plus sensés de son temps, ne met nullement en doute l'authenticité de l'aventure. Un nouveau possesseur, Athénodore le Philosophe, s'installe dans une maison depuis longtemps déserte et sur laquelle courent de mauvais bruits qu'il a dédaignés. La nuit, il est réveillé

par des gémissements, un bruit de chaînes trainées sur le plancher ; il se hasarde, la lampe d'une main et l'épée de l'autre, à travers les corridors et rencontre un vieillard tout décharné, chargé de fers, qui lui fait le plus lamentable récit ; il a été assassiné par des voleurs et son corps est resté sans sépulture. Après ce récit, la forme disparaît. Athénodore, pour marquer l'endroit où le spectre a disparu, jette quelques feuilles d'arbres, et retourne à ses études. Il retourne au jour, creuse à la place indiquée, et trouve un squelette chargé de chaînes. Il lui fait alors donner une sépulture convenable, et l'âme en peine ne revient plus troubler les vivants.

Le spiritualisme, à l'envisager dans ses résultats, est un culte des plus poétiques ; expansif et lumineux, il ne sait pas avoir d'idées sinistres. L'apparition ci-dessus n'est pas un revenant pour lui, c'est plutôt un revivant, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il porte l'homme à aimer, non pas seulement ses frères, mais ses frères inférieurs, les animaux, et à se sentir moins seul en présence de l'immense nature.



Comme morale, il est essentiellement chrétien, parce que celle qu'il enseigne n'est que le développement et l'application de celle du Christ, la plus pure de toutes. et dont la supériorité n'est contestée par personne, preuve évidente qu'elle est la loi de Dieu.

La Bible est une mine tellement féconde en exemples de manifestations spirituelles, qu'il faudrait un volume seul pour en épuiser la matière.

L'Ancien Testament nous apprend que Saül, vaincu, chassé de toutes ses villes, épuisé, à bout de ressources et de forces, alla trouver à Endor une pythonisse et lui demanda de faire revenir Samuel, et qu'en effet l'ombre de Samuel apparut pour lui annoncer sa mort prochaine.

La transfiguration de Jésus-Christ nous montre encore deux esprits : Moïse et Elie, qui viennent s'entretenir avec Jésus-Christ; cette fois, nous avons l'exemple d'esprits matérialisés, car saint Pierre dit à Jésus :

— Maître, il est bon que nous demeurions

ici ; faisons-y trois tentes, une pour toi, l'autre pour Moïse, et l'autre pour Elie.

Il y a lieu d'insister sur l'étrangeté du phénomène et de sa vraisemblance, d'autant plus qu'Elie, au dire de l'Ecriture, n'était point mort, mais qu'il avait été enlevé au ciel dans un char de feu, et qu'on ne sait point où l'Eternel enterra Moïse. Il se peut donc que leurs corps ne soient point séparés de leurs âmes, ou qu'il leur soit plus loisible de revêtir l'enveloppe charnelle qu'au commun des mortels.

A la mort de Jésus, les Evangiles disent que les sépulcres s'ouvrirent et que des hommes morts depuis longtemps, des prophètes et des saints, sortirent de leurs tombeaux et parlèrent au peuple.

Les empereurs chrétiens abolirent les oracles, mais ils ne purent empêcher que, dans les premiers siècles, on eût toujours foi aux livres sibyllins, sans cesse augmentés de versets prophétiques.

La croyance des chrétiens dans ces prophéties spirituelles est attestée dans une hymne célèbre, le *Dies iræ* :

*Dies iræ, dies illa*

*Solvat sæctum in favilla*

*Teste David, cum sibylla.*



Les gens les plus éclairés du moyen âge; les érudits, les lettrés de la Renaissance abondent en récits qui mettent hors de doute la possibilité de revenir d'un autre monde pour communiquer avec les vivants.

C'est ainsi que Marsile Fecin raconte le fait suivant. Il disputait avec Michel Mercati, son disciple, sur l'immortalité de l'âme, et, comme ils ne s'entendaient pas, ils convinrent que le premier qui partirait pour l'autre monde en viendrait donner des nouvelles à l'autre. Un soir que Michel, bien éveillé, s'occupait de ses études, il entendit le bruit d'un cheval qui venait en grande hâte à sa porte, et en même temps la voix de Marsile qui lui criait :

— Michel, rien n'est plus vrai que ce qu'on dit de l'autre vie.

Michel ouvrit la fenêtre et vit son maître Fecin monté sur un cheval qui s'éloignait au galop. Il lui cria de s'arrêter, mais Marsile continua sa course jusqu'à ce qu'on ne le vit plus. Le jeune homme stupéfait envoya aussitôt chez Fecin et apprit qu'il venait d'expirer.

Des membres de familles seigneuriales,

morts depuis longtemps, apparaissaient à leurs enfants, soit pour annoncer un évènement sinistre, soit pour révéler un crime, soit pour demander des messes. Les bords du Rhin et l'Ecosse sont peuplés de châteaux auxquels s'attachent encore des légendes analogues.



## V

### Le Spiritualisme moderne

Depuis bien des années je vois avec amertume une foule d'abus envahir une cause au service de laquelle j'ai voué ma vie.

Lorsque j'ai été poussé à écrire ce livre, j'ai voulu faire voir la stricte vérité, et exposer les abus qui ternissent le spiritualisme. Il y a entre cette belle doctrine et les noirceurs dont on l'accable le même rapport qu'entre une perle fine et la boue qui la souille.

Une expérience de trente-quatre ans peut, j'ose l'espérer, me donner un titre suffisant pour être écouté.

Je n'ai aucun intérêt pécuniaire à la pu-

blication de cet ouvrage. Le désir de faire parler de moi m'est également étranger. J'accepte la tâche comme un devoir qui m'est imposé par une volonté en dehors de la mienne. Tous ceux qui aiment la vérité seront avec moi, les autres me sont indifférents.

Lorsque j'entrepris ce travail, je dus recourir à certaines sources pour avoir des renseignements qui me faisaient défaut. Je n'avais pas encore cité un seul nom, ni fait la plus légère allusion à qui que ce soit, et sans même sortir des généralités de mon sujet, j'étais assailli d'une grêle d'invectives, d'allégations mensongères, telles que n'en dut jamais essuyer de plus violentes l'ennemi d'un partisan acharné. Parmi ces envois, il s'en trouvait d'ouvertement hostiles ; il y en avait aussi d'anonymes. Mais, je m'y attendais. J'avais été prévenu. Si ces attaques m'ont un peu émotionné tout d'abord, j'en ai bien vite pris mon parti. D'autre part, les témoignages d'amitié que je recevais de tous côtés, ont vite fait diversion à ces amertunes. Quant à mes ennemis déclarés, j'ai été toute ma vie assez indiffé-



rent à la médisance. J'ai le bonheur d'avoir un grand nombre d'amis, dont plusieurs me connaissent depuis mon enfance. Tant que j'aurai leur estime, je n'en demande pas davantage. Il n'y a pas de crime ni de honte qui ne m'aient été imputés. Aussi, tant qu'on ne fait que s'attaquer à mon caractère privé, je méprise l'agresseur; mais il n'en est point de même si l'on porte atteinte à la cause à laquelle je me suis dévoué. En ce cas, je me considère le défenseur d'une vérité qui compte des millions d'adhérents dans toutes les parties du globe. Serviteur d'une puissance que je ne m'explique pas, je me vois, dans l'intérêt de la cause même, obligé de défendre cette face de mon caractère contre l'erreur ou la médisance. Je n'ai jamais manqué d'en démontrer la fausseté, chaque fois que j'ai pu remonter à la source du libelle.

Je dois dire que j'ai toujours aimé à me rencontrer avec un sceptique honnête et intelligent. Les questions qu'il vous adresse sont, en général, pertinentes et naturelles. Sa répugnance à accepter sans contrôle pour véridiques des phénomènes extraphysiques

est naturelle à tout être qui raisonne, qui ne veut pas se commettre à une foi aveugle en présence de l'inconnu, mais cet éloignement se dissipe bien vite lorsque l'inconnu devient pour lui une réalité. Je n'ai jamais vu le monde des esprits s'émouvoir d'un incrédule de ce genre. On a tort — et je regarde comme souverainement illogique ce désir qu'on manifeste aujourd'hui — d'éloigner ceux que le doute entraîne.

— « Les esprits n'ont pas besoin de convertis », disent les uns.

— « Il faut exclure de nos séances tous ceux qui n'ont pas su manifester l'enthousiasme nécessaire (à se laisser duper) », s'écrient les autres.

Ces insanités ont pour résultat d'éloigner les vrais spiritualistes, et de provoquer les abus que je vais essayer d'expliquer. Les hommes de science qui ont examiné ou qui voudraient examiner les phénomènes du spiritualisme, sont arrêtés par l'attitude de ces enthousiastes gobe-mouches et en même temps par la masse de folies et d'impostures que, dans leurs recherches de la vérité, ils ont découvertes.



Avant de mettre la main à cette œuvre je tire une ligne de démarcation entre le vrai et le faux spiritualisme. J'ai consulté plusieurs de mes amis, en les invitant de me donner leurs opinions et j'ai eu la satisfaction de voir qu'on était généralement du même avis que moi, et qu'il fallait à tout prix tenter de mettre le spiritualisme en garde contre tant d'abus. Je ne puis que remercier mes nombreux correspondants de l'empressement qu'ils ont montré à me répondre. Je leur en exprime ici mes remerciements sincères.

Voici quelques citations de lettres émanant de spiritualistes dont la réputation n'est plus à faire.

M. S.-C. Hall, m'écrit à la date du 11 janvier 1876 : — « Je suis heureux d'apprendre que vous entreprenez ce travail. Personne mieux que vous ne le saurait faire. Le spiritualisme est à cette heure dans un état pitoyable de désordre. On met toutes les supercheries sur le compte des esprits, qui, assure-t-on, trichent, font des tours, des espiègleries. Ce qu'il y a de certain c'est que ces esprits, ces séan-

ces, ces soi-disant médiums, on doit les éviter. »

Et M<sup>me</sup> S.-C. Hall ajoute : — « Il est clair, mon cher Daniel, que Dieu, en vous conservant la vie, vous a donné pour mission de démontrer que le spiritualisme dans sa pureté est servante de la chrétienté. Quant à moi, je l'ai toujours regardé comme tel. »

M. William Howitt, écrivain célèbre et éloquent défenseur du vrai spiritualisme, m'écrit ce qui suit : — « Voici, mon cher M. Home, ce qui me navre surtout chez les spiritualistes. Ce sont les petites cliques, les basses ambitions, les ressentiments, les cabales qu'on rencontre chez eux ; les médiums menteurs qui parlent par leur bouche ; tout cela, voyez-vous, confirme de plus en plus cette idée qu'on a du spiritualisme, qui, au dire de nos adversaires, serait une doctrine émanée du diable. Que Carpentier, G.-H. Lewis, l'organe anglais le *Times*, les matérialistes, écrivent contre le spiritualisme, c'est dans l'ordre des choses ; la doctrine s'impose en dépit d'eux. Mais, s'il y a au monde une chose qui la



puisse tuer, ce sont les folies et les bassesses des spiritualistes eux-mêmes. Le docteur Sexton m'avise que vous comptez abandonner l'idée de publier votre livre. Est-ce vrai? J'espère qu'il n'en est rien. Le besoin d'un tel ouvrage se fait sentir davantage chaque jour. Il y a lieu de craindre que le charlatanisme ne ruine notre cause, si l'on n'y met ordre. Le pire c'est qu'on tolère encore dans le mouvement des médiums convaincus de supercherie; ils sont même défendus par des hommes dont l'unique souci devrait être de les voir expulsés de nos rangs. J'ai eu beaucoup à souffrir de m'être engagé dans cette voie. Grâce à ma dénonciation des exploiters et à ma défense du christianisme, je me vois abandonné d'un grand nombre et dénoncé comme traître à la cause. Je n'en continuerai pas moins à faire selon ma conscience; pour le reste, je m'en rapporte à Dieu. »

J'ai reçu de M<sup>mo</sup> M. Sunderland-Cooper, de M. Hudson Tuttle, et de bien d'autres, de charmantes lettres qui, toutes, m'encouragent à ce travail. Mais je dois dire que plus d'un parmi mes amis m'en dissuadent.

Plusieurs d'entre eux se méprennent quant au but que je me suis proposé, et M. William Crookes, l'éminent physicien anglais, est de ce nombre. Voici ce qu'il m'écrit le 21 janvier 1876 :

« Je doute qu'un livre comme le vôtre soit appelé à rendre de grands services. Les médiums, vous le savez, sont fort jaloux les uns des autres. Or, une accusation si bien prouvée soit-elle, du moment qu'elle est portée par un médium contre un autre médium, devient par ce seul fait douteuse ; elle est mise d'emblée au compte de la jalousie et reste sans portée. Et alors même que deux partenaires se prennent de querelle, et que l'un dit tout ce qu'il a sur la conscience à l'égard de l'autre, en d'autres termes, lorsqu'un médium avoue qu'il y a eu tromperie, et explique comment le tour se joue, il y a fort peu de spiritualistes sincèrement dévoués à la cause (*thorough-going spiritualists*) qui les croiront ; ils accuseront plutôt les mauvais esprits d'intervention, ou bien ils mettront ce genre de malentendu au compte de l'extase, etc.

« Il y a une chose qu'il ne faut pas perdre



de vue. Vous, ou moi, ou tout autre observateur, nous pouvons être d'accord lorsqu'un médium cherche à nous en imposer; il se peut même qu'il ait fait l'aveu de sa supercherie; mais la difficulté d'établir la preuve de sa culpabilité n'en reste pas moins presque insurmontable, et il y a fort à craindre que vous ne vous donniez après tout bien du mal et de l'ennui en pure perte. »

Avant de clore ce chapitre, qu'il me soit permis de dire que je n'ai jamais été un médium de profession. Je n'ai rien à dire contre ceux qui se font un gagne-pain de leur faculté médianimique, à condition, toutefois, qu'ils demeurent honnêtes. C'est le moins qu'on leur puisse demander. Quant à moi j'ai toujours éprouvé une répugnance invincible à trafiquer de cette faculté que je possède. On m'a souvent offert de grosses sommes pour une seule séance. Ces offres je les ai invariablement déclinées. Je ne me vante pas du fait, et si j'en parle, c'est qu'il me donne un peu le droit d'élever la voix contre les abus sans nombre qui déparent le spiritualisme et contre ceux qui l'exploitent.

## VI

## Illusions

Il est difficile de porter un jugement sur ceux qui, étant eux-mêmes illusionnés, cherchent à illusionner les autres hommes. Ces sortes de gens peuvent ne pas être entièrement malhonnêtes. Il se mêle souvent, et sans qu'ils s'en doutent, de la folie à leurs actes. C'est un orgueil immodéré, parfois l'ambition, le désir de commander, qui, au fond, sert de mobile à leur conduite.

Aussi, nous ne chercherons pas à analyser les causes subtiles et variées qui poussent ces insensés, et qui entraînent toujours à des effets désastreux. Cela nous mènerait trop loin. Leurs exploits ont couvert d'épaves la grève historique de toutes les reli-



gions, de tous les gouvernements. Prêtons-leur une attention, non pas curieuse, ni méprisante, mais judicieuse, et convertissons tous ces tombeaux où sont ensevelies les erreurs du passé en phares lumineux, pour éviter les écueils qu'on rencontre sur l'océan vaste et sans borne du spiritualisme moderne.

Chaque fois qu'on verra quelqu'un chercher à s'arroger une dictature, surtout en matière spirituelle, il importe d'y résister. C'est à coup sûr un ambitieux, et le pouvoir qu'il veut s'attribuer est contraire aux meilleurs intérêts de la cause. Le faible est toujours prompt à s'agenouiller devant les statues d'or aux pieds d'argile. Aussi, son frère plus sensé a-t-il pour premier devoir de le mettre en garde contre l'erreur, en dénonçant la laideur et l'impuissance de l'idole.

S'il existait un critérium qu'on pût invoquer pour mettre à néant les fausses revendications de ceux qui cherchent à égarer l'esprit et à surprendre la bonne foi du public, certes on eût vite fait d'arrêter à son début plus d'un mouvement à tort appelé

religieux. Il y a des hommes — voire des femmes — qui se croient lésés si on leur dit qu'ils ne sont pas nés pour porter la tiare ou une couronne. Chez tous ceux qui veulent fonder une secte ou une communauté, et se faire nommer les grands-prêtres de ces sortes d'institutions, l'ambition domine, alliée à un certain enthousiasme, qui sert à capter la confiance d'esprits moins puissants, mais plus ardemment épris de mysticisme que le leur. Ceux-ci se soumettent en aveugles à l'énergie qui les fascine, et ne tardent pas à rendre un véritable culte au soi-disant prophète qui les subjugué.

Souvent ces êtres forts se croient inspirés, et sont de bonne foi dans leurs rêves insensés. Il n'en faut point douter. Mais on peut dire qu'ils sont sincères aussi ceux qui, plus avancés dans leurs idiosyncrasies, passent pour des fous furieux, et sont enfermés comme tels. Et pourtant la frénésie de l'un est, en réalité, bien plus dangereuse que le trouble fonctionnel de l'autre, qui est totalement dénué de raison.

Charenton ne fait pas de prosélytes, et si tous les asiles de fous de la terre mettaient



en liberté leurs pensionnaires, à vrai dire le mal n'en serait pas plus grand.

Mais il n'en est pas de même quant aux autres, moins fous en apparence, plus fous en réalité. Les exemples fourmillent du mal que peuvent faire à des natures facilement impressionnables certains individus qui, à un esprit mal équilibré, allient une volonté énergique et une ardente soif de domination. Chaque siècle de l'ère chrétienne nous en fournirait un grand nombre. Sans aller si loin, n'avons-pas, pour ne citer que ces deux noms, Joanna Southcote et Joe Smith, qui vécurent et s'évertuèrent à faire le mal dans le siècle où nous vivons ?

Le spiritualisme est de toutes les croyances celle où l'homme qui s'attribue un caractère prophétique peut s'attendre à trouver le plus d'adhérents. Nous avons des preuves de l'existence continue de ceux que nous avons perdus ; ils ne sont que déliés des liens qui les retenaient à la terre. Faut-il pour cela regarder ceux par qui cette preuve nous est fournie, c'est-à-dire les médiums, comme doués d'une qualité d'âme supérieure ?

Nullement.

Nous qui sommes médiums, nous savons fort bien n'avoir en partage qu'une nature semblable à celle des autres hommes. La sensibilité plus grande peut-être de notre organisme fait que nous sommes plus facilement influencés, voilà tout.

Tout phénomène obtenu par l'entremise d'un médium doit être soumis à un examen sévère, passé au crible de la raison, puis accepté ou rejeté suivant la conscience de chacun. Un esprit, lorsqu'il se met en rapport avec nous, peut se donner pour M. Jean-Jean ou se dire être Socrate. L'humble anonyme qui a nom Jean-Jean nous trouve à coup sûr moins défiants quant à sa personnalité que celui qui vient avec un nom pompeux. Il y a aussi à dire en faveur de Jean-Jean qu'il pourra, sans prétendre à une valeur intellectuelle, donner à sa mère, si elle est présente, ou à quelque autre membre de sa famille, des preuves accablantes de son identité. Ceci est un avantage réel. En tout cas les étrangers n'ont rien à y voir. Mais sitôt qu'il s'arroge un nom, un titre, qu'il se pose en maître, qu'il



assure être un personnage, alors ce n'est plus la mère seulement, ni un parent, c'est tout le monde qui est admis à se prononcer si ces prétentions sont vraies. Il importe à chacun de savoir si, revenant sans cesse sur la scène du monde et subissant des transformations aussi nombreuses que l'arlequin d'une pantomime, l'homme est appelé après le trépas à jouer plus de rôles que Shakespeare n'en a rêvés ; en un mot, si les esprits et les soi-disant médiums doivent être admis à empoisonner le cerveau et le cœur de ceux qui sont assez faibles pour les écouter et les admirer ; car pour tous ceux qui ont la joie de croire que la mort est un réveil et non le néant, ce sera une grande consolation d'être fixés à cet égard.

Le mal n'est pas l'apanage exclusif de la cause que nous défendons. Nous n'avons qu'à regarder autour de nous. Il serait injuste de mettre au compte du spiritualisme tous les vices et tous les crimes qui souillent l'histoire des différentes sectes qui se partagent l'empire du monde.

On nous reproche à juste titre ce manque de cohésion qui doit unir des hommes pro-

fessant une foi commune dans la possibilité de s'entretenir avec les esprits. On dit même qu'il existe entre certains membres de cette foi spirituelle une haine mortelle. Hélas ! cela est vrai, et je le déplore.

Mais aussi, n'en dirons-nous pas autant de ceux qui professent différentes croyances ?

Cette sentence si belle et si vraie à son origine : *Voyez comme les chrétiens s'aiment entre eux*, n'est-elle point devenue depuis au moins mille ans une moquerie, un mensonge ? Dominique et Montfort ont-ils jamais prêché aux hérétiques autrement qu'avec le glaive et le feu ? Ces noms n'évoquent-ils pas dans la mémoire la moins prévenue des images de haine, de sang versé, de tortures sans nom ? Et n'est-ce pas Arnold, le légat du pape, qui, ayant pris d'assaut une ville de trente mille âmes, dit à ses capitaines : « Tuez-les tous, tuez-les tous, Dieu saura bien reconnaître les siens ? » Cela parce qu'on avait, paraît-il, quelque peine à distinguer entre un Romain et un Albigeois, entre un chrétien et un hérétique ! Et Torquémada, homme doux, mais convaincu, n'a-t-il pas tenaillé d'abord



et brûlé vifs ensuite, en moins de dix ans, plus de cinq mille êtres humains, sans compter ceux qu'il a simplement tourmentés et embastillés, dont le nombre est dix fois plus grand? Et ce pontife de l'église qui fit chanter le *Te Deum* quand il apprit que soixante mille créatures de Dieu, mais hérétiques, avaient été massacrées en France! Et Cranmer, qui fit brûler Jeanne Bouchier! Et Calvin, qui fit brûler Servetus! Et Elisabeth d'Angleterre, qui faisait pendre ou écarteler tous les prêtres catholiques qui lui tombaient sous la main. Les catholiques, n'ont-ils pas persécuté les protestants? Les calvinistes, n'ont-ils pas persécuté les luthériens? Les puritains, n'ont-ils pas persécuté les papistes? Et cela, avec une fureur en tout contraire aux enseignements du Christ. Ne trouve-t-on pas dans toutes les églises des gens qui, aujourd'hui encore et pour la plus grande gloire de Dieu, ne se feraient point scrupule d'allumer en place de Grève des bûchers pour rôtir à petit feu ceux qui ont la hardiesse de ne pas penser tout à fait comme eux?

Il va sans dire que personne ne déplore

plus que moi les méfaits qu'on reproche au mouvement spiritualiste. Cette doctrine s'est établie il y a plus d'un quart de siècle. Depuis lors, bien des scélératesses ont été commises en son nom. Mais n'en dira-t-on pas autant de toute autre secte, de toute autre classe de la société ? Pourquoi faut-il que le spiritualisme seul fasse exception à cette règle générale : *errare humanum est* ? Il existe entre toutes les églises chrétiennes une certaine analogie de doctrine. Les uns et les autres nous sommes exposés aux mêmes tentations nous voulons trancher du maître, alors que notre mission est de servir. Les mêmes devoirs incombent à celui qui explique la parole divine et au médium dont la mission est d'anéantir cette erreur qu'il n'y a rien au-delà du tombeau, de rendre pour ainsi dire tangibles aux vivants les réalités d'un monde en dehors du nôtre.

« Dans la maison de mon Père il y a beaucoup de demeures, dit le Christ ; j'y vais préparer une place pour vous. » Les chrétiens, à quelque dénomination qu'ils appartiennent, ne considèrent pas assez



toute la portée de cette vérité fondamentale. Ce sont des paroles d'inspiration divine, qui expliquent et concilient les apparentes contradictions de l'enseignement spirituel. Rappelez-vous à quel moment solennel ces mots furent prononcés. C'était à l'heure la plus sombre de la vie terrestre de « celui qui n'avait aucun lieu où reposer sa tête. » Le grand crime des Hébreux allait s'accomplir ; déjà sur le Messie se profilait l'ombre de la croix. A l'heure suprême où la terre était pour lui sans lueur d'amour ni d'espérance, le Christ se réjouissait à la pensée qu'il allait vers la maison de son Père pour y préparer les places d'élection réservées aux élus. Si tous les hommes sont égaux dans la mort, quel besoin avons-nous de tant de demeures dans le royaume du ciel ? Le dogme qui veut que les élus partent de ce globe pour se réunir devant le trône de Dieu, tous vêtus des mêmes robes blanches, le front orné des mêmes couronnes d'or, et qu'ils n'aient, au terme du voyage, d'autre occupation que celle qui consiste à agiter des palmes, pendant une interminable éternité, le dogme

qui veut que les réprouvés partent vers des ténèbres avivées par la lueur des flammes, pour y être tourmentés à jamais; alors le sens des mots prononcés par le Messie nous est perdu. Que ces paroles si consolantes sont d'une grande portée, nous en avons la preuve dans les révélations spirituelles de l'époque où nous vivons. Dans le monde à venir nous voyons une diversité de conditions égale à celle qui existe sur la terre. Nous voyons aussi partout le bien et le mal en activité incessante, partout l'humanité s'éloignant ou se rapprochant de son Dieu. Pourtant il y a réaction un peu partout. Il y a aussi progrès. La sagesse, la vertu s'étendent davantage. Avec chaque année qui s'écoule, le cri triomphal : « Plus près de toi, mon Dieu ! » trouve son écho ici-bas comme dans l'éternité, car le mot d'ordre de l'humanité sera toujours : « *Excelsior !* »

« Toute discorde, dit un poète anglais, est de l'harmonie incomprise. » A Dieu de rétablir l'accord momentanément rompu. Ceux qui méconnaissent les avertissements d'en



haut sont assurés d'une chose, c'est qu'ils ne tarderont pas à être éclairés dans un avenir prochain. La philosophie devient niaise lorsqu'elle se donne pour arbitre et qu'elle s'arroe la suprême intelligence. C'est à cette fausse science que le Christ faisait allusion lorsqu'il dit : « Vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et vous les avez révélées aux petits. » La Judée était pleine de ces aveugles qui, trop fiers pour obéir à Dieu, s'arroeaient le droit de commander à leurs frères. Le spiritualisme en a compté plus d'un. Révoltés d'une égalité qui les gênait, la plupart se sont vus arrêtés au début de la carrière; au moment de prendre leur essor, le ridicule leur a coupé les ailes. D'autres, que rien n'arrête, ont poussé cet esprit de domination assez loin pour faire plus ou moins de mal. Ils ont su s'adjoindre des partisans, établir des sectes; mais, dans leur impatience de bâtir, ils n'ont point pris garde au terrain, de sorte qu'au premier vent, l'étrange construction s'est effondrée, couvrant le sol de débris informes. Les insanités de ces enthousiastes ont fait plus de tort à no-

tre cause que les attaques les plus envenimées de nos ennemis déclarés. Leur conduite, leurs prétentions, leurs pseudo-révélation font la honte des vrais spiritualistes et sont la risée du monde sceptique.

Deux prophètes de ce genre surgirent aux Etats-Unis en 1850. L'un, le révérend J.-D. Scott, avait été une lumière dans la secte des anabaptistes de New-York ; l'autre, le révérend T.-L. Harris, prêchait dans la secte des universalistes. Leur conversion au spiritualisme semble dater de la même époque. Il y avait à Auburn, petite ville du comté de New-York, un cercle appelé *The Apostolic*, dont le médium était une dame Benedict. Les esprits qu'on y évoquait appartenaient au meilleur monde, mais une clause du règlement limitait singulièrement les manifestations, en ce sens qu'elle défendait à ses membres de se mettre en rapport avec d'autres esprits que ceux nés en Judée ou après la première année de l'ère chrétienne. Mais les affaires de la petite communauté n'étant pas prospères, on dut se mettre en quête d'un nouveau di-



recteur pour attirer la clientèle. C'est alors qu'on choisit le révérend J.-D. Scott, auquel fut bientôt adjoint le révérend T.-L. Harris. Ces messieurs fondèrent un bulletin intitulé : *Disclosures from the Interior* (révélations de l'intérieur). Ils se donnaient pour des êtres surnaturels ; tout ce qu'ils pensaient ou écrivaient, devait être accepté comme d'inspiration divine. On ne tarda pas à pousser les hauts cris à Auburn. C'était faire preuve d'une effronterie par trop grande, même pour les Etats-Unis ; aussi, l'association dut-elle abandonner la place, et aller s'établir à Mountain-Cove, dans le comté de Fayette, en Virginie. Là, tous les biens devaient être la propriété commune de chacun ; l'âge d'or de la liberté, de la fraternité et de l'égalité était arrivé. Une centaine de croyants suivirent Scott vers la nouvelle demeure. Harris, lui, resta en arrière, n'y trouvant pas son compte. Scott prit donc la haute main sur le troupeau ; il administra avec pleins pouvoirs, tant au temporel qu'au spirituel. Ses prétentions s'accrurent avec le temps ; son ambition bientôt ne connut plus de bornes. Il assem-

bla ses fidèles, et leur dit qu'il avait vu Dieu face à face. Il s'intitula dès lors médium absolu. Ses affaires cependant ne prospéraient guère mieux qu'à Auburn. Il dut s'en retourner à New-York et renouer avec son ancien acolyte, Harris. Les confédérés réussirent à capter la confiance de quelques personnes, qui apportèrent des fonds à l'entreprise. Il était temps. En mai, 1852, Harris à son tour se dirigea avec sa famille et ses dupes vers la Montagne Sainte, la Nouvelle Jérusalem. C'est ainsi qu'on baptisa la colonie naissante à Mountain-Cove. L'arrogance des prophètes-réunis s'accrut avec la crédulité des fidèles. Ils proclamèrent Mountain-Cove la porte du ciel, et leur demeure, la maison de Dieu. La rédemption de la créature ne se pouvait effectuer nulle part ailleurs. Ceux qui faisaient la moindre opposition aux deux parfaits prophètes devaient être chassés de l'enceinte sacrée. Il n'y avait plus de salut pour celui qui encourait cette peine. Ni Scott ni Harris, ne pouvait jamais plus lui ouvrir les portes de l'éternel séjour. C'était l'anathème suprême, l'excommunication majeure. Il va



sans dire que toute acquisition faite ostensiblement au nom de la communauté devenait en réalité la propriété personnelle et inaliénable de ces deux prophètes, car les titres passaient entre leurs mains et n'étaient revêtus que de leurs signatures. Ils se proclamèrent en outre les deux témoins dont il est parlé dans l'Apocalypse, au chapitre onze, et s'attribuèrent comme tels la faculté de vomir par la bouche des flammes qui consumaient leurs ennemis, de fermer les portes du ciel en sorte que la pluie ne pouvait tomber sans leur permission, de convertir en sang les eaux de la terre, et d'envoyer des plaies aux humains. C'était le comble du blasphème. Enfin le dégoût vint aux adeptes que ces imposteurs menaient en laisse. Le désaccord se mit dans la colonie. Une dissolution était imminente. La Nouvelle Jérusalem devint un Pandémonium. Les membres s'éclipsèrent un à un, et de la fortune des fidèles on n'en a trouvé aucune trace.

Tel est le récit d'une des plus vilaines folies qu'on puisse reprocher au spiritualisme moderne.

Vers l'époque où ces choses se passaient aux Etats-Unis, un mouvement analogue se dessinait à Genève. Les fondateurs de l'association genevoise se signalèrent par des abus qui ne le cédaient en rien aux blasphèmes de Scott et Harris. Ils firent des dupes dont la crédulité était plus grande, s'il est possible, que celle des disciples de Mountain-Cove. La petite table au moyen de laquelle les saints de la Judée donnaient les ordres nécessaires à l'organisation de la Nouvelle Jérusalem était le prototype d'une autre table, également petite, que vénérail en aveugles une fraction des habitants de la ville de Calvin.

Tout le monde en 1853 s'intéressait à voir tourner ou autrement se mouvoir les tables. Le professeur Faraday venait de rendre son verdict, qui, disons-le tout de suite, était absurde au point de vue de l'ensemble de la doctrine. Sa théorie, néanmoins, nous paraît juste si nous l'envisageons par rapport au genre de phénomènes qu'il a examinés. En effet, plus il nous a été donné de voir ces soi-disant tourneurs de tables, moins il nous a été permis d'attribuer les mouvements de



ce meuble et les messages obtenus à autre chose que les muscles du médium lui-même. Toutefois, nous devons l'avouer, l'intention préméditée de tromper n'entraînait pour rien dans leurs calculs. Le plus souvent c'était quelque brave homme dont le système nerveux, excité outre mesure, remplaçait la faculté médianimique qu'il croyait avoir, et rien ne pouvait dissiper l'hallucination qui l'obsédait.

Nous avons connu une dame qui, chaque jour, avant de prendre ses repas, s'installait devant son guéridon pour en obtenir une consultation. La table, pour elle, représentait l'esprit de son défunt mari. Lorsque sous ses mains le guéridon venait à bouger, elle formulait ses questions.

— Mon cher Charles, disait-elle, pourrai-je manger du poisson aujourd'hui ?

Bientôt la table esquissait un mouvement affirmatif : c'est que la pauvre dame avait grande envie de poisson ce jour-là. Si, au contraire, elle ne tenait pas à avoir du poisson, la réponse était négative. En d'autres mots, la réponse était toujours en accord avec ses désirs. Cette illusion se mêlait à tous les actes de sa vie.

Je me souviens d'un autre cas.

Je dinais chez lord Houghton. Un baronnet, sir R., au cours d'une conversation se rapportant au spiritualisme, nous demanda tout à coup si je pouvais obtenir des manifestations à volonté. Je lui répondis que je ne le pouvais pas.

— Alors, dit-il, en souriant, je suis meilleur médium que vous, attendu que je peux faire bouger la table quand je veux.

A cela j'ai répondu que je ne doutais nullement de son savoir-faire, et j'ajoutai :

— Peut-être voudrez-vous bien nous donner tout à l'heure un échantillon de votre talent.

Au salon, il s'installa devant un guéridon qui se mit aussitôt à exécuter des mouvements, mais il était impossible de ne pas voir que c'était lui-même qui bougeait la table. Alors je lui dis :

— C'est fort bien, mais, si vous le permettez, nous allons mettre une feuille de papier entre vos mains et le guéridon.

A quoi il accéda de fort bonne grâce. La table alors n'obéit plus comme avant, tandis que le papier se mouvait très-visiblement.



Il m'a été rapporté depuis — à tort, sans doute — que sir R. s'est dépité de sa déconvenue en cette occasion jusqu'à dire :

— C'est égal, Home est furieusement jaloux de ma faculté comme médium.

Mais à quoi bon multiplier les exemples. La force déployée venait plus souvent des muscles que des esprits. On en peut dire autant des médiums écrivains. Dans ma jeunesse j'avais ce don, mais les communications me parurent tellement en rapport avec ma manière de penser que j'ai cessé d'écrire. Depuis lors, je n'écrivais que lorsque ma main se mouvait automatiquement et que mon attention était détournée par un sujet étranger.

Pour en revenir à l'incident de Genève, disons tout d'abord que la table dont on se servait avait été consacrée à Dieu. C'était le Messie, et non l'un de ses saints, qui la faisait mouvoir. Un siège avait été mis à part pour le Christ et on supposait que les jours de séance, il venait l'occuper, invisible aux yeux des mortels. On alla jusqu'à faire intervenir Dieu le Père dans ce bizarre

~~~~~  
tabernacle ; on lui attribuait une piteuse homélie empruntée à différentes parties de la Bible. Les communications, reçues avec une aveugle confiance, étaient gardées pieusement pour être ensuite publiées sous forme de volumes. Je possède deux exemplaires de ces précieux ouvrages. L'un est intitulé :

*Post Tenebras Lux*

ROME, GENÈVE

ET

L'EGLISE DU CHRIST

Dicté au moyen d'une table

PAR

LE FILS DE DIEU

Le Sauveur du monde  
Seul médiateur entre Dieu  
et les hommes

1856

Les malheureux dont on exploitait ainsi la trop naïve crédulité ont perdu, avec leurs illusions, les uns une certaine aisance, les autres une réelle fortune.

Nous avons eu aujourd'hui<sup>(1)</sup> un entretien pénible avec l'une des victimes les plus cruellement éprouvées par cette triste illu-

(1) 5 octobre 1876.



sion. C'est une pauvre femme qui, à l'âge de soixante-douze ans, est encore jeune de patience et d'espérance. Tout en nous racontant ses angoisses, un sourire illumine ses traits.

« C'est une triste histoire, monsieur, dit-elle. Peut-être serait-il mieux de l'oublier ; mais, comme vous le dites bien, cela peut servir d'avertissement à d'autres. Je ne saurais préciser la date au juste, mais c'est en 1853 qu'une nouvelle assez singulière vint nous distraire de nos occupations ordinaires. Il s'agissait de quelques jeunes filles qui, chez un ami commun, avaient développé la faculté étrange de médiums écrivains. Le père aussi, disait-on, avait le don de se mettre en rapport avec les esprits, par le moyen d'une table. C'était un professeur de musique, homme fort pieux et d'ailleurs parfaitement honnête. Oui, monsieur, honnête, — nous l'étions tous.

« Or, j'eus la curiosité bien légitime de voir si, réellement, des faits merveilleux comme ceux qu'on rapportait pouvaient avoir lieu. J'allai donc à une séance, et comme tout ce qu'on y faisait me parut de

bona loi, j'engageai mon mari à y venir avec moi. Depuis lors, combien de fois ne m'a-t-il pas dit : « C'est toi qui m'a poussé à y aller. » Il ne disait pas cela pour se plaindre, non. Nous pensions faire la besogne de Dieu, et je le dis encore aujourd'hui, si nous nous sommes trompés, j'ai le ferme espoir que Dieu nous pardonnera, car notre seul but était de le glorifier. Mon mari, homme d'une grande intelligence, était professeur de mathématiques au collège de cette ville. Il est vrai qu'à l'époque en question, il ne professait plus. Grâce à une série de spéculations heureuses, il s'était acquis une assez belle fortune, et nous vivions dans une aisance presque luxueuse. Oui, je m'aperçois, vos yeux se portent sur la pauvre chambrette que j'occupe maintenant. Que voulez-vous ? c'est la volonté de Dieu, et cela me console.

« Donc, nous allâmes chez le médium, qui nous dit que l'esprit de Dieu parlait par sa table. Je m'étonne à cette heure que nous ayons jamais pu être assez simples pour croire une pareille chose. Or, de fil en aiguille, la table finit par nous donner à



entendre que nous devions sans plus tarder installer chez nous le médium et sa famille, et partager avec eux la fortune qu'il avait plu à Dieu de nous donner. Les communications faites par la table étaient sensées venir directement de Notre-Sauveur Jésus-Christ. Je dis à mon mari : « Donnons-leur « plutôt une somme d'argent ; leurs goûts et « les nôtres sont différents, et je ne saurais « vivre heureuse avec eux. » Mon mari alors me reprit, disant : « La vie de Celui que « nous adorons fut une vie d'abnégation, et « nous devons chercher à l'imiter en toutes « choses. Surmonte tes préjugés, et ce sacrifice prouvera au Maître la bonne volonté « que tu as à le servir. » Je consentis, et une famille de sept personnes s'ajouta à notre maison. Aussitôt commença pour nous une vie de dépenses et de prodigalités. On jetait l'argent par les fenêtres. La table nous commanda expressément d'acheter une autre voiture, quatre autres chevaux, ensuite un bateau à vapeur. Nous avions neuf domestiques. Des peintres vinrent décorer la maison du haut en bas. On changea plusieurs fois l'ameublement pour un mobilier chaque

fois plus somptueux. Cela, monsieur, dans le but de recevoir le plus dignement possible Celui qui venait nous voir, et d'attirer l'attention des gens du dehors. Tout ce qu'on nous demandait, nous le faisions. C'était coûteux, nous tenions table ouverte. Peu à peu des personnes convaincues arrivèrent en grand nombre, jeunes gens des deux sexes pour la plupart, auxquels la table prescrivait le mariage, qui se faisait alors à nos frais, et si le couple venait à avoir des enfants, on nous les confiait pour les élever. Nous avons eu jusqu'à onze enfants à la maison. Le médium à son tour se maria, et les membres de sa famille s'accrurent; si bien que nous ne tardâmes pas à compter trente personnes à table. Cela dura trois ou quatre ans. Nous étions déjà presque à bout de ressources. Alors la table nous dit d'aller à Paris, et que le Seigneur aurait soin de nous. Nous partîmes. Sitôt arrivé dans la grande capitale, mon mari reçut l'ordre de spéculer à la Bourse. Il y perdit le peu qui nous restait. C'était la misère cette fois, la misère noire, mais nous avions toujours la foi. Nous vivions, je ne sais comment.



Bien des jours je me suis vue sans nourriture, sinon une croûte et un verre d'eau. J'oubliais de vous dire qu'à Genève nous avions été enjoint d'administrer le saint sacrement aux fidèles. Or, il y avait parfois jusqu'à quatre cents communiantes et communiantes. Un moine d'Argovie quitta son couvent où il était supérieur et abjura le catholicisme pour se joindre à nous. Ainsi, monsieur, vous le voyez, nous n'étions pas seuls dans notre aveuglement. Enfin, nous pûmes quitter Paris et revenir à Genève. C'est alors que nous réalisâmes toute l'étendue de notre malheur. Ceux avec qui nous avions partagé notre fortune furent les premiers à nous tourner le dos. Mais j'ai tort de me plaindre. Que la volonté de Dieu soit faite ! Entre autres choses nous avions acheté une usine en France, mais l'entreprise n'eut aucun succès. Nous dûmes revendre pour dix mille francs ce qui nous avait coûté dix fois cette somme.

« Vous regardez cette belle gravure, et vous vous demandez, n'est-ce pas, comment un pareil chef-d'œuvre peut orner une chambre comme la mienne ? Voici la chose.

Au plus fort de notre folie, le médium, se sentant tout à coup inspiré par des idées artistiques, mais ne pouvant, chose étrange ! peindre lui-même, eut recours aux services d'un artiste, et celui-ci s'efforça de traduire sur la toile ce que le médium voyait en vision. Cette gravure n'est que la reproduction du tableau qui représente dans l'idée de \*\*\* « la Crucifixion. » Le moment qu'il dépeint est celui où le Sauveur dit : « J'ai soif. » C'est un souvenir qui m'est resté de temps meilleurs. L'original a été vendu, avec la maison et tout ce qui nous restait, pour satisfaire les créanciers.

« Si nous avons revu le médium ? Non, monsieur. Il épousa chez nous ma nièce, et en eut quatre enfants ; mais elle a été rappelée à Dieu, et son mari a épousé une autre femme. Il est revenu à Genève, mais il n'est pas venu me voir. Et pourquoi viendrait-il ? *Il est aussi pauvre que moi !*

« Mon mari<sup>(1)</sup> ne se plaint jamais du passé. Oh ! ce n'est pas cette affaire qui lui a enlevé la raison. Ce sont ses travaux de tête ; il commença très jeune, et les mathémati-

(1) Le malheureux était alors enfermé dans une maison d'aliénés.



ques fatiguent tant l'esprit ! C'est dur de ne pas l'avoir ici, près de moi, pour le soigner ; mais il était parfois difficile à garder. »

Nous quittâmes cette demeure le cœur serré.

Quelle chose incompréhensible que la nature humaine ! Voilà donc un homme qui, devant une table, débite une série de blasphèmes à l'appel lent et difficile de l'alphabet, et c'est assez pour jeter une famille pieuse et honnête dans un délire d'extravagance dont elle ne revient que lorsqu'elle est ruinée. Et alors même qu'ils sont ruinés, ces pauvres gens n'en restent pas moins aveugles. Quant à celui qui a causé leur ruine, il n'est pas le seul que j'aie rencontré. Ces êtres étranges, moitié fourbes, moitié convaincus, qu'on rencontre à toutes les époques, tout en illusionnant les autres hommes, finissent par prendre au sérieux leur rôle d'emprunt, et deviennent plus fanatiques que les personnes qu'ils abusent.

Tout cela, ce n'est point du spiritualisme. Autant admettre comme sérieuse l'extra-

vagance de ces pauvres fous qui soutenaient que la lune descendait chaque nuit pour leur donner le fouet. Les seuls esprits qui produisent ce genre de monomanie religieuse sont les vaniteux et les orgueilleux. On en peut dire autant des rêveries d'Allan Kardec, dont les partisans se recrutent surtout dans les classes bourgeoises de la société. C'est leur consolation à ces braves gens, qui ne sont rien, de croire qu'ils ont été un grand personnage avant leur naissance et qu'ils seront encore une chose importante après leur mort.

Il y a deux erreurs également funestes dont chacun doit se garder. La première consiste à repousser systématiquement toute évidence d'une manifestation spirituelle, même si ce phénomène est scientifiquement démontré. L'autre erreur consiste à tout accepter sans contrôle. De nos jours encore, sous le nom de réincarnation, on cherche à ressusciter, pour notre plus grand bien, toutes les théories de Pythagore, que chacun croyait si bien enterrées.



## VII

## La doctrine d'Allan Kardec.

Je classe la doctrine d'Allan Kardec parmi les illusions de ce monde, et j'ai de bonnes raisons pour cela, comme on va voir. J'ai connu l'initiateur, ou plutôt le rénovateur de cette phase moderne du vieux paganisme. Je ne mets nullement en doute sa parfaite bonne foi. Certes, en fouillant trop avant dans le tombeau de Pythagore, il croyait avoir déterré une lampe dont la flamme devait illuminer le monde. Cette conviction le domina, lui et les autres. Sa sincérité se projeta, nuage magnétique, sur l'esprit sensitif de ceux qu'il appelait ses médiums. Leurs doigts confiaient au papier les idées qui s'imposaient ainsi forcément à

eux, et Allan Kardec recevait ses propres doctrines comme des messages envoyés du monde des esprits. Si les enseignements fournis de cette manière émanaient réellement des grandes intelligences qui, selon lui, en étaient les auteurs, auraient-ils pris la forme que nous leur voyons? Où donc Jamblique apprit-il si bien le français d'aujourd'hui? Et comment Pythagore a-t-il pu si complètement oublier le grec, sa langue natale? Si, d'ailleurs, ces communications étaient l'œuvre d'esprits dématérialisés, pourquoi trouvons-nous ces mots « par Allan Kardec » au frontispice de chaque volume publié par lui? Et puis, les enseignements qu'on y voit, sont-ce bien des vérités? Alors qu'on nous donne bien vite quelques *faits* à l'appui de ces vérités. Les folles visions d'un croyant, les révélations même d'un clairvoyant ne peuvent suffire.

Je suis connu pour être ce qu'il est convenu d'appeler un clairvoyant; aussi ai-je le droit de parler en connaissance de cause quant à cette phase particulière de la psychologie. Ceux qui ont étudié la question savent qu'il y a deux sortes de clairvoyance :



celle dite naturelle et celle déterminée par le magnétisme. Or, je n'ai jamais rencontré un seul cas de clairvoyance magnétique où le sujet ne reflétât directement ou indirectement les idées du magnétiseur. Ceci est démontré d'une manière frappante par Allan Kardec lui-même. Sous l'empire de sa volonté énergique, ses médiums étaient autant de machines à écrire, qui reproduisaient servilement ses propres pensées. Si parfois les doctrines publiées n'étaient pas conformes à ses désirs, il les corrigeait à souhait. On sait qu'Allan Kardec *n'était pas médium*. Il ne faisait que magnétiser ou psychologiser (qu'on nous pardonne ce néologisme) des personnes plus impressionnables que lui.

J'atteste la vérité du fait suivant.

Avant même que j'eusse pu savoir la mort d'Allan Kardec, je reçus de lui, en présence du comte de Dunraven, alors le vicomte Adare, un message ainsi conçu :

*« Je regrette d'avoir enseigné la doctrine spirite. Allan Kardec. »*

Comparaison faite — à une minute près — de l'heure à laquelle Allan Kardec est

mort et de celle où je reçus cet avertissement, on trouva l'intervalle trop court pour permettre même l'hypothèse d'une dépêche télégraphique. Comme, d'autre part, son décès n'avait été précédé d'aucune maladie, d'aucun signe précurseur, on admettra bien que cet événement était de ceux auxquels je m'attendais le moins.

La très remarquable communication suivante a été fournie par M. Morin, que, de son vivant, Allan Kardec regardait comme un de ses meilleurs médiums.

#### ALLAN KARDEC

M. MORIN, médium, somnambule parlant

Communication donnée chez M. Caussin, rue Saint-Denis, 345, du 6 novembre, 1869 (1).

Allan Kardec, parlant par la bouche de Morin, sa confession posthume.

« Dans les dernières années, j'ai travaillé avec soin à éloigner toutes les intelligences, tous les hommes entourés de l'estime publique, et qui, travaillant à la science

(1) Cette communication a été copiée sur le manuscrit qu'a remis M. Véron, l'éminent journaliste, présent à la séance.



spirite, eussent pu accaparer pour eux une partie des bénéfices que je voulais pour moi seul.

« Cependant, plusieurs d'entre eux, placés très haut dans les sciences et les lettres, se seraient contentés, en se dévouant au spiritisme, de briller au second rang. Mais, dans mon effroi d'être éclipsé, je préférerais toujours rester seul à la tête du mouvement spirite, en être à la fois la tête qui pense et le bras qui agit.

« Oui, je l'avoue, c'est ma faute si le spiritisme n'a jusqu'à ce jour compté dans ses rangs aucun de ces champions, princes de la parole ou de la pensée. Chez moi, l'homme avait dompté l'esprit. »

Sur l'avenir du spiritisme, tel qu'il l'avait conçu, et sur ses conséquences actuelles, Allan Kardec ajoute :

« De mon vivant, le spiritisme, tel que je le concevais, me paraissait ce que l'homme pouvait rêver de plus grand, de plus vaste. Ma raison s'égarait.

« Maintenant, que débarrassé de l'enveloppe matérielle, je regarde l'immensité des mondes, je me demande comment j'ai pu

me draper dans mon manteau de demi-dieu, me croire un deuxième sauveur de l'humanité. Orgueil insensé que je déplore amèrement !

« Je vois le spiritisme tel que je l'avais conçu, si petit, si restreint, si éloigné, dans ses parties même les moins imparfaites, des perfections qu'il doit atteindre.

« Considérant les résultats produits par la propagation des idées spirites, que vois-je à présent ?

« Le spiritisme, traîné dans les bas-fonds du ridicule, représenté par d'infimes personnalités, que j'ai trop élevées moi-même.

« En voulant produire le bien, j'ai motivé beaucoup d'aberrations, qui enfantent le mal.

« Au point de vue de la philosophie, peu de résultats. Pour quelques intelligences, combien d'ignares !

« Au point de vue religieux, que de superstitieux sortis d'une superstition pour tomber dans une autre !

« Conséquences de mon égoïsme.

« Si je n'avais pas écarté les intelligences transcendantes, le spiritisme ne serait pas



exclusivement représenté, dans la majorité des adhérents, par des adeptes pris au sein des classes laborieuses, les seules chez lesquelles mon éloquence et mon savoir ont pu avoir accès. »

« ALLAN KARDEC. »

Tel est le message fourni à M. Morin par son ancien hiérophante.

Je vais maintenant brièvement examiner la philosophie — si la doctrine d'Allan Kardec mérite ce nom — développée dans son *Livre des Esprits*

« D. — Sur quoi est fondé le dogme de la « réincarnation ?

« R. — Sur la justice de Dieu et la ré-  
« vélation.

« D. — Quel est le but de la réincarnation ? »

« R. — Expiation, amélioration progressive de l'humanité ; sans cela où serait la justice ?

La Justice et l'Expiation, voilà la tonique et la dominante de cette fantaisie sur les Vérités éternelles, si brillamment exécutée

par Allan Kardec, aux applaudissements d'une foule d'égarés. Son idée de la création est un plagiat des écoles plus sévères de la chrétienté, mais un plagiat qui omet à dessein la figure centrale du Christ. Il substitue au Messie un rêve de changements sans fin. Il écarte de la théorie de Pythagore cette partie de la métempsycose qui se rapporte aux animaux, mais il fait siennes d'autres parties du système, et raffine sur le tout. Comme les théologiens, pour la plupart, il trouve plus de colère que d'amour dans la divinité. Son Père est le Père de Knox et de Calvin. Mais au moins ceux-ci enseignent-ils que la colère de Dieu fut apaisée par la mort de son Fils sur la croix. Allan Kardec, lui, nous enseigne que l'ère céleste ne saurait se calmer qu'en brouillant à jamais l'identité de ses créatures. L'ordre qui règne dans la nature ne trouve sa contrepartie nulle part dans le monde des esprits. L'harmonie qui préside à l'évolution d'un système autour d'un autre système, dans les abîmes de l'espace, ne sert, selon lui, qu'à railler l'inextricable confusion qui existe pour les âmes au profit desquelles, pour-



tant, ces systèmes ont été créés. C'est à croire que, dans le ciel d'Allan Kardec, la félicité du juste dépend de la conscience qu'il a d'être soi-même et non un autre. Cette théorie de la réincarnation donne un caractère nouveau et passablement inquiétant à la sentence biblique, *qu'il n'y a point de répit pour les méchants*. De malheureux esprits perdent un temps infini à démêler l'écheveau de leur personnalité déjà pas mal embrouillé, et qui peut s'embrouiller davantage. Une inquiétude constante les domine, celle d'oublier leur expérience terrestre, car s'ils perdent le souvenir d'un seul incident, on les renvoie ici-bas pour leur donner un peu plus de mémoire. Ils subissent, par conséquent, de nombreuses incarnations. L'âme, toutefois, ne perd jamais sa personnalité. Si nous avons bien saisi l'ensemble de cette étrange doctrine, il y a lieu de conclure que l'âme est contrainte de perdre la conscience de son individualité pour retrouver son identité.

Les perplexités que suggère cette doctrine monstrueuse sont incalculables. On n'en peut voir la fin. La grand'mère y de-

vient sa propre petite-fille. Le Néron du premier siècle de l'ère chrétienne peut se métamorphoser en la mystique M<sup>me</sup> Guyon du siècle dernier. L'âme d'un criminel peut se transformer en celle d'un saint Vincent-de-Paul, et alors sa nouvelle incarnation est la récompense d'efforts louables en vue de s'amender.

A cette question : « L'esprit qui a animé « le corps d'un homme, peut-il, dans une « nouvelle existence, animer celui d'une « femme, et réciproquement ? » il a été répondu : « Oui. »

Avec de pareilles propositions, on peut déduire une suite interminable de corollaires révoltants. Il en est d'un genre que nous ne pouvons qu'indiquer. Prenons, par exemple, ce cas-ci. Deux personnes s'unissent par les liens du mariage. Ils ont des enfants. Les parents meurent et sont réincarnés. L'homme est devenu la femme, la femme est devenue l'homme. S'ils s'unissent à nouveau par le mariage, comment expliquer l'énigme de leur parenté, et la parenté de leurs enfants ?

La doctrine de la réincarnation détruit



toute consanguinité. Elle abolit les liens de la famille, de la société; elle étouffe en nous les meilleurs sentiments. En effet, que restait-il lorsque tout ce que nous aimons a perdu jusqu'à la conscience de son identité? Condamnés à passer une éternité dans l'incertitude de ce que l'avenir nous réserve, les réincarnés doivent être plus malheureux que ces vieux héros de la Bible, qui n'avaient point de demeures sur la terre. Au moins ceux-ci avaient-ils la perspective d'arriver un jour au sein tranquille de la béatitude divine, tandis que les disciples selon l'évangile d'Allan Kardec ne possèdent, à vrai dire, la certitude d'un séjour quelconque ni sur la terre ni dans le ciel. Innocents du péché de Caïn, ils n'en sont pas moins condamnés à errer partout, éternellement. Et ils n'ont plus de sexe; ils n'ont plus ni femme, ni mari, ni mère, ni père, ni sœur, ni frère, ni fils, ni fille. Pour eux, ces noms ont perdu leur sens. Même leurs âmes ne sont plus à eux. Le monde réincarnationniste est comme un théâtre où des marionnettes apparaissent, pirouettent et disparaissent au gré de celui qui tient les

fil. A chaque scène nouvelle, les marionnettes sont mises en pièces, jetées en tas, et la défroque sert à fabriquer de nouveaux pantins qu'on habille au hasard. Allan Kardec, assure, néanmoins, dans son bréviaire, que c'est là une doctrine à la fois éminemment consolante et strictement conforme à la plus rigoureuse justice, et nous voyons des milliers d'enthousiastes qui sont de l'avis du maître.

La nature humaine se révolte devant des exagérations semblables. Aussi, les plus chauds partisans de cette doctrine n'en acceptent-ils que tout juste ce qu'il faut pour satisfaire aux aspirations, aux sentiments de chacun. Le cœur d'une mère y trouve facilement son compte si elle néglige le principe pour ne voir que les détails.

C'est ainsi qu'une malheureuse femme perd sa fille unique, encore enfant. Une autre lui est née. Celle-ci reçoit le nom de la première, et on lui demande pourquoi. La mère explique que sa seconde fille n'est autre que la première, qui lui a été rendue. Elle raconte qu'un jour l'enfant, qu'elle fai-



sait sautiller sur ses genoux, lui dit tout à coup :

— Mamam, sais-tu bien qui je suis?

Surprise et même effrayée, la mère ne put que balbutier :

— Non, ma mignonne.

— Je suis ta petite Mimi, répondit l'enfant, et je suis revenue auprès de toi. Regarde-moi, chère maman, tu verras que je suis bien ta petite Mimi.

Et la mère vit, en effet, que les traits de l'enfant étaient ceux de sa fille perdue.

Outre la confusion révoltante à laquelle cette doctrine conduit logiquement, il y a des impossibilités matérielles dont il faut tenir compte, si enthousiaste qu'on soit. Une dame peut croire tant qu'elle voudra qu'elle a été la compagne d'un empereur ou d'un roi dans une existence antérieure. Mais comment concilier les choses si nous rencontrons, comme il arrive souvent, une bonne demi-douzaine de dames, également convaincues, qui soutiennent avoir été chacune la très-chère épouse du même auguste personnage? Pour ma part, j'ai eu l'honneur de rencontrer au moins douze Marie-Antoi-

nette, six ou sept Marie-Stuart, une foule de saint Louis et autres rois, une vingtaine d'Alexandre et de César; mais jamais un simple Jean-Jean. Je donnerais quelque chose pour attraper et mettre en cage ce merle blanc, d'une rareté excessive.

Les mesmérésés d'Allan Kardec affirment que les esprits ne dégénèrent jamais. A cette question : « Un homme, dans ses « nouvelles existences, peut-il descendre « plus bas qu'il n'était » ? On a répondu : « Comme position sociale, oui ; comme « esprit, non. » Si l'âme ne dégénère point, les Alexandre, les César, dont on nous inonde, doivent atteindre aujourd'hui à un degré d'intelligence bien autrement élevé que celui qu'ils avaient lorsqu'ils mirent en déroute les armées de Darius ou chassèrent Pompée de la plaine de Pharsale. Et alors pourquoi font-ils si peu parler d'eux ? Et tout dernièrement, où étaient-ils, ces héros, les Turenne, les Bayard, les Condé, au jour d'angoisse de leur pays, quand les aigles françaises ne voyaient autour d'elles que ruines et désastres, et qu'une armée allemande campait sous les murs de Paris ?



Où étaient ces héros le jour d'agonie de leur patrie? Où bien le manque de patriotisme est une vertu dans la doctrine de Kardec, ou bien toute grandeur d'âme « est « une impureté dont les esprits doivent se « dépouiller. »

Peut-être aussi l'âme finit-elle par être éfarée de la multiplicité de ses existences. Si, après avoir vécu ici-bas sous des noms tels que Néron, Constantin, Mahomet, Charlemagne, Bacon, un esprit se voit tout à coup incarné dans le corps du premier venu, la vie entière ne lui suffira plus pour se décider à adopter l'une ou l'autre des quatre propositions suivantes :

— Mettre le feu aux quatre coins de Paris, et jouer du violon au plus fort de l'incendie ; transporter la capitale des rives de la Seine aux bords du golfe du Lion ou à ceux du golfe de Gascogne ; réunir sous la bannière d'un même culte, d'une même religion, catholiques, voltairiens, protestants et positivistes ; inventer une matière propre à tuer les hommes, qui sera, relativement à la poudre à canon, ce que la poudre elle-même était aux lances et aux

masses d'armes de nos ancêtres au quatorzième siècle. Celui qui, parmi nous, résume en lui l'expérience variée de tant de grands hommes, doit même éprouver quelque difficulté à choisir *une ligne de conduite* conforme à ses aptitudes.

Et dans tout cela, que deviennent donc les âmes ordinaires, celles qui n'ont point de nom marquant, les anonymes, les Jean-Jean? Shakespeare et Sophocle reviennent sans cesse sur la scène du monde, mais l'humble plébéien, on ne le voit jamais revenir y jouer un rôle quelconque. Il meurt, le chétif, et personne n'entend plus parler de lui. Ce n'est sans doute qu'un vil compare, un de ces vulgaires esprits qui, selon la bible d'Allan Kardec « n'ont à l'origine « qu'une existence instinctive; à peine ont-ils conscience d'eux-mêmes et de leurs « actes; leur intelligence ne se développe « que peu à peu. » Mais où donc se développe-t-elle cette intelligence? car à coup sûr, ce n'est pas l'esprit du premier venu qui revient, quelques mois après sa mort, sous les traits de Jules-César. C'est dame Nature qui, dans une lointaine planète, pos-



sède, sans doute, l'usine spéciale à ce genre de fabrication. On y doit prendre une centaine de bouchers et de boulangers, qu'on broie et qu'on pétrit, et de cette matière brute on forme l'être doué de raison qui revient sur terre pour y jouer le rôle de conquérant, de protecteur ou de providence ! Pauvres esprits souples et erratiques, dont les âmes caméléoniques se perdent, et qui revenez régir sous le masque de Cicéron-Jean-Jean !

Une femme, passionnément éprise de la doctrine de Kardec, a eu l'idée d'y greffer une théorie nouvelle de l'émanation. Les êtres désincarnés qui attendent leur tour pour revenir à la vie matérielle se composent d'âmes s'adaptant, suivant elle, les unes dans les autres, comme les boules d'ivoire de la Chine. Si l'un de ces êtres désire communiquer avec les humains, il projette au dehors d'abord une âme, qui en projette une autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que, d'âme en âme, la série fasse une chaîne pour atteindre la terre. Cette étrange chaîne transmet comme un fil électrique ses com-

munications aux personnes qui sont en communication avec elle ; ce devoir une fois accompli, la haine se défait et les âmes rentrent les unes dans les autres. Dire qu'une telle fantaisie trouve encore des adhérents.

Il va sans dire que les contradictions fourmillent dans la doctrine des kardecistes, et celui qui les accepte ne peut être que bien crédule. Considérons les théories suivantes :

D. — « Les esprits mettent-ils un temps  
« quelconque à franchir l'espace ?

R. — « Oui, mais leur mouvement est  
« rapide comme la pensée.

D. — « La pensée n'est-elle pas l'âme  
« elle-même qui se transporte ?

R. — « Quand la pensée est quelque part  
« l'âme y est aussi, puisque c'est l'âme qui  
« pense. La pensée est un attribut.

D. — « L'esprit, proprement dit, est-il à  
« découvert, ou est-il, comme quelques-uns  
« le prétendent, environné d'une substance  
« quelconque ?

R. — « L'esprit est enveloppé d'une subs-  
« tance vaporeuse pour toi, mais encore  
« bien grossière pour nous : assez vapo-



« reuse, cependant, pour pouvoir s'élever  
« dans l'atmosphère et se transporter où il  
« veut. »

Ainsi, là où est l'âme, là est la pensée. Alors, qu'ont-ils besoin de voyager ? Se déplacer implique une dépense de temps, et la pensée est instantanée. Comment sortir de ce dilemme ? On nous dira, sans doute, que la durée d'un voyage peut n'occuper tout juste que le temps nécessaire pour la pensée qu'on en a. Fort bien. Un esprit veut-il se transporter à quelques millions de lieues du point où il se trouve ? Crac ! c'est fait. La pensée et l'action ne font qu'un. Mais alors, pourquoi dire que « le mouvement des esprits est aussi rapide que la pensée ? » La formule n'est pas juste. L'éloignement d'un lieu, la distance est inappréciable pour la pensée. En d'autres mots, il ne m'en coûte pas plus d'aller à Saint-Ouen ou à Pékin, si je m'y transporte par la pensée ; qu'un endroit se trouve à trois cent trente-trois millions de lieues ou à trois kilomètres, l'effort intellectuel qu'il me faut déployer pour y aller en pensée est le même. On ne peut dire d'une chose qu'elle

se transporte d'un lieu à un autre, sans franchir successivement tous les points géométriques de la route. Or, le mouvement implique une progression, si rapide soit-elle, qui est étrangère aux lois de la pensée. Celle-ci ne connaît rien, ni du temps, ni de l'espace. D'ailleurs Kardec ne dit-il pas que l'esprit est enveloppé d'une substance vaporeuse? Or, il faut à la vapeur la plus ténue un temps appréciable pour aller d'un point à un autre, et ce temps augmente suivant la distance à parcourir. Ou les esprits d'Allan Kardec sont revêtus de matière et alors ils ne sauraient se transporter avec la rapidité de la pensée, où ils peuvent ainsi voyager, et alors ils ne sont revêtus d'aucune enveloppe matérielle. Il faut choisir, car la proposition formulée par Kardec est contradictoire.

« Les esprits sont créés égaux, assure  
« Allan Kardec, mais ne sachant pas d'où  
« ils viennent, il faut que le libre arbitre  
« ait son cours. Ils progressent plus ou  
« moins rapidement en intelligence, comme  
« en moralité. L'état de l'âme à sa première  
« incarnation est analogue à celui de l'en



« fance. A mesure qu'ils avancent, les esprits comprennent ce qui les éloignait de la perfection. Un esprit peut rester stationnaire, mais il ne rétrograde pas. »

A ce compte, la Grèce d'aujourd'hui serait plus intelligente qu'aux temps d'Homère et de Socrate, et la France, moins immorale qu'elle n'était il y a quinze cents ans. D'autre part, peut-on raisonnablement qualifier de progrès le changement qui s'est opéré dans l'un et l'autre pays ? Nous ne le croyons pas. Or, s'il est admis que des nations entières peuvent déchoir, se dégrader, tomber et disparaître, que vient-on nous dire en affirmant que les esprits peuvent rester stationnaires, mais qu'ils ne rétrogradent jamais ? L'auteur du *Livre des Esprits* se fait une idée fausse quant aux causes réelles de notre civilisation. Il y a progrès, en effet, si nous envisageons l'ensemble des faits se rapportant à la vie moderne, mais il n'a pas su voir la source de ce progrès. C'est aux vérités acquises, à l'action lente des siècles, que nous sommes redevables des bienfaits de la civilisation, et non à l'influence des esprits

qui reviennent parmi nous plus éclairés à chaque nouvelle incarnation. C'est le fruit de l'expérience des temps, et l'héritage des peuples qui se succèdent les uns aux autres. C'est la somme de connaissances léguée par nous à nos enfants, somme plus grande que celle qui nous a été transmise par nos pères. La civilisation morale ne peut être considérée que comme le but même de la durée des nations ; ceux qui la nient ou qui voudraient entraver sa marche, méconnaissent l'humanité dans son caractère distinctif, le perfectionnement, et outragent le ciel même dans son plus noble ouvrage, l'homme. Quant à la civilisation matérielle, autrement nommée l'industrie, les moralistes la redoutent, les philosophes la dédaignent, les économistes l'exaltent, mais ils sont loin de s'entendre encore sur les moyens d'assurer ses progrès, de régulariser ses écarts, de prévenir ses vicissitudes, et même, il faut le dire, de prouver ses bienfaits.

Allan Kardec pousse la hardiesse jusqu'à prétendre que la moralité des parents n'in-



flue en rien sur celle de l'enfant, que l'hérédité, l'atavisme sous ce rapport, n'existe pas. C'est ainsi qu'il dit :

D. — « Les parents transmettent souvent  
« à leurs enfants une ressemblance physique.  
« Leur transmettent-ils aussi une ressem-  
« blance morale ?

R. — « Non, puisqu'ils ont des âmes ou  
« des Esprits différents. »

Ainsi, les plus savantes recherches ne comptent pour rien. Les milliers de cas bien avérés, et qui prouvent à n'en plus douter, que les caractères moraux et intellectuels se transmettent aussi bien que les caractères physiques ; que l'ivrognerie chez le père peut déterminer un penchant analogue chez l'enfant ; que l'effroi chez la mère enceinte peut amener chez l'enfant une timidité nerveuse excessive ; que certains talents descendent de père en fils, de même que certaines formes particulières de la folie ; tous ces faits sont nuls et non avenus pour Kardec. Je doute que ceux qui se sont livrés à l'étude de la pathologie mentale ou à l'anthropologie s'inclineront devant une doctrine qui soutient que les parents ne

peuvent transmettre qu'une ressemblance physique. Dans la famille de Bach il y eut trente-deux musiciens : d'où viennent les vocations. Les dispositions morbides se transmettent parfaitement bien, quoi qu'en dise le chef reconnu des réincarnationnistes. Tout se réduit à une transmission de modifications anatomiques primitives ou acquises, par n'importe quel procédé, par l'éducation entre autres.

Ailleurs, le maître enseigne à ses élèves que les esprits incarnés ne conservent aucun souvenir du passé. Toutefois, nous trouvons, dans une autre partie de son catéchisme, l'énonciation du dogme suivant :

D. — « L'esprit d'un enfant mort en bas âge est-il aussi avancé que celui de l'adulte ? »

R. — « Quelquefois beaucoup plus, car il peut avoir beaucoup plus vécu et avoir plus d'expérience, si surtout il a progressé. »

Ici, la contradiction est flagrante. Si, comme Kardec l'assure, l'esprit incarné ne conserve aucun souvenir du passé, à quoi



donc peut bien lui servir l'expérience d'une vie antérieure? Cela revient à dire que l'enfant peut être plus avancé que l'adulte, parce qu'il sait quelque chose qu'il a oublié!

D. — « Les êtres que nous appelons anges, « archanges, séraphins, forment-ils une « catégorie spéciale d'une nature différente « des autres Esprits?

R. — « Non, ce sont les purs esprits : « ceux qui sont au plus haut degré de « l'échelle et réunissent toutes les per- « fections. »

Que reste-t-il donc à Dieu quand ces enfants atteignent le dernier échelon du progrès, qu'ils réunissent en eux toutes les perfections? La créature se fait l'égale du Créateur. Ce qui n'empêche pas notre auteur d'ajouter dans une autre partie de son ouvrage : « Les esprits sont l'œuvre de Dieu, « absolument comme un homme qui fait « une machine. La machine est l'œuvre de « l'homme, mais elle n'est pas l'homme. » Depuis quand donc l'œuvre du mécanicien est-elle prise en aussi haute estime que l'homme qui a fait la machine? Et depuis

quand voyons-nous l'œuvre de ses mains s'améliorer au point qu'on la puisse comparer à l'homme lui-même?

Mais notre étonnement redouble lorsque Kardec nous apprend que la réincarnation n'est autre chose que la résurrection dont parle l'Écriture. Il dit : — « Les paroles mêmes de Jésus ne peuvent laisser de doute sous ce rapport. Voici ce qu'on lit dans l'Évangile selon Saint-Jean : « Jésus « répondant à Nicodème, dit : En vérité, en « vérité je te le dis, que si un homme ne « naît de nouveau, il ne peut voir le royaume « de Dieu. Nicodème lui dit : Comment un « homme peut-il naître quand il est vieux ? « Peut-il rentrer dans le ventre de sa mère, « et naître une seconde fois ? Jésus répondit : « En vérité, en vérité je te dis que si un « homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut « entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui « est né de la chair est chair, et ce qui est « né de l'esprit est esprit. Ne t'étonne point « de ce que je t'ai dit : il faut que vous « naissiez de nouveau. »

Et voilà sur quoi repose cette nouvelle



théorie de la pluralité des existences. Voilà les textes qu'on produit à l'appui de cette singulière doctrine. Et lorsque nous nous avisons de demander une preuve, une seule, à condition qu'elle soit concluante et bien attestée, voici le genre de pâture spirituelle qu'on s'empresse de nous servir :

« Quand je vis Katie pour la première fois, une sympathie spontanée, extraordinaire, nous attira l'un à l'autre. Je questionnai mes guides spirituels. J'appris que nous nous étions liés d'étroite amitié en Turquie, où elle était esclave. Il y avait de cela une centaine d'années. Elle s'appelait alors Sulmé, et était morte jeune, de mort violente... Sans lui faire part de ces faits, j'essayai de réveiller en elle ces souvenirs anciens. Je la suppliai de se reporter en arrière par la pensée, de fouiller son existence passée, et de chercher à se souvenir de moi dans un pays très-lointain (dont je lui marquai les aspects saillants, le caractère exotique), lui demandant, par la même occasion, si le nom de Sulmé ne réveillait aucun écho dans son cœur ou son<sup>e</sup> spirit. Voici la réponse qu'elle m'adressa :

— Mon cher ami, je désire beaucoup vous voir avant mon départ. Pouvez-vous venir ? Je ne me rappelle rien quant à une existence antérieure, mais il me semble que je vous ai connu. Tâchez de vous rappeler où et comment. Le nom que vous me citez ne m'est pas inconnu, mais je ne sais plus où je l'ai entendu. Pourquoi ne puis-je me rappeler ? »

C'est le prince E. de W. qui parle. Katie la dame soi-disant médium est la Sulmé que le prince avait connue si intimement au cours d'une incarnation précédente et qui fut exposée dans des frauds. Depuis qu'on lui a enlevé son prestige, elle s'est retirée des affaires.

J'ai connu un homme qui, à une époque antibabylonienne, croyait avoir séjourné de longs siècles au sein de la terre, sous la forme d'un métalloïde, le soufre. C'est à cette circonstance insolite, et à celle d'avoir été subséquemment incarné dans le corps d'un tigre royal, qu'il attribuait son tempérament fougueux, emporté. J'en ai connu un autre qui se rappelait fort bien avoir été une lame d'acier. Je me permettrai aussi



d'assigner ici une place toute spéciale à une blanchisseuse, qui a un vague souvenir d'avoir été une fois reine...

La doctrine d'Allan Kardec n'a-t-elle donc rien à offrir en dehors de pareilles illusions pour justifier ses insignes prétentions ?

Rien.

C'est un rêve, une hallucination comme tant d'autres. Son étrangeté captive tout d'abord les esprits enthousiastes ; mais, sitôt qu'on en recherche les principes, elle apparaît alors dans tout l'éclat de sa pitoyable insuffisance.

Kardec nous fait l'effet d'un écolier du moyen âge, disciple convaincu de saint Thomas d'Aquin, qui reviendrait au dix-neuvième siècle troubler les recherches d'un groupe de savants positivistes parce qu'on ne voudrait pas disputer avec lui suivant les règles d'Aristote. Il tient en sa main dextre un parchemin superbement enluminé et qui porte en gros caractères ces mots énigmatiques : *« Ma mission est double : je prends la place du Christ, et je confonds l'identité*

*de la créature.* » Vous vous hasardez, timidement, à demander au prophète : « Comment puis-je savoir ces choses ? Quelle preuve avons-nous de cette vie antérieure que vous nous annoncez ? Pourquoi l'esprit incarné perd-il le souvenir du passé ? » Le spectre alors prend son *Livre des Esprits*, le feuillette, et vous montre du doigt cette vieille, vieille formule, aussi vieille que l'antique superstition : — « L'homme ne peut et ne doit pas tout savoir ; Dieu, dans sa sagesse, l'a ainsi ordonné. »

---



## VIII

## La manie

Nous touchons au domaine de la médecine. On a beaucoup étudié les maladies mentales ? Or, où en sommes-nous de tant d'efforts ? A l'heure qu'il est, plus la lumière se fait grande pour nous aider, plus l'ombre nous envahit de toutes parts.

A quel moment précis commençons-nous et à quel moment précis cessons-nous d'être moralement responsables de nos actes ?

Nous raisonnons, quant aux autres, par induction ; nous leur prêtons les qualités d'esprit que nous avons ou — ce qui est tout un — que nous croyons avoir. Par malheur, l'absence de données peut introduire à une conclusion erronée et souvent

nous sommes entraînés dans les recherches où l'esprit humain est facilement induit en erreur.

La métaphysique, ce roman de l'âme, a de tout temps fasciné l'esprit de mirages décevants. Elle livre la clef des champs au royaume du doute. On s'égare dans ses froids brouillards, on s'épuise sous ses cieux torrides. C'est un arbre à frondaison magnifique, mais sans fruit, dit Bacon, parlant de ce que nous appelons aujourd'hui la philosophie. Les recherches purement métaphysiques restent et resteront toujours lettre morte si elles ne sont soutenues par les révélations d'un autre monde.

On a cherché de nos jours à pénétrer le plus avant possible dans le labyrinthe touffu de la folie ; plus on y avance, moins on y voit clair, de l'aveu des meilleurs guides. L'âme est trop subtilement, trop merveilleusement faite pour qu'il soit jamais donné à l'homme d'expliquer même ses caractères purement morbides. Si le cas est très accentué, les praticiens sont tout de suite d'accord. Quand un homme fait sans raison du tort à un autre homme, on se rend assez



vite compte s'il est ou non responsable de ses actes.

Mais lorsqu'une quantité de faits et de symptômes se heurent et se croisent, dont quelques-uns semblent établir d'une manière certaine que la raison n'a nullement abdiqué son empire, alors que d'autres viennent non moins sûrement attester sa perte, — c'est alors que les médecins aliénistes sont peu d'accord pour décider jusqu'à quel point l'équilibre est rompu dans le fonctionnement normal d'un cerveau humain.

Chez les uns, quelque brillante qualité de l'esprit va toujours en augmentant, tandis que le reste du cerveau reste atrophié; chez les autres, pour peu que le ver soit dans le fruit, la partie malade s'étend de plus en plus, gagne la raison toute entière, et finit par affecter tous les actes de la vie. C'est ici que l'humaine philosophie est le plus souvent en défaut. Les personnes ainsi atteintes semblent vivre de la vie ordinaire. Aucun magistrat ne rejetterait le témoignage de ceux dont je parle; ils peuvent se marier, hériter, se livrer au commerce, et faire toutes les affaires de la vie quotidienne.

Leurs plus proches parents et amis peuvent ne rien voir en eux qui soit d'une nature exceptionnelle. Et pourtant, il est là, le poison, invisible, mais agissant sûrement au-dessous de la surface, exerçant son influence néfaste sur tous les actes de la vie. Lorsque enfin la crise se produit, quelque action terrible vient épouvanter le monde, et alors mille langues et autant de plumes commencent inutilement à discuter quant à la condition mentale de celle qui a fait l'éclat. Et c'est généralement par le suicide que cette maladie de l'âme finit.

Je ne sais si en Angleterre ou sur le continent d'Europe aucun cas de suicide ait été mis au compte du spiritualisme. Même aux Etats-Unis le nombre de ses victimes n'est pas grand. C'est un sujet dangereux, toutefois, que cette doctrine, pour ceux qui sont affectés cérébralement. Elle entraîne à une espèce de faux enthousiasme qui, avec les années, devient de plus en plus désordonné et inconscient. Pour cette classe d'esprits, les périls qu'elle offre sont spécialement à craindre lorsqu'il y a commu-



nion réelle avec l'autre monde. L'imagination exaltée du voyant le porte à embellir ce monde des plus brillantes couleurs. A chaque fois qu'il est assailli des misères de la vie, il n'a qu'une aspiration, celle de se réfugier dans l'idée du bonheur qui existe pour lui dans une autre sphère. Aussi, cette aspiration continuelle vers les joies entrevues de l'immortalité, et l'espoir d'y atteindre par le suicide, fait que, par la suite, l'être obsédé n'a plus qu'un désir irrésistible, celui d'attenter à ses jours. Il se peut qu'une grande douleur, quelque épreuve difficile à supporter vienne, à ce moment, assombrir sa vie. Alors un intérêt public s'attache au nom de l'homme ou de la femme qui s'est donné la mort. Dans ce cas il n'est pas besoin d'une intervention spiritualiste. Dans les quelques rares suicides attribués à des gens qui professaient le spiritualisme, nous ne trouvons pas un seul exemple de fin prématurée qui s'explique d'une manière satisfaisante par cette théorie que la mort aurait été provoquée par les suggestions pernicieuses d'êtres dématérialisés. L'hypothèse, je l'admets, est plausible; mais je

ne la considère nullement probable en général, et dans les cas spéciaux (dont je fais grâce au lecteur, en raison de leur caractère tragique), j'ai lieu de croire que les témoignages sont insuffisants et que la preuve n'en a pas été faite. Les noirs délirés, poussés jusqu'à l'exagération dans une direction spéciale au prix des autres attributs, et jusqu'à détruire l'équilibre de l'intellect, de sorte que le malade n'est plus responsable de ses actes, voilà les véritables instigateurs qui poussent au suicide leurs tristes victimes. Cet élan vers un autre monde, source ineffable de divine consolation pour tant de personnes, n'a été pour eux qu'un moyen de pousser jusqu'à la frénésie le malaise premier de leur cerveau. L'espoir farouche de partager sans retard les joies de l'autre monde a fait qu'ils ont déserté avant leurs compagnons d'infortune, passant de la vie à trépas par ce sombre carrefour du suicide, exemple attristant du mal, qui est le résultat d'un esprit faible et enthousiaste s'abandonnant trop exclusivement à une idée absorbante.



## IX

## Les Sceptiques et les Preuves

Certains spiritualistes ont étonné bien des personnes, ces temps derniers, en disant que la meilleure manière d'établir la vérité du spiritualisme, c'est d'empêcher tout contrôle relativement aux faits qui s'y rattachent. Aucun examen, disent-ils, ne doit être admis lors d'une séance. Il n'y aura pas de lumière ; on n'admettra comme spectateurs que ceux dont la crédulité est connue, dont l'enthousiasme n'est pas feint.

Les défenseurs de phénomènes suspects, et les médiums plus suspects encore, nous viennent pour la plupart de cette classe nombreuse de gens.

Ceux qui désirent faire le plus de mal à

notre cause n'ont qu'à propager autant que possible de pareilles doctrines, dont l'énormité saute aux yeux.

Le spiritualisme est en général si peu à l'unisson des idées populaires, que là où cent écoles diverses ne s'entendent en rien quant à leurs croyances respectives, l'accord le plus parfait se met tout de suite dans les rangs s'il s'agit de faire opposition à la doctrine nouvelle. Ses partisans ne doivent donc bâtir que sur le granit. La parabole des deux maisons trouve ici son application. Ceux qui n'acceptent aucun fait que le moindre doute entache ; qui soumettent, tant les médiums que les esprits, à l'examen le plus sévère ; qui ne se laissent entraîner ni à l'enthousiasme ni par l'esprit de parti ; qui recherchent la vérité, et rien que la vérité : voilà les spiritualistes dont le monde des esprits a lieu d'être fier. Leurs efforts tendent sûrement à bâtir une maison sur le roc.

Il y en a d'autres, au contraire, dont le seul but semble être de bâtir sur le sable. Ils nous disent qu'ils ont à cœur d'avancer la



cause de la vérité, et leur vie se passe à faire un tort considérable à la cause. Rien n'est trop mauvais comme matériel à cette classe d'entrepreneurs. Ils bâtissent, — grâce à quelques séances obscures, à quelques phénomènes douteux, dont on a parlé avec un enthousiasme sans bornes, — une maison qui, pourvu que l'aspect en soit éblouissant, tiendra toujours, suivant eux, assez longtemps debout, si fragiles qu'en soient les fondations. En tous cas, la crédulité du public sera là pour la cimenter à nouveau en cas d'accident.

Ce spectacle fait la honte et le dégoût de ceux qui s'efforcent vainement de prémunir les dupes dont on exploite ainsi la trop facile bonne foi. Plus obstinés que l'homme des Ecritures, les spiritualistes en question ne sont pas même convaincus de leur folie alors que la rafale a balayé la frêle construction qui leur a coûté tant d'efforts. Ils se remettent bien vite à édifier quelque autre maison aussi instable que la première, et la montrent du doigt sitôt terminée, en vous demandant assez naïvement quel mal on a pu leur faire.

D'autres encore vont plus loin, si c'est possible. On la peut détruire, leur maison, de fond en comble ; cela ne les empêche pas pour s'éviter l'ennui d'en bâtir une nouvelle, d'affirmer impudemment, à qui veut les écouter, que l'ancienne bâtisse est toujours là. Ceci revient à dire que l'enthousiaste trouvera tout de suite les meilleures raisons du monde pour défendre son médium, s'il y a eu supercherie, et prouver quand même la valeur de sa théorie, alors que celle-ci aura été renversée. Et ce sont là les personnes qui s'efforcent d'éloigner de leurs séances ceux qu'on appelle « les ennemis scientifiques et les amis chicaneurs. » C'est-à-dire qu'au lieu de laisser se glisser l'imposture comme un voleur la nuit, on ne trouve rien de mieux à faire que de lui faciliter l'accès de la maison en lui ouvrant toutes grandes les portes.

Il y a aussi un peu de bassesse dans leur manière d'expliquer l'imposture, car ils ont, ces philosophes, une façon peu chevaleresque d'attaquer ceux qui ne peuvent se défendre. En effet, pour blanchir quelque nègre de médium, ils noircissent le monde des



esprits. Ainsi, une supercherie se produit. Nul être n'y est pour rien. On s'empresse, néanmoins, d'incriminer les esprits qui sont condamnés sans même avoir été entendus, sans l'ombre de preuve contre eux.

Nos adversaires ne se sont pas fait faute de voir la faiblesse et l'injustice de semblables théories. Y a-t-il eu mensonge lors d'une séance? ce sont tout de suite les mauvais esprits. La forme matérialisée correspond-elle par trop à la forme passive? ce sont les mauvais esprits. Rallume-t-on trop vite le bec de gaz pour nous faire voir le médium non plus assis, mais debout, et cherchant à se débarrasser de ses liens? encore les mauvais esprits. L'être sensitif et favorisé est-il un ivrogne? toujours les mauvais esprits. De même pour le reste. La crédulité aveugle est la seule voie qui s'offre à eux. Pour ce qui est d'une preuve, vous n'en aurez jamais.

Il n'en est pas ainsi pour la doctrine prise dans son ensemble, heureusement. Ceux qui soutiennent efficacement la cause n'acceptent point la foi aveugle pour seul guide.

A cet égard, un écrivain éminent, M. Hudson Tuttle, exprime fort bien les vues de ceux qui recherchent la vérité en matière de spiritualisme. Voici ce que dit cet éloquent défenseur dans un article intitulé *Le Sacerdoce des Médiûms* :

« La *Banner*, dans son numéro du 26 février 1876, contient un article de T. R. H. qui tend aux conclusions les plus erronées. Le pis, c'est que M.... dit tout haut ce que chacun pense tout bas. Il a été cent fois répété que les phénomènes spirituels avaient pour but de convaincre l'incrédule. Pour convaincre, il faut que les phénomènes puissent se produire, et qu'on en ait la preuve, sans troubler les lois qui président à leur manifestation. Or, M...., à l'encontre de toute science, dit :

« Le jour n'est pas éloigné, j'espère, où les médiums auront, en général, une valeur, une indépendance suffisante pour dénier à tous le droit d'exiger une preuve quelconque quant à leurs pouvoirs divins. »

« C'est la première fois que nous voyons attribuer aux médiums un pouvoir trop



sacré pour admettre la contradiction. Où cela nous mène-t-il? Au culte du médium. Doit-on, comme chez les anciens Lévites, créer une classe spéciale, qui se mettra au-dessus des lois régissant la généralité des hommes, et devons-nous, les yeux fermés, accepter tout ce qu'il leur plait d'appeler spirituel? Mais le pape se fait pygmée auprès du colosse qui veut ainsi s'ériger au-dessus du jugement de tous, mettre un bandeau aux yeux de la raison, et faire que des marionnettes, partisans de sa doctrine, dansent au gré du médium qui tient les fils! Si c'est là le but du spiritualisme, nous en verrons bientôt la fin.

« Nous osons avancer que les épreuves strictement scientifiques imposées par le professeur Crookes, et la rectitude de ses observations, ont fait plus pour impressionner le monde savant, que toutes les lettres de louanges d'un nombre quelconque de chercheurs ordinaires. Il n'y a pas de spiritualiste qui ne parle avec un légitime orgueil des magnifiques investigations du célèbre professeur.

« Mais toutes les preuves sont inutiles

pour l'incrédule; elles ne pèsent pas une once dans son appréciation des manifestations, qui, assure-t-on, sont données au monde surtout à son profit.

« J'ai quelque peu étudié les phénomènes spirituels, et personne ne m'accusera de rechercher systématiquement à faire du tort à la cause qui m'a pris les meilleurs moments de ma vie, ni de vouloir chercher à imposer des conditions contraires au fluide spirituel. C'est parce que j'aime le spiritualisme que je voudrais le voir dépouillé de tout mensonge, affranchi de toute accusation de fausseté.

« Le professeur Crookes, comme chacun sait, a placé une cage autour des instruments de musique, qui jouèrent néanmoins des airs; ce fait prouve suffisamment que le pouvoir spirituel peut agir au travers de ces cages. Pourquoi dès lors ne pas toujours placer une cage pareille autour des instruments, laquelle sera scellée à une table? Si, dans ces conditions, des airs se font entendre, il n'y aura lieu à aucune dispute. Ou bien, pourquoi ne pas isoler le médium de la même manière? Pourquoi laisser un pré-



texte à ceux qu'il faut convaincre ? Et pourquoi, surtout, qualifier de faux frère celui qui propose des mesures de contrôle aussi sûres ?

« Lorsqu'un médium se dérobe à une épreuve que ma propre expérience, alliée à celle des autres, sait ne faire aucun tort aux manifestations, je m'empresse de mettre un terme à toute espèce d'entretien avec lui.

« J'avoue ne point comprendre pourquoi l'honnête médium résisterait à l'idée de certaines conditions d'épreuve qu'on veut lui imposer. A coup sûr rien ne saurait lui être plus important que la complète élucidation de la cause qu'il défend ; la cause ne peut qu'y gagner et il doit tenir à honneur de placer toute observation sur un terrain absolu. Et alors même qu'on aura une fois contrôlé les manifestations d'un médium, ce n'est pas une raison pour que d'autres manifestations soient admises comme vraies, si les mêmes précautions de contrôle n'ont pas été adoptées. »

La science est la classification des faits correctement observés. Le spiritualisme revendique une place parmi ceux-ci, et la

tâche des spiritualistes est de légitimer cette prétention. Le but ne sera atteint que si on soumet au plus strict contrôle les conditions qui président aux manifestations. Il va de soi que, sans même en faire la preuve, toute autre manifestation collatérale acquiert d'emblée une valeur, une conséquence qui dépend, non d'elle-même, mais des manifestations analogues déjà reconnues.

Le *Spiritual Scientist* de Boston démasque M. T...-H..., qui, dans un article intitulé *Matérialisation*, va jusqu'à dire :

« Celui qui préside à la séance *du côté des esprits* (sic) veut bien admettre les sceptiques de profession, et leur octroyer le droit d'inspecter l'intérieur de la chambre et du cabinet où les phénomènes de matérialisation auront lieu, mais à condition qu'un spiritualiste de confiance les accompagne dans leurs recherches ; il leur permettra, en outre, d'assister à la séance, mais en dehors du cercle, à distance du fil de fer, s'ils consentent au préalable à se laisser fouiller, et à se placer ensuite pieds et poings liés dans une forte cage en fil de fer, avec une corde ou



chainette serrée autour du cou, et passée dans un anneau scellé au mur. »

C'est à coup sûr le comble de la démence. Aussi ai-je peine à croire qu'un homme dans son état normal puisse aller jusqu'à formuler une proposition comme celle qu'on vient de lire. Quoi ! le professeur Huxley, par exemple, s'il désire assister à une séance, ne sera admis à le faire que s'il consent tout d'abord à se laisser fouiller ! Quoi ! le docteur Carpenter ne sera admis à vérifier sa théorie de la cérébration inconsciente que dans une cage, pieds et poings liés et une chaîne au cou ! Et c'est ainsi que, comme les martyrs, nous sommes livrés aux bêtes. Si l'on croit avec de pareilles âneries avancer la cause du spiritualisme, c'est tant pis pour ceux qui se l'imaginent.

Le *Spiritualist*, dans son numéro du 23 juin 1876, contient des aperçus un peu plus éclairés sur la question qui nous occupe. Il y est dit, entre autres choses :

« Pour ce qui est des manifestations physiques lors d'une séance, l'expérience nous a démontré qu'il y a lieu de regarder

de très près, avant de livrer les faits à la publicité... Les faits qui se rattachent à la matérialisation sont trop importants pour être publiés sur le seul témoignage d'une observation douteuse. Aussi les spiritualistes expérimentés se gardent-ils de reconnaître comme véridiques les manifestations physiques (*full-form*) qui se produisent chez un médium, lorsque celui-ci se sert d'une chambre ordinaire en guise de cabinet. »

Fort bien. Mais les raisons données par l'écrivain, à l'appui du contrôle sérieux qu'il réclame en matière de manifestation, ne sont pas valides. Il dit :

« Les esprits qui produisent les phénomènes de matérialisation sont pour la plupart espiègles. Il arrive souvent que des esprits arriérés (*unprogressed*) se présentent à une séance et parviennent à s'imposer. C'est un fait non moins curieux que si le médium à son tour se met en tête de faire des farces, il y aura des esprits pour le seconder. »

Est-ce bien vrai, tout cela ? En tout cas, nous en demandons la preuve. Ici le pour et



le contre se coudoient. C'est depuis peu d'années qu'on entend parler de ces esprits espiègles. Il y a quinze ou vingt ans, un charlatan, sous prétexte de produire des phénomènes spirituels, était pris en flagrant délit de supercherie, il se résignait à subir en silence les conséquences qui résultaient pour lui de sa fourberie. Si les fraudes récemment découvertes doivent se rapporter à l'influence perverse de certains esprits, pourquoi alors dans les commencements historiques du spiritualisme ces fraudes n'étaient-elles pas attribuées à la même influence ? Et si les médiums trompeurs des premiers jours avaient été des instruments inconscients aux mains d'esprits pervers, n'aurait-on pas découvert ce fait, et ne l'aurait-on pas proclamé sur tous les tons ? Ou bien, faut-il admettre que les gens qu'on démasquait ainsi, forts de leur conscience, qui ne leur reprochait rien, faisaient volontiers le sacrifice de leur bonne réputation pour sauvegarder celle de leurs gardiens ? Ce n'est pas probable, et d'ailleurs, c'eût été absurde, théoriquement. Non. C'est qu'on n'avait pas trouvé, il y a quinze ou vingt

ans, ce prétexte commode, ou, l'ayant trouvé, n'osait-on pas encore espérer rencontrer des spiritualistes assez ineptes pour admettre la possibilité de pareilles calomnies sur le compte du monde des esprits.

On a prétendu qu'une matière colorante pouvait être transmise au médium par la main ou la forme matérialisée. C'est la première découverte qu'on ait faite dans l'intérêt du médium. Malheureusement c'est encore là une fable. Certains comités se sont avisés de mettre, en cachette, de la peinture sur les instruments de musique dont on se servait dans les séances sans lumière. Habilement brandillés et vigoureusement secoués pour en faire jaillir des sons, ces instruments laissaient, en effet, aux mains du médium, ou de celui qui s'intitulait tel, des taches de peinture qu'on regardait comme, autrefois, les stigmates de saint François. Spiritualistes et sceptiques dénoncèrent l'imposture. Plus tard, quelque gobe-mouches fit les délices de ses partisans enthousiastes en leur donnant une explication quelconque de ce phénomène hyperphysique.



C'était la première fois qu'on leur servait ce plat d'un nouveau genre ; aussi le reçurent-ils avec ravissement.

Le succès éveilla des imitateurs.

Alors s'établit toute une race nouvelle de spiritualistes, dont l'unique préoccupation se bornait à soutenir cette théorie paradoxale, que lorsqu'il y avait supercherie, et que les médiums intéressés semblaient devoir être les coupables, ils étaient certainement innocents ; et réciproquement lorsque les esprits paraissaient être innocents, ils étaient certainement coupables. Ces subtiles faux-fuyants nous arrivent aujourd'hui en nombre pareil à celui des feuilles d'automne à Valombreuse. En voici un échantillon, que nous trouvons dans la *Banner of Light*. Ce titre — bannière de lumière — ne semble-t-il pas une amère ironie ?

« L'emploi des organes physiques d'un médium dans ce qu'il est convenu d'appeler une manifestation spirituelle, peut faire croire à des intentions ou à des actes frauduleux de sa part, mais il ne s'ensuit pas, rigoureusement, que le médium soit coupable ; il se peut même qu'un esprit ait pro-

duit le résultat obtenu. Examinons ensemble le cas et raisonnons logiquement.

« Il est généralement admis qu'une personne ayant l'usage de ses sens, doit être considérée comme responsable de ce que dit sa langue et de ce que fait ses mains ; c'est là un axiome si bien reconnu, qu'il est accepté sans contestation. La proposition est indéniablement juste pour ceux qui ne sont pas doués médianniquement ; de même que pour tous ceux dont les organes physiques ne sont soumis à aucune force volitive, si ce n'est celle qui leur appartient en propre. Mais aussi cette classe n'embrasse pas le genre humain ; il y a lieu de craindre qu'en la généralisant, cette proposition n'englobe des êtres qui ne soient point du tout soumis aux mêmes lois physiques que celles qui régissent leurs semblables.

« Que les mains d'un médium soient employées à semer des fleurs dans une chambre, à saisir des poupées, à obtenir des moules à la paraffine, ou autrement occupées, de manière à éveiller des doutes quant à la réalité des phénomènes, voilà (quoi



qu'on en dise) des faits un peu en dehors de la question, surtout s'il s'agit d'un vrai médium. Si un esprit fait usage des membres d'une personne en crise somnambulique, l'œuvre, quelle qu'elle soit, sera aussi bien l'œuvre d'un esprit dominateur, que si celui-ci faisait la même chose sans avoir recours aux membres de cette personne, et le médium sera très bien admis à déclarer qu'il n'est pour rien dans l'œuvre produite, qu'il n'y a pas eu consentement de sa part et qu'il ne saurait être tenu pour responsable de faits commis en dehors de son libre arbitre. »

Par malheur, ce fin morceau de logique captieuse n'a qu'un défaut. Il pêche par la base. Le bel échafaudage s'écroule devant une seule petite objection, qui se trouve formulée dans cette phrase qui ouvre la citation : « L'emploi des organes physiques d'un médium, etc. » L'argumentateur voit la faiblesse de son raisonnement, et il cherche à s'en tirer en disant : « Que les mains d'un médium soient utilisées à faire ceci ou cela..., voilà des faits en dehors de la question... » Vraiment ! Eh bien ! oui, admettons que le médium soit si bien endormi,

que l'action de ses mains se produise malgré lui. Je ne vois pas que cette supposition suffise pour le disculper de la supercherie qu'on lui reproche. D'où viennent donc, s'il vous plaît, les fleurs, les poupées, les moules à la paraffine, les masques, les châles, etc., qui constituent les objets du délit ? Est-ce aussi quelque esprit dominateur qui les aura fabriqués et apportés ? Ou bien, ne viennent-ils pas plutôt des coins où le prétendu médium les aura cachés avant la séance ? Et l'imposteur, lorsqu'il les a ainsi cachés, était-il en crise somnambulique ? Je ne le crois pas. Et je crois même que si on eût fouillé le médium avant la séance, on eût trouvé tous ces petits appareils soigneusement dérobés aux yeux du public dans les replis de ses vêtements, ou bien dans quelque coin de la pièce où il opère.

Il y a donc deux catégories de spiritualistes : ceux qui recherchent la vérité, et ceux qui la déguisent.

Le premier dit à l'incrédule : « Voyez, examinez par vous-même, et, si la preuve vous est suffisante, croyez. »



Le second dit : « Croyez, et lorsque vous nous aurez donné des gages suffisants d'enthousiasme et de crédulité, nous vous admettrons à examiner un peu ; mais n'allez jamais jusqu'à en exiger davantage. »

Le premier dit : « Ces phénomènes doivent être soumis à des conditions d'examen scientifiques. »

L'autre dit : « Le jour n'est pas éloigné où, je l'espère, les médiums refuseront à qui que ce soit le droit d'exiger une preuve quelconque de leurs pouvoirs divins. »

Le spiritualisme, dans de telles conditions, ne représentera qu'un vaste champ de corruption et de ridicules absurdités.

Il est triste de voir qu'une grande et consolante vérité soit souillée par des abus ; mais je suis sûr qu'en abolissant les séances sombres, et en insistant sur les recherches scientifiques, le mal tombera et les fraudes cesseront. Tant qu'il y aura mystère, il y aura soupçon.

---

## X

## Absurdités

Sous prétexte de spiritualisme, il y a des gens qui se livrent à toutes les folies.

C'est surtout aux séances où l'obscurité est de rigueur, qu'on voit s'épanouir les parodies qu'on décore du nom de manifestations surnaturelles. La plupart sont comiques, et généralement taillées sur le même patron. On y évoque le plus souvent une forme matérialisée de quelque grand personnage devant un petit groupe de spectateurs ébahis. Et quels singuliers costumes ils endossent pour la circonstance, ces esprits ! Cromwell, par exemple, y affecte surtout une calotte de mousseline blanche, un complet de velours noir, des bottes jaunes à



l'écuyère. Et si son tailleur s'entend si peu à l'habiller, son cordonnier s'entend encore moins à le chausser; car, une fois, en frappant du pied comme pour dissoudre le Parlement britannique, il perdit sa botte et dut se baisser pour la remettre. Notre héros se dandina quelques instants autour d'une table, assez gauchement d'ailleurs, embrassa l'un après l'autre tout le monde, hommes et femmes, puis s'en retourna gravement d'où il était venu.

L'Italie semble rivaliser avec l'Angleterre et les Etats-Unis à ce genre de manifestations spirituelles. C'est ainsi que, dans les *Notes d'une séance tenue à Naples*, parmi les esprits qui se présentèrent devant trois personnes, on y voit Margherita Pusterla, Denis de Syracuse, Cléopâtre, Richard Cœur-de-lion, *Aladdin*, Belcadet, Guerazzi, Manin et Vico; puis, Abraham, Melchisédec, Jacob, Moïse, David, Sennachérib, Elisée, Joachim. Judith, Jaël, Samuël, Daniel, Marie-Madeleine, saint Paul, saint Pierre et saint Jean, sans compter les autres, car on assure dans ces *Notes* que « les

esprits de la Bible vinrent tous les uns après les autres se présenter devant le Nazaréen, précédé par Jean-Baptiste. »

La présence réelle n'est plus seulement un article de foi. On se matérialise solidement aujourd'hui, assez solidement pour ne plus craindre la pleine lumière du jour et les regards curieux des mortels. Qu'on en juge par l'exemple suivant. La chose se passe dans une ville du Nord, en Angleterre. C'est une séance unique en son genre, qui eut lieu devant onze personnes, et qui dura trois heures vingt minutes. Nous en résumons brièvement les points saillants.

L'esprit, du fond du cabinet, annonce qu'il va se matérialiser; qu'en attendant, l'on veuille préparer le thé. Aussitôt chacun s'empresse. On place la table près des rideaux qui masquent l'entrée du cabinet, à l'endroit où ils s'écartent, c'est-à-dire au centre. Sur une nappe, on dépose un service à thé, avec bouilloire, sucre, lait, tartines bien beurrées. Puis on se met à chanter.

« Au son des voix, les rideaux s'écartè-



rent comme par enchantement, et nous vîmes John King, notre frère céleste, qui était là, debout devant nous, vêtu pour la circonstance. Un grand silence s'ensuivit. L'esprit salua, et alors chacun lui fit le plus joyeux accueil. Il se mit à table avec nous, et tout en causant avec l'un et avec l'autre, mangea des mets qui étaient sur la table. Nous ne pouvions rassasier nos yeux de le voir ainsi prendre comme nous les choses solides de la terre. Il servit les uns et les autres tour à tour, et se servit lui-même. Les tasses se vidèrent, et à la seconde tournée, John King versa à M. Petty qui lui demanda :

— « Frère, est-ce que vous dématérialisez le thé et les tartines à mesure que vous en mangez, ou bien, êtes-vous tout à fait matérialisé ?

« Il répondit :

— « Je suis en ce moment tout à fait matérialisé.

« Quelqu'un ajouta :

— « Cela se dissipera, sans doute, quand la forme redeviendra spirituelle.

« Le repas terminé, on desservit la table. John King n'en continua pas moins à rester

parmi nous, sans paraître éprouver le moindre malaise de son enveloppe charnelle. A la tombée de la nuit, nous lui demandâmes s'il pouvait soutenir la lumière, et sur sa réponse affirmative, on ouvrit la porte. Il se promena de long en large, et s'écria :

— « De la lumière, encore de la lumière. Les hommes de nos jours demandent plus de lumière. Je fais comme eux. Donnez-moi encore de la lumière, le plus de lumière que vous pourrez, Monsieur Petty.

« Et M. Petty, le maître de la maison, ouvrit les rideaux de la fenêtre, et l'esprit matérialisé se promena encore avec orgueil. »

Ce compte rendu, rédigé par un des spectateurs pour un journal enthousiaste, nous donne, par approximation, une idée de la gravité spécifique des dix autres cerveaux creux qui assistaient à la séance.

Celui qui a trempé sa plume dans la bouteille à l'encre, tant au propre qu'au figuré pour nous donner l'échantillon ci-dessus de sa verve spirituelle, peut se vanter d'avoir un confrère par le monde aussi bien inspiré



que lui. Qu'on en juge par l'extrait suivant :

« *O tempora, ô mores mutantur!* s'écrie notre rhapsode. Qui donc, à me voir, il y a quelques années, venir tous les dimanches prendre ma place accoutumée dans la vieille église paroissiale, aurait pu deviner qu'un pareil changement se serait fait en moi ! Ce n'est plus à l'église qu'on me trouve maintenant, mais, par invitation spéciale, dans le salon de M<sup>me</sup> X... C'est dans cette sacristie nouvelle que nous attendons l'arrivée solennelle de l'officiant, qui pourtant ne met ni surplis, ni camail, ni rabat. Sans qu'elle soit annoncée par une cloche, l'heure du service arrive, et nous nous rendons, deux à deux, comme des enfants de chœur, dans la salle à manger, qui est notre église pour la soirée. Notre unique autel aujourd'hui, c'est la table, autour de laquelle nous nous asseyons. Après un moment d'attente, l'hôte et l'hôtesse se lèvent, se retirent un moment, et reviennent avec de blanches fleurs, pures comme la prière. C'est leur première offrande à M<sup>me</sup> X..., comme prêtresse de la nouvelle communion. On les reçoit, ces

fleurs, non pas seulement avec des remerciements formulés par les lèvres, mais avec les bénédictions d'un cœur sincère. Notre petite congrégation attend alors que le monde des esprits veuille bien la diriger. Les esprits viennent. Nous entonnons un chant suave. On abaisse les lumières, et la dame médium se retire au fond du cabinet. Bientôt un visage paraît à l'ouverture des rideaux. C'est une ravissante figure de femme, pleine de vie et de beauté. Un sourire d'ange entr'ouvre ses lèvres ; l'œil est avivé par une douceur exquise ; ses traits décèlent l'amour, un amour infini. Une étoile faite de pierres précieuses, où le diamant, le rubis, le saphir, le chrysolite, la perle d'Orient, marient leurs feux, rayonne sur son front, symbole étincelant.

« Cette forme radieuse et d'une beauté surnaturelle paraît et disparaît à nos yeux éblouis. La voici qui revient. Sa main salue avec grâce ; le bras, divinement moulé, s'étend vers nous, sous les plis de la draperie, comme pour nous bénir. Elle nous montre du doigt l'étoile qui scintille à son front, et se dresse devant nous, reine décou-



ronnée. C'est Marie-Stuart. Faut-il s'étonner si pareille beauté subjuguait le cœur des hommes? Si un Bothwell chercha à se rendre maître d'un corps semblable? Si un Norfolk porta sa tête sur l'échafaud pour avoir voulu en faire sa femme? Y a-t-il lieu de s'étonner si un laideron de reine, comme Elisabeth, fut jalouse d'une sœur aussi merveilleusement belle? Elle était là, devant nous, dans toute sa grâce princière. Après bientôt trois siècles de vie spirituelle, elle avait repris un instant sa forme matérielle pour nous faire honneur. Ecoutez, elle parle. Des paroles tombent de ses lèvres, sur lesquelles se pâment encore les sourires de l'amour. Elle dit :

« Moi, Marie-Stuart, dont la tête se posa  
« sur un billot, et dont le sang fut léché par  
« un chien, je ne suis point morte, mais à  
« jamais vivante. »

C'est le comble de l'aberration. Aussi, nous ne fatiguerons pas l'attention du lecteur à suivre Marie-Stuart plus avant, ni à rechercher si la charmante personne, qui jouait si bien son rôle de reine, a su *dématiser* avec autant d'adresse le joyau

qu'elle avait au front. Ces questions indis-  
crètes ne sont pas de notre ressort.

Voici un nouveau genre de médium, le médium sauveur, qui est à coup sûr moins rare que le carlin, dont la race, comme chacun sait, est à peu près perdue. Les consciences chargées recherchent surtout le ministère de ce soi-disant serviteur des esprits, surtout si c'est une dame qui officie, comme dans l'exemple suivant. Celui qui s'adresse à elle pour être soulagé est un Egyptien.

« Il m'apparaissait, dit la dame médium, vêtu d'une longue robe. C'était un grand esprit à l'air sombre ; ses yeux étincelaient, et son visage gardait une impassibilité farouche, sauf lorsqu'il se laissait aller au ricanement qui lui était habituel. Ce fut mentalement que je m'entretins avec lui, c'est-à-dire sans recourir à la parole. Mon attitude était empreinte de sollicitude, d'une bien profonde pitié. Je ne dirai pas tous les moyens auxquels, inspirée par mes guides, je dus avoir recours, pour l'inciter à une vie meilleure. Au bout de quelque temps, il me



sembla qu'il était touché. Il s'adoucit peu à peu, se rapprocha de moi, et me regarda avec intérêt. Mais il ne s'abandonna pas tout d'un coup aux sentiments de douceur et de reconnaissance qui l'influençaient ainsi graduellement.

« Un jour que mon âme entière, apitoyée sur son sort, était remplie d'un ardent désir de venir à son secours, il m'a écrit par ma main, comme transporté hors de lui-même :

« Chère, chère femme, merci. Je vous aime. »

« A cette parole, je reculai, un peu effrayée, mais je repris :

« — Je suis heureuse, bien heureuse que vous m'aimiez, cela vous fera du bien, Thoth. Mais il vous faut aussi aimer mon guide.

« — Votre guide ? Eh bien ! soit. Je vous aime, vous et votre guide.

« — Le connaissez-vous seulement ? Pouvez-vous le voir ?

« — Oui, je le connais et le vois.

« — Si ta conversion est réelle, Thoth, si tu aspires à de plus hautes destinées, je t'aimerai, mon ami.

« — Je ferai de mon mieux.

« — J'en suis bien aise, Thoth. Je suis bien joyeuse. J'ai tant à cœur ton bonheur !

« L'esprit égyptien se confesse alors à la dame de ses pensées.

« Je suis en ce monde, dit-il, depuis plus de trois mille ans. Je n'ai point progressé parce que j'aimais le mal. Je suis un endurci, et ce n'est pas chose facile de se refaire après trois mille ans de perversité. »

La chère femme y arrive tout de même, comme nous voyons, en moins de trois jours. O puissance du charme !

« — Je me repens, s'écrie Thoth. Ce qu'il m'en coûte de dire ces mots, vous ne le saurez jamais. C'est aujourd'hui que pour moi l'épreuve commence. S'il faut endurer l'enfer, je m'y résigne, l'étincelle a jailli. Cette voix de l'amour, à laquelle j'ai résisté durant les âges, je l'écoute enfin, grâce à vous. Donc, il me faut être un ange. Vous êtes le sauveur de Thoth. »

Il y a des gens qui acceptent comme paroles d'Evangile ce dévergondage, et qui ne peuvent croire à la divinité du Christ. Il leur



semble tout naturel qu'un entretien comme celui que nous venons de rapporter suffise pour dissiper trois mille ans de ténèbres, qu'un bavardage de commère idiote soit plus efficace à l'âme que la révélation divine, que toutes les milices du ciel depuis trente siècles. Ce sont nos établissements pénitenciers qui réclament surtout le ministère d'un médium de cette taille. Si le sauveur de Thoth vient si facilement à bout d'un pareil renégat, combien facile sera sa tâche auprès des pick-pockets et autres malfaiteurs qui n'exercent que depuis quelques années !

On attribue aux esprits certaines communications qui, lorsqu'elles ne poussent pas au mépris public et scandaleux des bien-séances, sont simplement ineptes. Qu'on en juge par ce nouvel *Essai sur la Sagesse*, qui débute ainsi :

« La sagesse, c'est ce qui est sage. La sagesse n'est pas la folie, et la folie n'est pas non plus la sagesse. La sagesse n'est point le mal, et le mal n'est point la sagesse. » Et ainsi de suite. Notre philosophe inspiré est

sûr au moins de ne jamais se compromettre avec aucune école.

Il en est d'autres, toutefois, qui sont plus téméraires dans leurs enseignements. Un soi-disant esprit familial dénonce le nœud gordien du système planétaire, avec la même désinvolture. Les quelques données scientifiques que nous soumettons à l'appréciation du lecteur, nous ont été fournies sous forme de brochure. C'est un recueil précieux qui ferait les délices du monde savant. On y voit, par exemple, que le verre joue un grand rôle dans la planète Jupiter; c'est une matière indispensable, le complément nécessaire à toute existence aisée dans ces parages. Les morts sont mis dans des caisses en verre, et celles-ci placées à titre d'ornement dans les habitations. Les maisons aussi sont en verre, de sorte qu'il ne fait pas bon lancer des pierres dans cette planète. Il y a des rangées de ces palais de cristal qui s'appellent *Séména*. On y pratique une sorte de cérémonie mystique, et à cette occasion, c'est-à-dire une fois tous les sept ans, on promène le saint sacrement par les villes en verre



sur un char en verre. Les habitants sont de taille gigantesque, comme dit Scarron ; ils ont de sept à huit pieds de hauteur. Ils ont pour animaux domestiques une race spéciale de grands perroquets. On en trouve invariablement un, lorsqu'on entre dans une maison, derrière la porte, en train de tricoter des bonnets de nuit.

Un autre médium en rapport avec les esprits nous assure qu'il y a une sphère interastrale, où la classe la plus riche accuse une prédilection toute spéciale pour les haricots au lard. Les pauvres gens, sans doute, y sont réduits à manger des truffes.

Si nous en croyons un autre médium, non moins bien renseigné, c'est le riz qui s'accommode le mieux au sol de la planète Mercure, si je ne me trompe. Mais là, il ne pousse pas comme sur la terre sous forme de plante ; grâce à des influences climatériques et à une manipulation entendue, il s'élance dans les airs à une hauteur qui dépasse la cime des plus grands chênes. Le citoyen mercuriel qui désire jouir à la perfection de l'*otium cum dignitate* doit, lorsqu'il est jeune, mettre tout son avoir dans

une rizière. Il choisit parmi les plus altières de son domaine, une tige pour y grimper jusqu'au faite ; puis, à l'exemple du rat dans un fromage, il s'introduit à l'intérieur de l'énorme cosse, pour en dévorer le fruit délicieux. Quand il a tout mangé, il recommence la même besogne sur une autre tige. C'est, à n'en point douter, quelque esprit hindou qui aura révélé ces détails à l'halluciné auquel nous les devons.

C'est ainsi qu'il y en a, de ces prétendus ouvrages sur le spiritualisme, des milliers et des milliers, qui discréditent au plus haut point la doctrine. On y donne pour des faits les rêveries de l'auteur, ou des bagatelles qui favorisent des vues adoptées par lui. On y supprime toute vérité gênante, ou on la déguise.

Que de gros livres pleins de petites choses ! Que de faits sans importance, et dont aucun n'est appuyé sur une démonstration évidente ! Que de mensonges timbrés à l'estampille de la vérité ! Pourquoi faut-il que tous les genres de travaux, quelque sérieux qu'ils soient par eux-mêmes, dégénèrent



en futilité? Il serait temps d'appliquer un *novum organum* aux vérités du spiritualisme. Nous n'en sommes pas là, tant s'en faut. Cette masse de livres, qui sans cesse roule et grossit, tombera-t-elle, comme une avalanche, sur la postérité gémissante?

Voici, pour clore ce chapitre d'absurdités sans pareilles, un exemple rapporté tout au long dans l'organe *The Medium*, du 13 août 1875. Il s'agit d'un esprit qui se matérialise une dernière fois pour venir faire ses adieux à son frère. Comme Diogène, il se présente à la séance une lampe à la main.

« Sa voix était plus forte, son éloquence plus entraînant, plus véhémence que de coutume. Nous en fûmes tous profondément impressionnés. C'est surtout lorsqu'il dicta à son frère ses volontés dernières que ses paroles prirent un accent de mâle fierté qui électrisa son auditoire. Il s'approcha de nous, mit un genou en terre, et prenant par la main deux des spectateurs les plus rapprochés, nous fit la révélation suivante :

« — Il me reste à vous faire part d'un secret terrible. Ma dernière vie sur la terre

fut une réincarnation. J'étais un prince persan, et je vivais entouré de l'estime de mes concitoyens. C'était à une époque antérieure de quelques siècles à l'avènement du Christ. J'étais alors le propriétaire d'une collection unique de bijoux magnifiques. Il y a dans cette ville de Londres, je le sais, plusieurs de ces mêmes bijoux qui m'appartenaient. Ce sont des diamants de la plus belle eau, mais ce n'est pas à cause de leur valeur que je vous en parle. C'est que ces brillants sont des pierres enchantées, et d'une valeur par conséquent inestimable à celui qui les possède. Mais celui qui les a actuellement, et qui cherche à s'en défaire à vil prix, n'en connaît point la vertu magique. Je désire, mon cher frère, que vous vous rendiez acquéreur de ces pierres précieuses. Ce sont cinq diamants sertis dans le chaton d'une bague en or. Hâtez-vous, mon frère, car si vous n'arrivez pas à temps pour vous rendre possesseur du joyau, ce talisman sera perdu pour vous à jamais. »

Il donna les renseignements les plus précis de la boutique et l'omnibus qu'il fallait prendre pour y arriver, en ajoutant : « Il



faut acheter la bague avant 11 heures, car un autre veut l'avoir, et je désire, mon cher frère, que tu fasses cadeau de ce bijou à notre médium qui m'a servi pour m'aider à me matérialiser. Vous ne pouvez vous imaginer combien un médium sacrifie pour ce genre de manifestation, et je désire qu'il ait cette bague. » Le soi-disant médium l'a eu ; quant à sa vertu magique, nous en doutons fort, d'autant plus que les pierres, loin de venir du royaume des Mille et Une Nuits et de remonter à une époque antérieure à l'ère chrétienne, avaient été taillées à Amsterdam.

Ce serait méconnaître la valeur des termes que d'appliquer le nom de spiritualisme à toutes ces folies et à tous ces abus, qui surgissent à chaque instant. Là où se rencontre tant d'aveuglement, on verra toujours s'abattre des vautours sur une proie aussi facile. C'est ainsi que le spiritualisme se trouve entre deux feux. D'une part, il est livré à de faux amis, et d'autre part, à un monde qui lui est systématiquement hostile. Je n'ai aucune crainte pour le résultat

de la bataille; ce sont les épisodes qui m'attristent, en attendant la victoire.

Ce n'est point pour boire du thé et jouer du violon, blasphémer le nom du Christ et de ses apôtres, faire des révélations sur les habitants de la lune et des autres planètes, ce n'est point pour ce genre de niaiseries que les esprits reviennent sur la terre. Leur mission est plus grande et plus sacrée, et leur pouvoir de se manifester est limité. Si le spiritualisme ne servait qu'à garnir la bourse des nécessiteux et à satisfaire les curieux, autant vaudrait tourner le dos au passé, marcher en tâtonnant dans le labyrinthe de l'avenir, laisser au hasard la destinée des peuples, ou s'endormir sur le chaos en attendant la lumière. Grâce à eux, la doctrine n'est plus qu'un vaste gouffre de sottises, joint à quelques vérités rares, mais fécondes. Et c'est là pourtant qu'il faut puiser! C'est dans cette bourbe qu'il faut chercher des matières solides, distinguer le vrai du faux, séparer le bon grain d'avec l'ivraie.

Espérons, redoublons d'efforts, et sachons attendre.



## XI

## Les Supercheries expliquées

« Les plus durs assauts qu'ait eu à supporter le spiritualisme viennent de médiums rapaces et sans principes, qui, lorsque les manifestations ne se produisent pas aussi librement que les circonstances l'exigent, ont recours à l'imposture pour se tirer d'affaire. »

Ainsi s'exprime M<sup>me</sup> Hardinge, dans son *Histoire du Spiritualisme américain*. A chaque année qui s'écoule viennent s'ajouter de nouveaux faits, qui confirment la vérité de cette citation. Partout, à côté de preuves indéniables quant à l'existence du spiritualisme, on rencontre des travestissements de ces mêmes preuves. Les coupables sont nom-

breux, de l'un et de l'autre sexe, et de tout âge. On peut les diviser en trois classes. La première comprend ceux qui, quoique réellement doués sous le rapport médianimique, ont néanmoins recours à la fraude, dès qu'ils en éprouvent la moindre tentation. La deuxième classe renferme aussi des médiums, mais tous plus ou moins dénués de sens moral ; ils préfèrent tricher, mentir, tromper, cela pour le seul plaisir de le faire. Cette classe fournit le plus grand nombre d'imposteurs.

La différence entre le vrai et le faux dans les phénomènes spirituels est trop évidente pour échapper à quiconque n'est pas absolument aveuglé par la prévention ou la folie. Aussi, on n'a pas longtemps à attendre ; il arrive toujours qu'un cas manifestement frauduleux vient dessiller les yeux de ceux qui veulent bien, le cas échéant, faire la part du mensonge et celle de la vérité. Le fourbe ne manque pas, il est vrai, de recommencer ses vilaines pratiques dès que l'orage conjuré par lui s'est éloigné. Cependant notre cause n'en a pas moins reçu une atteinte de plus.



Je place dans la troisième classe ces nombreux charlatans qui, ne pouvant prétendre au titre de médium, trouvent leur profit à se faire passer pour tel auprès de trop crédules spiritualistes, et à imiter les phénomènes par des artifices plus ou moins habiles. Cette catégorie d'imposteurs se donne de temps à autre la satisfaction d'expliquer au public comment ils font leurs tours. Les gobe-mouches se trompent de bonne foi, tandis que les charlatans savent bien quand ils font des dupes, et lorsqu'ils révèlent leurs moyens déshonnêtes, ils affichent bonnement leur propre honte et non celle du spiritualisme.

De ces trois classes, la première seule offre quelques chances de salut. Les médiums qui se laissent tenter sont, en général, assez disposés à reconnaître l'inconséquence de leur conduite. Ils ne sont pas sans avoir encouru le blâme des honnêtes gens, mais il y a lieu de distinguer entre cette sorte de pécheur et le misérable qui s'arroe une puissance médianimique qu'il n'a nullement, pour mieux tromper. Ceux qui recherchent honnêtement la vérité doivent

s'armer contre de pareils drôles et stigmatiser leurs actions par tous les moyens en leur pouvoir.

Car, il faut bien l'avouer, le mal a pris une extension inquiétante. La fourberie s'est liguée contre la vérité ; les ténèbres se sont alliées contre la lumière. Cela fait plaisir de voir poindre, par-ci, par-là, de véritables tentatives d'organisation, pour mettre un terme à tant d'abus. Nous voyons enfin des spiritualistes et des médiums, soucieux de leur dignité, s'associer entre eux dans le but de démasquer ceux dont l'unique objet consiste : à opérer dans une chambre sans lumière, à bannir avec soin toute espèce de contrôle. C'est en partie pour aider à cette œuvre devenue nécessaire que ce livre a été écrit. Le combat auquel je me livre, avec d'autres, n'est pas près de nous donner la victoire. La supercherie est si expérimentée, et les dupes sont si nombreuses ! Que ceux qui aiment la vérité apportent toute la lumière qu'ils pourront sur les ombres qui avilissent le spiritualisme ! J'ai puisé à des sources accréditées pour savoir comment se font certaines impostures, et je



considère comme étant de mon devoir de les rendre publiques.

Il y a une fraude très en vogue à l'heure qu'il est, c'est celle qui consiste à simuler la forme matérialisée. L'entreprise exige surtout, pour réussir, un local mal éclairé, un cabinet où le médium puisse se cacher aux yeux des spectateurs, et quelques autres conditions analogues. Chaque fois qu'on s'avise d'enfreindre les règlements imposés à ces sortes de séances, il en résulte des découvertes parfois fort piquantes. Si, par exemple, on dissipe un peu trop tôt les ténèbres dans le local, on entrevoit tout simplement la forme du médium. Parfois, en touchant un peu fortement la forme dite matérialisée, on est étonné d'entendre un grognement non équivoque de ce dernier. Mais, si les indiscrets de ce genre sont en minorité, tout se passe à merveille, et les crédules assistent à un spectacle dont ils ont lieu d'être satisfaits. On voit surgir des êtres en robe flottante, de couleurs variées ; il y a des mètres et des mètres d'étoffe, mais on n'en retrouve nulle trace

~~~~~

si l'on fouille le médium à l'issue de la séance. Qu'est-elle devenue, cette étoffe ? Personne n'en sait rien. Les adeptes vous diront, si on les interroge, que les esprits l'ont dématérialisée. Les moins crédules vont jusqu'à faire des recherches dans le cabinet, et s'étonnent de ne rien trouver.

Essayons de pénétrer ce mystère.

Mais avant d'aborder ce sujet plein d'enseignements, qu'il me soit permis de donner au préalable les appréciations de mon ami, M. Cox, docteur en droit civil, homme d'une haute position sociale et d'un grand sens. Voici ce qu'il m'écrit :

« Mon cher Home, — Je suis convaincu qu'on use de toutes sortes de supercheries ; les uns, sans aucun doute, de propos délibéré ; les autres, quand le médium est en état de somnambulisme, et dès lors inconscient. Tous ceux à qui les phénomènes de somnambulisme ne sont pas étrangers savent que la personne endormie joue à la perfection tout rôle qu'on suggère à son esprit, mais qu'elle n'en a nulle perception sur le moment, et qu'elle n'en garde aucunement le souvenir. Mais une telle explication ne sert qu'à dis-



culper le médium de l'intention délibérée de tromper ; elle ne touche en rien au fait que la manifestation n'est pas vraie.

« La production et la présentation de formes soi-disant spirituelles a ouvert un vaste champ, où la tromperie s'est donné libre carrière. Les conditions imposées paraissent à l'avance désignées dans le but de frauder, s'il y a fraude, ou d'inciter à l'imposture. Des amis montent la garde à chaque extrémité du rideau. L'éclairage est à ce point faible qu'on ne peut distinctement voir les traits de ceux qui vous entourent. Un voile blanc est jeté sur le corps qui le recouvre de la tête aux pieds, et qui peut être à l'instant enlevé, ce qui, à celui ou à celle qui s'en pare, est une apparence suffisante de spiritualité. Une bande de la même étoffe passée autour de la tête et sous le menton cache incontinent les cheveux et déguise le visage. Il s'écoule un temps assez long avant que la forme ne s'offre aux yeux des spectateurs, ni plus ni moins qu'il n'en faut à une personne qui aurait à s'attifer ainsi ; il se passe de même un temps assez long quand la même forme se retire, avant qu'on

soit admis à visiter l'intérieur du cabinet, c'est-à-dire autant de temps qu'il en faudrait à quelqu'un pour remettre ses habits. Tant que les préparatifs se font derrière le rideau, on exhorte vivement l'auditoire à chanter. Ceci aurait pour effet d'empêcher tout bruit dans les mouvements d'arriver au dehors pendant ces préparatifs. On fait promettre aux spectateurs de ne point chercher à voir derrière le rideau, et de ne pas saisir la forme avec la main. On leur dit avec un air de solennité que si, par aventure, ils saisisaient ainsi l'esprit, ils entraîneraient la mort du médium. Ceci est un artifice évident, qui a pour objet d'empêcher le spectateur de faire quoi que ce soit pouvant amener la découverte de la supercherie. D'ailleurs, l'assertion est inexacte.

« On a attrapé plusieurs esprits, et aucun médium n'en est mort, mais on a trouvé chaque fois que l'esprit supposé n'était autre que le médium. Qu'un médium ainsi pris sur le fait se sente quelque peu mal à son aise, la supercherie étant flagrante et le public instruit à son endroit, il n'y a là rien qui doive étonner. Pourtant, des cinq



médiums <sup>(1)</sup> qu'on a su ainsi démasquer, chacun est à cette heure et vivant et bien portant. On peut les mettre à l'épreuve sans crainte des conséquences.

« Mais j'ai appris comment le tour se joue. J'en ai eu l'explication, grâce à une lettre fournie par un médium à un autre médium qui avait besoin d'éclaircissements à ce sujet. Tout dans la lettre, aussi bien le style que l'écriture, qui est celle d'une dame, dénote son authenticité.

« Cette dame dit à son amie que pour aller à une séance, elle met une robe qui s'enlève facilement. Tout au plus lui faut-il deux minutes pour tout ôter. Elle met deux chemises — pour se prémunir contre le froid, sans doute. Elle apporte un voile de mouseline légère (l'étoffe porte un nom que j'oublie). Ce voile, elle le met dans ses caleçons. En le pressant, il ne tient que peu de place, mais il se développe ensuite de manière à recouvrir la personne tout entière. Un mouchoir épinglé autour de la tête retient les

(1) Le nombre s'en est considérablement accru depuis que M. Cox a écrit cette lettre. Je doute qu'il en reste aujourd'hui deux de ces médiums soi-disant matérialisateurs, dont la fourbe n'ait été publiquement démontrée.

cheveux. Elle se débarrasse de tous ses vêtements, à l'exception des deux chemises. Elle arrange soigneusement la robe sur le sofa ou la chaise de manière à simuler le corps de quelqu'un, puis, ainsi accoutrée, s'offre aux yeux des spectateurs. Elle se moque bien des spiritualistes qu'elle dupe, et les termes dont elle se sert pour les caractériser sont des moins flatteurs.

« Voilà qui nous explique la chose d'un bout à l'autre. La question si souvent posée : Mais où donc cache-t-on le voile ? trouve ici sa réponse.

« On nous objectera que certaines personnes sont allées derrière le rideau, la forme étant en scène, et qu'elles affirment avoir vu ou tout au moins avoir senti le médium. Malheureusement la confession à laquelle je fais allusion déclare, sans réserve, que ces personnes connaissaient la supercherie et s'y prêtaient. Je ne puis, quant à moi, me prononcer catégoriquement à cet égard. Ce qui est certain, c'est que le document en question est une communication toute confidentielle et qu'il émane d'un



soi-disant médium à un médium réputé tel, à qui on demande des éclaircissements pour faire ce tour. Ayons la charité de croire qu'on a trompé ces personnes. Il est facile de voir comment la chose a dû se passer. On a certainement pris toutes les précautions qu'inspire la défiance pour ne pas se trahir soi-même. Le visiteur qu'on favorisait était un ami sûr, quelqu'un qui, s'il voyait du louche, se garderait bien d'aller crier tout haut qu'on était joué. Une seule personne était admise à entrer. On ne permettait aucune lumière. Le gaz étant baissé dans la salle, une clarté plus que douteuse filtrait seule au travers du rideau. J'ai remarqué qu'on ne laissait jamais voir le visage du médium. Sa tête était toujours « enveloppée d'un châle. » Les mains du visiteur sentaient une robe, et l'imagination suppléait au reste. Lorsque la dame ôta sa robe pour se parer du voile blanc, ajoute celui à qui nous devons ces révélations, elle étendit sa robe sur un sofa ou une chaise, plaça dessous des coussins ou quelque chose d'analogue, et voilà ce qu'au toucher, l'on avait pris pour son corps !

« La morale de tout ceci, c'est qu'on ne doit accepter pour véritable aucun des phénomènes qui se seront produits sans contrôle, et que ceux qui recherchent sincèrement la vérité doivent en toutes circonstances exiger la meilleure preuve qui se puisse fournir sur les lieux. Pourquoi accepter le témoignage douteux d'une personne tâtonnant dans l'obscurité, lorsqu'il est si facile de trancher la question, une fois pour toutes, en ouvrant le rideau quand l'esprit soi-disant est en scène, et en faisant voir aux spectateurs le médium installé au fond du cabinet ? Défions-nous d'une expérience sans contrôle suffisant, et n'y prenons point part, surtout si les conditions imposées sont précisément celles qui empêchent de reconnaître la tricherie quand elle a lieu.

« Lors des expériences auxquelles vous avez bien voulu vous soumettre devant moi, il n'y avait rien de ce genre de précaution et de mystère. Vous vous asseyiez près de moi partout, à toute heure ; dans mon jardin, dans ma maison, le jour et la nuit ; mais toujours, sauf une fois dans une occasion mémorable, en pleine lumière. Vous ne



refusiez de vous soumettre à aucun contrôle; au contraire, vous invitiez ce contrôle. Il m'était donc permis de faire usage de tous mes sens. Les expériences furent de toutes sortes, et telles que toute mon adresse pouvait m'en suggérer. Vous étiez à coup sûr aussi désireux que je l'étais moi-même de pénétrer, s'il est possible, le sens des phénomènes produits. Vous vous installiez seul avec moi, et il se passait des choses que les efforts réunis de quatre confédérés n'eussent pu obtenir. Parfois des phénomènes avaient lieu, parfois pas. Lorsqu'ils se produisaient, les résultats étaient d'un tel caractère que la main humaine n'y aurait pu suffire; il eût fallu tous les appareils de Robert Houdin. Et ceci se passait dans mon salon, dans ma bibliothèque, dans mon jardin, où tout mécanisme était impossible. C'est ainsi que j'ai pu me convaincre d'une chose jusqu'alors à l'opposé de toutes mes idées et de tous mes préjugés, c'est-à-dire qu'il y a autour de nous certaines forces, douées de pouvoir et d'intelligence, qui agissent, imperceptibles à nos sens, ou du moins sous l'empire de conditions qui nous sont encore impar-

faitement connues. Je ne suis pas arrivé à la même conclusion que vous au sujet de ces manifestations, et mes recherches ultérieures ne me portent point non plus d'admettre que ces agents invisibles soient les esprits des morts. Au contraire, plus j'examine de près leurs opérations, plus j'arrive à la conviction qu'il n'en est pas ainsi. La solution qui s'impose le plus à mon esprit, c'est que cette terre est habitée par une autre race d'êtres, que nous ne voyons pas sous des conditions normales, qui nous sont probablement inférieures par l'intelligence, mais auxquels nous devons attribuer les phénomènes dont nous avons été les témoins. S'il n'en est pas ainsi, c'est qu'alors l'agent serait l'esprit du médium plus ou moins séparé du corps. Quel que soit cet agent d'ailleurs, le véritable médium par l'intermédiaire duquel l'agent est à même de manifester sa présence et d'agir sur la matière moléculaire, c'est la force psychique (c'est-à-dire de l'âme) des personnes réunies. Aujourd'hui que les phénomènes, ou quelques-uns d'entre eux, sont généralement acceptés comme des faits naturels, il y a



lieu d'espérer que des esprits observateurs chercheront à expliquer d'une manière précise leur nature et leur étendue, en les soumettant toutefois à un contrôle absolu. Alors il nous sera permis de rechercher ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils tendent.

« Il y a lieu de regretter, dans l'intérêt même de la vérité, que votre état de santé vous empêche d'aider à cette grande œuvre. J'espère toutefois, qu'en recouvrant la santé, vous ferez encore quelque chose pour aider ceux qui recherchent honnêtement la solution du plus grand et du plus beau mystère que recèle l'esprit humain.

« EDWARD-WILLIAM COX.

« Le 8 mars 1876. »

Le récit que nous venons de lire a surtout une valeur qui résulte des faits se rapportant à la confession en question. On y trouve même les conditions exigées par ces enthousiastes qui préfèrent calomnier le monde des esprits plutôt que de croire à la culpabilité de médiums pris en flagrant

délit. « La seule preuve qui soit concluante, lorsqu'on impute quelque acte frauduleux à un médium, c'est de démontrer, — dit ailleurs un de ces croyants quand même, — que les organes physiques du médium agissent conformément à sa volonté, à ses intentions, lorsque les actes en apparence frauduleux se sont produits. » Cette preuve, le médium, qui est une dame, nous la fournit elle-même dans le cas ci-dessus.

Mais il y a un grand nombre d'autres moyens à l'usage des imposteurs, pour cacher les objets dont ils se servent lorsqu'ils préméditent une déception de ce genre.

« L'appareil dont se prémunissent les faux médiums pour imiter une manifestation spirituelle peut si bien être caché sur la personne, dit le *Religio-Philosophical Journal*, que les recherches les plus minutieuses n'arrivent pas toujours à en révéler la présence. Une simple cravate de soie attachée au cou sur un col en papier suffit pour dérober à tous les yeux une étoffe de gaze, un fichu en soie blanche, etc., et il n'en faut pas plus pour produire, selon le cas, votre sœur, votre mère ou votre fille. Les plus



habiles cachent également ces objets dans la doublure de leurs pantalons, gilet ou habit, avec des points de fil si bien disposés qu'ils trompent les yeux, et qu'on peut en un instant les enlever et les replacer. Ceux qui n'ont jamais vu ces choses de près seraient étonnés du peu d'espace qu'il faut pour les objets nécessaires à matérialiser un esprit de première classe.

« Le papier de soie joue aussi un grand rôle dans ces prétendues matérialisations ; on s'en sert pour coiffer la tête et compléter le costume. Il se cache dans la doublure du gilet, de l'habit, des pantalons, et vous aurez beau chercher, vous arriverez difficilement à le découvrir. On peut aisément induire en erreur trois personnes sur cinq, dans ces sortes de séances. Il y a même des gens qui consentent à ce qu'on se moque ainsi d'eux ; ils s'en divertissent, comme font ceux qui assistent aux séances données par Gordon à New-York. »

Tels sont quelques-uns des moyens dont on se sert pour amener ces prétendues matérialisations. La plupart du temps on cache

sur soi le costume éthéré, mais ce n'est pas toujours le cas. Un charlatan émérite, dont la presse s'est beaucoup trop occupée, avait une autre façon à lui d'opérer. En entrant dans le local des séances, il demandait tout d'abord à voir le cabinet, qui contient le plus souvent une chaise ou un divan. Le médium, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, s'asseyait et entamait une conversation quelconque. Tout à l'heure il se levait, et faisait une remarque comme celle-ci : « Il se fait tard; si nous commençons la séance? » Puis il ajoutait : « Je voudrais me retirer avec quelques-uns d'entre vous, pour qu'on voie que je n'ai rien sur moi. » On s'empresse de souscrire à ce désir, et on revient n'ayant rien trouvé. Alors le médium rentre dans le cabinet, et la séance commence. Les rideaux s'écartent bientôt pour livrer passage à une forme drapée de la tête aux pieds. Pareil prodige peut-il s'expliquer par un tour de passe-passe? On a répondu affirmativement à cette question après quelques séances. Ce bout de conversation dans le cabinet avait sa raison d'être : il détournait un instant l'attention, et pendant que



le médium esquissait un geste de la main droite, la main gauche cachait furtivement derrière le siège un petit paquet renfermant sa robe éthérée. Cela fait, on pouvait le fouiller à loisir ; le médium s'y prêtait d'autant plus volontiers que son travestissement était resté dans le cabinet.

Le nombre est étonnant de ce genre d'abus. Le mal qu'il fait à notre cause est incalculable.

« De la lumière, encore de la lumière », s'est écrié Goëthe sur son lit de mort. Ce doit être également le cri de tout spiritualiste digne de ce nom. C'est le seul contrôle nécessaire, qu'on peut, qu'on doit toujours donner. A ce prix, mais à ce prix seulement, l'homme de science finira par se rendre compte des vérités que renforme notre doctrine. Là où l'obscurité est de rigueur, dans une séance, il y a fort à craindre que l'imposture ne s'en mêle ; en tout cas, l'on ne saurait être à l'abri du soupçon. L'imposture est plus difficile en pleine lumière ; l'incrédule peut alors faire usage de toutes ses facultés, et s'il n'applique pas en ce cas un contrôle rigide, il n'aura à s'en prendre qu'à lui.

Voici ce qu'en octobre 1875, j'écrivais à mon ami, le docteur Sexton :

« Je vous supplie de conseiller partout la suppression des séances obscures. Tous les phénomènes qui se sont produits par mon intermédiaire dans les quelques séances obscures que j'ai données, je les ai obtenues à satiété en pleine lumière, et je regrette profondément d'avoir jamais eu recours à une seule séance de ce genre. Nous entendions par obscurité, celle produite dans une pièce lorsqu'on éteint les lumières ; on ouvrait alors les rideaux, ou bien, ce qui arrivait souvent, on allumait le feu ; en tout cas, on ne l'éteignait jamais. On distinguait alors parfaitement la silhouette des personnes présentes et les objets qui se trouvaient dans la pièce. »

On a recours aujourd'hui à des séances bien autrement obscures. Vous vous trouvez plongés dans les plus noires ténèbres ; le bruit d'instruments discordants se fait entendre, accompagné de beuglements poussés à travers des cornets de carton. Des attouchements qu'on attribue à des mains invisibles sont ressentis par les personnes



présentes. Quant au moindre contrôle, on ne vous en offre même pas; la mystification est grossière; cela n'empêche pas qu'on félicite celui qui s'intitule le médium sur le succès de la séance, et que l'auditoire s'en va content. La séance a-t-elle eu pour objet la production de formes ou de visages matérialisés? Alors elle est réglée suivant le caractère des personnes présentes. Le cercle est dit inharmonieux. On a l'œil sur le cabinet, qui est soigneusement gardé par des sentinelles choisies. Un tout petit filet de lumière apparaît, et le phénomène semble se produire. On entrevoit bien quelque chose de blanc, mais on ne distingue ni la forme ni le visage. Ce serait trop demander. Et voilà la description stéréotypée de presque toutes les séances où l'on prétend évoquer les esprits matérialisés. Dans ces sortes de petites réunions, on se ferait couper le poignet plutôt que de saisir la forme qu'on a près de soi. L'esprit est tout à fait chez lui; il peut entrer dans le cabinet et en sortir à sa guise, sans craindre la plus petite indiscretion.

Là où l'incrédulité règne, on a soin de

prendre toutes les précautions imaginables pour lui faire la part de spectacle aussi minime que possible. Pour faire face à cet état de choses, on a imaginé plusieurs moyens de contrôle. On a recours le plus souvent à une corde pour attacher le médium. C'est là un moyen désagréable, et comme on ne sait généralement pas attacher celui qui veut bien s'y soumettre, c'est un moyen inutile. Les prestidigitateurs acceptent volontiers. Plusieurs d'entre eux, comme Maskelyne et Cooke, les fameux jongleurs de Londres, se débarrassent des liens les plus étroits avec autant, sinon plus de rapidité, que les soi-disant médiums les plus experts. On s'est alors avisé de faire courir le bruit que ces deux honnêtes professeurs de tours n'étaient pas du tout des escamoteurs, mais de véritables médiums; et en dépit de tout ce qu'ils pouvaient dire, protestant même de leur innocence par la voie des journaux, on n'en continua pas moins à les traiter de vrais médiums, et de médiums pouvant produire les manifestations physiques les plus puissantes. Certes, le spiritualisme est tombé bien bas pour que deux prestidigitateurs de



profession soient acclamés à leur corps défendant comme représentants de la doctrine et cela par les spiritualistes eux-mêmes.

Voici un autre échantillon de ce même genre d'imposture grossière. Il s'agit d'un médium somnambulique « qui se promène de long en large, et qui exhibe l'esprit matérialisé aux regards des spectateurs, à la lumière d'un flambeau qu'il tient à la main. Puis, toujours endormi, et en pleine lumière, il se baisse comme pour enlever du tapis une longue bande de gaze rose, dont le volume augmente visiblement sous ses doigts ; il matérialise et dématérialise l'étoffe qui flotte, ondule et tournoie, et qui, en fin de compte, disparaît aux yeux des spectateurs. » Un journal américain raconte qu'un jour « une personne demande à la dame personifiant la forme éthérée si elle peut disparaître aux yeux des spectateurs, comme à une séance précédente, et qu'alors l'esprit en effet s'évanouit peu à peu dans l'air ambiant, sans laisser aucune trace de la forme visible un instant auparavant pour les personnes assemblées. »

Quel prodige ! Mais ce qu'il y a de plus prodigieux encore, c'est la simplicité des moyens dont on se sert pour arriver à ces résultats mirifiques. La disparition de la forme spirituelle a lieu le plus souvent de la manière suivante :

Le médium est caché derrière les rideaux du cabinet. Il tient à la main une longue bande d'étoffe légère arrangée de façon à simuler une robe et ramassée à sa partie supérieure sous forme de tête, ou surmontée d'un masque. Il avance avec précaution cette espèce de grande poupée à travers l'ouverture pratiquée dans le cabinet, jusqu'à ce qu'elle soit bien en vue des spectateurs. Qu'on essaye d'en faire autant, le gaz baissé ; on sera étonné de voir à quel point ce paquet d'étoffe ressemble à une forme humaine. Pour peu qu'il y ait dans la salle quelques enthousiastes, les uns reconnaîtront un ami ou un parent, les autres affirmeront que c'est un visiteur envoyé par le monde des esprits.

Supposons maintenant que le prétendu médium tienne ainsi quelque temps cette poupée devant son auditoire. La première



impression de frayeur ou de respect émue, quelque hardi spectateur ira jusqu'à demander : — « L'esprit peut-il se dématérialiser devant nous ? » Il y a juste assez de lumière pour révéler un signe de tête affirmatif de la part du fantoche, qui commence par décroître peu à peu et finit par disparaître tout à fait. Le vêtement et l'esprit semblent se fondre dans les airs.

Voici comment le tour se joue. Le soi-disant médium est sans doute assis au fond du cabinet. La poupée qui sert à simuler la forme éthérée est maintenue debout à côté de lui; elle peut même être avancée en dehors des rideaux. L'opérateur a tout l'habileté voulue pour faire marcher, saluer, danser sa poupée, et plus d'un s'y tromperait. S'il n'est pas bien habile, qu'importe ? Le mal n'en sera pas grand, à moins qu'un incrédule à tout crin soit présent. Les gobe-mouches qu'on rencontre à ces réunions ne se démontent pas pour si peu. Leur croyance au surnaturel est trop vivace. J'étais un jour spectateur à une séance où l'on évoquait des visages. Ces visages n'étaient en réalité que des masques qui s'offraient aux

regards par des ouvertures pratiquées dans le cabinet. J'en fis la remarque à mon voisin, disant que les orbites étaient sans yeux. « C'est que les chers esprits, dit-il, n'ont pas encore eu le temps de matérialiser les yeux ! » Faut-il s'étonner qu'il y ait de tels individus pour exploiter une telle crédulité ?

Pour en revenir à notre médium matérialisateur, nous ajouterons qu'il y a au moins deux autres moyens qui permettent à l'esprit et au mortel de paraître simultanément. Le premier est suffisamment expliqué dans la lettre de M. Cox. Dans le second cas, le médium se tient un peu à distance du visiteur angélique. Les deux avancent quelques pas, saluent les spectateurs et se retirent après avoir exécuté la pantomime habituelle. On ne tient pas compte du rideau qui sépare le fantôme et le médium, et qui, si on le soulevait, décèlerait le bras de celui-ci, allongé par derrière, tenant la poupée et la faisant manœuvrer.

Pour se prémunir contre toute supercherie, on s'est avisé, dans un cas comme celui qui précède, de clouer au plancher la robe



de la dame-médium, de manière qu'elle ne puisse sortir du cabinet. Or, que fait la dame? Elle dégrafe tout simplement la jupe de sa robe pour venir personnifier l'esprit, et, la séance terminée, rentre dans sa jupe qu'on trouve clouée au plancher, comme si de rien n'était. Les mystificateurs doivent rire sous cape quand ils songent à la simplicité de ceux qui contrôlent ainsi leurs petites opérations.

Si le médium est un homme, une fausse barbe qu'il aura tenue cachée, suffit dans bien des cas. Les masques en caoutchouc très mince peuvent être facilement dissimulés dans les plis de la robe ou dans les cheveux. Si les manifestations se bornent à la figure, on se sert souvent de gravures coloriées. La tête de Wellington exhibée un jour à l'ouverture du cabinet fut prise par un enthousiaste pour le portrait de sa grand'mère, tandis qu'une autre personne non moins enthousiaste y voyait le visage de sa tante. J'ai assisté à maintes séances de ce genre et j'atteste qu'il n'y a pas la moindre exagération dans tout ce que j'avance.

En démasquant ainsi ceux qui déshonorent la cause du spiritualisme, on ne doit pas supposer que je considère la matérialisation comme une chose impossible. Loin de là. J'ai, tout au contraire, la ferme conviction que ce phénomène a lieu pour d'autres que pour moi, qui, le premier, ai obtenu ce genre de manifestation. Ceci remonte à 1852, 1853 et 1854. Il se peut qu'auparavant des formes spirituelles soient apparues aux jeunes filles de la famille Fox, mais je n'en suis nullement assuré. *A chaque fois que ces phénomènes se sont produits par mon intermédiaire, on ne s'y était nullement préparé, et quant à moi, j'étais, en ma qualité de médium, assis au milieu des personnes présentes.* C'est dans la maison de mon ami, M. S.-C. Hall, qu'eut lieu la première matérialisation pour laquelle on peut dire qu'un rideau ait été employé. On vit distinctement paraître une forme au-dessus de ce rideau. A partir de ce moment, l'usage d'un rideau devint général, avec le beau résultat que nous venons de voir. *Mais il y a, dans cette séance, deux points essentiels que les*



*imitateurs ont garde de copier : le premier, c'est que la séance eut lieu dans une chambre parfaitement bien éclairée ; le second, c'est que j'étais, moi, comme médium, de ce côté-ci du rideau, et bien en vue de tous ceux qui étaient là. Je n'ai pas besoin de dire à quel point devient inutile, quand la séance a lieu dans ces conditions, l'opération qui consiste à attacher le médium, à le coudre dans un sac, etc. Aussi, je ne cesserai de dénoncer ces soi-disant médiums que lorsqu'ils auront les mêmes manifestations dans les mêmes conditions, c'est-à-dire en pleine lumière, et eux-mêmes assis au milieu de leur auditoire.*

Ce titre de spiritualiste, jadis entouré de tant d'honneur, a perdu tout son prestige, et tend chaque jour à devenir plus discrédité. Que ceux qui aiment sincèrement la vérité se liguent pour essayer de mettre un terme à de telles indignités.

Je n'ai encore rien vu qui soit de nature à me faire croire qu'une substance matérielle puisse passer au travers d'une autre substance matérielle. Je ne dis pas que ce

phénomène soit impossible. J'ai toute ma vie pensé comme Arago, qu'il faut être bien hardi pour décréter le monde impossible en dehors des mathématiques pures. Je dis seulement qu'il ne m'a été, jusqu'à présent, rien donné de voir à cet égard, qui ne se puisse tout aussi bien expliquer d'une manière rationnelle. Je ne crois pas trop demander à ceux qui soutiennent le contraire de faire en sorte que les objets — fleurs ou fruits — envoyées par les esprits dans une séance de ce genre, au lieu de venir jusqu'aux spectateurs, s'arrêtent à moitié chemin, dans l'intérieur du plafond, par exemple, ou dans la muraille de la maison où se trouve le médium. Un bloc de glace qui, venant du dehors, s'attarderait dans le mur, d'où on serait obligé de l'extraire, serait pour moi, quand à la possibilité du phénomène, une preuve des plus convaincantes.

Si, comme on nous l'assure, ce sont les esprits qui apportent ces belles choses au cours d'une séance — roses encore emperlées de rosée, régimes de bananes, etc., etc., — nous sommes en droit de leur demander d'où ils tiennent ces fleurs et ces fruits, car



il n'en pousse pas dans l'autre monde, et l'on n'a jamais vu, que nous sachions, un esprit acheter quoi que ce soit au marché ou dans la rue. Les auraient-ils volés ?

Je ne puis me défendre d'un certain scepticisme au sujet de cette puissance attribuée aux esprits. Je pense qu'une théorie moins abstruse que celle formulée par les adeptes peut être donnée pour expliquer la présence d'un lapin vivant dans la chambre où la réunion a lieu, et cela sans avoir recours à « la disposition de la matière par l'action de l'aura spirituelle. »

Voyons comment on s'y prend pour apporter des fruits, des fleurs, etc., dans une chambre sans lumière. Nous supposerons que les personnes invitées sont assises autour d'une table, comme à l'ordinaire, et qu'on nage dans des flots d'harmonie. Tout à coup le médium — c'est généralement une dame, à cause des jupes qui sont si bien faites pour cacher tout un arsenal d'objets, — le médium, dis-je, sent et aussitôt annonce la présence des esprits.

— Voyons, dit la dame-médium ; à notre

dernière séance, les esprits nous ont apporté des choux. Si les chers esprits nous apportaient ce soir du muguet, ce serait charmant. Ma foi, non, s'empresse d'ajouter la même dame, ne demandons pas du muguet. Mesdames, que voudriez-vous ?

Il y a toujours quelqu'un qui voudra ce qu'une autre ne veut pas, naturellement, et une voix s'élèvera pour dire :

— Mais pourquoi pas ? C'est délicieux, le muguet ! Moi, je voudrais du muguet.

La médium proteste. Pourquoi toujours demander des choses si difficiles ? Et puis les chers esprits ne pourront peut-être pas...

Au même instant, un bruit de fleurs qu'on éparpille sur la table se fait entendre, et une voix, qu'on prend pour celle d'un esprit, s'écrie :

— Voici du muguet, puisque vous en avez tant envie !

On apporte une lumière, et la table se trouve, en effet, couverte de l'asparaginée.

Ce n'est là d'ailleurs qu'un des mille et un expédients dont dispose le soi-disant médium pour faire accepter l'objet qu'il a caché sur lui avant de venir à la réunion. Mais,



dira-t-on, il n'y a qu'à fouiller la personne au début de la séance, pour s'assurer qu'elle n'a rien dans les vêtements. Ce n'est pas si facile qu'on le croit, même en usant de ce moyen, de prévenir la supercherie. Le médium s'attend toujours à un examen de ce genre, et s'en arrange. Un monsieur de mes amis, étant arrivé trop en retard pour être admis dans la pièce mystérieuse où l'on dématérialisait les murs et les fenêtres pour livrer passage aux fleurs, attendit la fin de la séance. Les portes s'ouvrirent, mon ami put entrer, et pendant que chacun complimentait la dame-médium sur les résultats extraordinaires qu'elle venait d'obtenir, une parente de mon ami vint à lui et lui montra une des tiges fleuries que les esprits leur avaient apportées. A ce moment, la dame-médium s'étant détournée, l'attention de mon ami fut attirée par quelques feuilles au bas d'un manteau rouge que portait cette dame. Il se baissa, saisit le pan du manteau, et compara les feuilles qui s'y trouvaient avec celles des tiges en question. Tout le monde put voir que les productions spirituelles avaient été cachées dans la doublure

de ce manteau. On se rappela alors que la dame — qu'on avait parfaitement bien fouillée au début — s'était plainte du froid au cours de la séance, et qu'elle avait incidemment demandé son manteau pour se garantir les épaules. On n'attachait tout d'abord aucune importance à ce fait, mais il prenait maintenant une importance capitale. On lui payait toutefois sa séance et on la mit en voiture, mais on ne manqua pas d'ébruiter l'affaire, et la cause du spiritualisme auquel on s'en prend toujours dans ces cas-là dut encore une fois être rendue responsable d'un acte dont elle n'a que faire.

Dans les séances obscures où l'on joue du tambourin et où l'on fait des farces avec des cornets en carton, il y a une supercherie qu'on peut déjouer si l'on est prévenu et s'il n'y a pas de confédérés dans la salle, ou que ceux-ci ne soient point placés de chaque côté du médium. Voici la chose. L'imposteur, que nous désignerons par la lettre B, se trouve entre deux personnes A et C. La main gauche de B saisit la main droite de A, tandis que de la main droite, il tient



la main gauche de C. Le médium se livre bientôt à une série de petits mouvements convulsifs, tressaillements, soubresauts, qui ont pour objet de rapprocher le plus possible les quatre mains sur la table vers un seul point en face de lui. Cela fait, B prétexte une raison quelconque, dit par exemple qu'il fait bien chaud, et qu'au lieu de tenir la main, on peut tout aussi bien ne tenir qu'un des doigts. Si A et C se refusent à la petite modification demandée, les esprits ne tardent pas à déclarer que ces deux personnes ne sont pas en harmonie, et qu'il y a lieu de changer de places; s'ils acceptent, la représentation continue de la manière suivante. Les mouvements convulsifs reprennent de plus belle; B rapproche davantage les mains de A et de C; puis, par un mouvement convulsif plus accentué que les autres, B dégage, comme par accident, l'une de ses mains, généralement la droite. Celui qui tenait la main de B, c'est-à-dire C, cherche nécessairement à la ressaisir; il avance la main, rencontre un doigt qu'il croit être celui qu'il vient de lâcher et s'en empare. A ce moment les mouvements con-

vulsifs cessent, et les instruments commencent à danser une sarabande, à jouer des airs qui jettent le trouble dans l'âme des assistants. *Au lieu de reprendre la main droite de B par le petit doigt, C s'est emparé du pouce ou de l'index de la main dont A tient l'auriculaire*, en d'autres termes, *A et C tiennent chacun un doigt de la même main du médium*. Lorsqu'une attention un peu trop soutenue de la part des assistants empêche le médium de dégager sa main, il se sert souvent de ses dents pour faire aller les instruments. J'en ai eu des preuves à Amsterdam et à Paris.

Un de mes amis m'a fourni les détails d'une séance qu'il avait eue avec deux garçons, séance qui l'a beaucoup étonné, et plus tard il s'est fait expliquer les moyens naturels par lesquels cela pouvait se faire.

« Il s'est fait attacher de la même manière que les jeunes garçons ; on le met dans un sac, dont les cordons, passés autour de son cou, sont ensuite ramenés au dossier de la chaise contre lequel il s'appuie. On cingle également avec des cordes ses jambes au-dessous des genoux.



« Pendant qu'on le transporte dans le cabinet, ou derrière le rideau, il déboutonne une de ses manches avec les doigts de la main opposée. Il baisse le bras le plus qu'il peut, de manière à faire remonter cette manche et les coutures au-dessus du coude. Il peut alors ramener devant lui la main et le bras, et, malgré l'étoffe du sac qui se trouve entre lui et les objets, saisir, en plissant un peu l'étoffe, une sonnette placée sur ses genoux, et l'agiter. Si l'on met un plateau avec des verres et une carafe sur ses genoux, il peut verser de l'eau dans les verres. Avec un peu d'adresse, il arrive même à faire monter petit à petit un verre plein d'eau jusqu'à ses lèvres et à en boire le contenu ; il laisse ensuite glisser en bas le verre jusqu'à ses genoux. De même, il fait arriver jusqu'à sa bouche des bagues également placées sur genoux ; il prend la bague entre ses dents, passe sa main par l'ouverture du sac de façon à saisir l'anneau qu'il se met ainsi au doigt, ou qu'il met dans sa poche en ramenant la main. M. M... a pu faire ce tour en un espace de temps très-court, de neuf à

*douze minutes*. C'est ainsi que les tours de ce monsieur, de miraculeux qu'ils paraissent au premier abord, deviennent fort simples quand on sait comment s'y prendre pour les faire. »

Dans les séances obscures il y a mille manières de mystifier les gens. On forme un cercle, par exemple ; le médium s'installe au centre, avec ses instruments, guitare, cloche, etc. On éteint les lumières. Le médium commence par battre des mains d'une manière uniforme, rythmique. La guitare se met à jouer, la cloche à sonner, on perçoit des attouchements de mains éthérées, et pourtant on n'a pas cessé un instant de battre des mains d'une manière régulière, le médium tout comme les autres. Alors, direz-vous, comment fait-on ? Du moment, n'est-ce pas, que le médium bat des mains, il ne peut les employer à faire autre chose ? Voici l'explication. On imite à s'y méprendre le bruit du battement des mains en frappant, avec une seule main la joue, ou le front, ce qui laisse une main complètement libre.

S'il faut à certaines supercheries le man-



teau de l'obscurité pour être pratiquées, il en est qui réclament, au contraire, beaucoup de lumière. Examinons un instant la photographie de formes éthérées, qu'on appelle « des photographies spirites » (7<sup>me</sup> chambre, 16 et 17 juin 1875), on vit là tout un personnel impayable. Un photographe Buguet, associé à un soi-disant médium américain du nom de Firmann, se faisait fort d'évoquer les ombres des personnes décédées et d'en livrer, au prix de vingt francs, la photographie. Le client entrait dans la boutique; on le priait de penser fortement à la personne dont il voulait posséder l'image; Firmann opérait des passes magnétiques sur la tête de Buguet; Buguet hérissait sa chevelure d'un air inspiré, faisait poser le client devant l'appareil, et, quelques minutes après, on montrait à la dupe émerveillée sa propre image, derrière laquelle apparaissait celle d'une forme vague et indécise, ayant l'apparence d'un spectre enveloppé d'un suaire, dont la tête seule se dégageait plus ou moins confusément.

Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que les clients, pour la plupart, reconnais-

saient parfaitement, dans ce spectre, un frère, un oncle, une tante, et se retiraient avec la précieuse image, parfaitement convaincus de la puissance évocatrice du photographe.

Quelques-uns, dont les indications sans doute avaient manqué de précision, furent tout étonnés, ayant voulu évoquer l'ombre d'une tante, de voir derrière leur image celle d'un sapeur, et, moins crédules que les autres, flairèrent une escroquerie. La justice eut à intervenir. Buguet fit des aveux et dévoila tout le mystère.

L'évocation des esprits se faisait à l'aide de poupées sans têtes, drapées à l'avance d'un morceau de mousseline en guise de suaire, et renfermées dans un coffre; des têtes de toutes sortes, découpées dans de vieilles photographies, têtes d'enfants, de jeunes filles, de vieilles femmes, d'hommes à barbe, étaient rangées par catégories dans divers compartiments du coffre. Quand un client se présentait, la caissière le faisait préalablement causer un peu dans l'anti-chambre et en tirait, sans avoir l'air, des indications suffisantes sur l'ombre à évo-



quer. D'après ces indications, la photographie du client étant obtenue, on transportait le cliché dans une chambre voisine, comme pour le soumettre aux manipulations ordinaires, et en réalité pour y ajouter l'image spectrale obtenue à l'aide d'une des poupées à laquelle on ajoutait une tête prise au hasard dans le tas des têtes de femme. Quand les témoins apparurent, ils montrèrent la même conviction inébranlable même après qu'on leur eut dévoilé la supercherie de Buguet et de ses confrères. Quelques citations des déposants méritent d'être conservées à titre de curiosité.

M. LE COMTE DE BULLET (46 ans). Je suis allé chez Buguet et dans l'image qu'il m'a livrée, j'ai très positivement reconnu le portrait de ma sœur ; je suis parfaitement convaincu que c'est son image.

M. LE SUBSTITUT. Mais on vous a montré la tête découpée à l'aide de laquelle on a obtenu cette image.

LE TÉMOIN. Pour moi, cela n'est rien. La ressemblance est incontestable ; je suis convaincu de la réalité du portrait.

M. LE SUBSTITUT. Mais, dans l'enquête, on a fait l'opération devant vous, on a manœuvré la poupée en votre présence.

LE TÉMOIN. Ce n'est pas le même cliché.

LE PRÉSIDENT. Que dire pour combattre votre crédulité ? La preuve est acquise que les procédés n'ont rien de surnaturel, que les moyens sont frauduleux, que vous êtes dupe de vos illusions. Voici la tête à l'aide de laquelle on a obtenu le portrait de votre sœur.

LE TÉMOIN. Non ; cela ne ressemble pas à ma sœur.

LE PRÉSIDENT. Ne vous a-t-on pas fait apparaître un prince indien ?

LE TÉMOIN. Non ; un Inca.

LE PRÉSIDENT. Et l'empereur Maximilien ?... Cela vous a coûté 4,000 ou 5,000 francs.

M. JACQUES DESSENON, marchand de tableaux (*cinquante-quatre ans*). Je ne voulais pas croire aux photographies spirites ; pour en avoir le dernier mot, j'allai chez M. Buguet, et à deux reprises, il me donna des épreuves très mauvaises. Je manifestai mon mécontentement à un certain M. Sci-



pion qui se trouvait là et qui me dit être un très fort médium. Eh bien ! lui dis-je, demandez à M. Buguet de me faire poser une troisième fois et ajoutez vos forces magnétiques aux nôtres pour l'évocation. Il y consentit. L'épreuve fut des plus extraordinaires. L'image était double et les deux n'étaient pas semblables ; dans l'une, j'avais une tête de mort sur les genoux. La ressemblance de ma femme était telle que ma cousine, qui était à son lit de mort, jeta un cri de surprise et d'admiration en voyant l'image. Mes enfants s'écrièrent : « C'est maman ! »

LE PRÉSIDENT. Buguet, est-ce que vous n'avez pas employé vos procédés ordinaires ?

BUGUET (*souriant*). Si cette ressemblance existait, c'est l'effet du hasard. Quant à la tête de mort que monsieur a vue, c'est le pli du voile qui a produit confusément cet effet.

LE PRÉSIDENT. Vous avez abusé de la crédulité du public.

BUGUET. Je n'ai jamais cherché à faire rien croire à personne. Je me suis borné à

flatter la manie des croyants. Au surplus, il n'y avait pas à les contredire. Une fois leurs idées arrêtées, ils n'en veulent plus démordre. Je n'avais donc qu'à dire comme eux.

Les nombreux crédules présents à l'audience levaient les épaules de pitié en voyant la boîte aux esprits, et leurs regards semblaient reprocher à Buguet de renier sa puissance de médium. Ils voyaient dans les accusés des hommes surhumains, qu'on allait envoyer au martyre. On se contenta de les envoyer en prison.

La nature frauduleuse de ces cartes a été suffisamment prouvée. Le baron Kirkup, de Florence, qui s'est beaucoup occupé de ce genre de produits, et des prétendus médiums qui les obtiennent, m'écrit à ce sujet une lettre datée du 3 août 1876, où il dit :

« J'ai conservé un échantillon de chacune des fausses cartes. C'était quatre coquins qui les fabriquaient. On y voyait des formes éthérées en grand nombre. Deux d'entre eux, sinon tous les quatre, sont de francs fripons. Ils ont dû se servir d'un double cliché. D'ailleurs, j'ai fait la connaissance



de ceux qui ont posé pour les formes prétendues spirituelles. »

Mais l'histoire la plus étonnante en ce genre nous vient des Etats-Unis. Les faits qu'elle révèle doivent être mis au compte des spiritualistes de New-York. Un médium qui fait du moule à la paraffine une spécialité vint en 1876 donner une série de représentations dans cette ville.

« Il y avait une trentaine de personnes à la réunion, dit le *Spiritualist Scientist*, numéro du 30 mars 1876. On se servait d'une petite table en bois de sapin avec une ouverture pratiquée au centre, à sa partie supérieure; une planchette s'adaptait à cette ouverture au moyen d'une rainure. Une main suffisait pour enlever la planchette, mais il en fallait deux pour la remettre. Le seau renfermant l'eau chaude et la paraffine était fixé sur l'un des bras d'une balance qui, à son tour, était suspendue au bâtis de la table, de sorte que le seau se trouvait au-dessous de celle-ci, tandis que l'autre bras de la balance se voyait parfaitement bien au dehors, passé qu'il était à travers

une fente dans la housse enveloppant la table et son contenu. Les coutures de cette housse avaient été cousues à la mécanique, et l'on avait jeté sur la table des couvertures pour exclure complètement la lumière.

Un des spectateurs offrit de la paraffine de couleur qu'il avait apportée, mais on ne voulut pas s'en servir. On éteignit les lumières, à l'exception de celles dans une pièce voisine; l'obscurité était grande, les esprits, paraît-il, s'étant plaints que les conditions n'étaient pas favorables. Bientôt un léger mouvement imprimé au bras extérieur s'accrut au point qu'il déplaça les poids, ce qui, malgré l'obscurité, attira l'attention de tout le monde. La personne qui avait offert la paraffine et deux autres messieurs s'aperçurent alors que la dame-médium passait très souvent la main gauche sous la couverture. Elle se leva à plusieurs reprises, se pencha même sur la table comme pour voir de plus près; un mouvement violent du bras extérieur de la balance se communiqua au seau sous la table; au même instant on entendit un léger bruit, celui d'un corps tombant à l'intérieur sur le tapis; alors la dame-



médium retira sa main de dessous la couverture, et l'on sut bientôt que l'œuvre dite spirituelle était achevée. Le spectateur dont nous avons déjà parlé ôta la couverture et constata que la mousseline à la partie supérieure de la table était épinglée autrement qu'il ne l'avait fait, que l'étoffe à l'endroit où la main gauche de la dame s'était glissée offrait un aspect tendu, et que la planchette était déplacée. On trouva au fond de la housse un moule à la paraffine, non pas dans la cuvette, mais au dehors, un peu sous le rebord extérieur. »

Mais pourquoi nous attarder plus longtemps à décrire les manèges de cette dame soi-disant médium ? Qu'il nous suffise de dire qu'on acquit bien vite la certitude de ses supercheries.

Voici l'explication de ce tour ingénieux. Le moule peut être fait à l'avance ; il n'y a dans ce cas qu'à tremper la main d'une personne quelconque dans la cire. Ce moule, le médium a soin de le bien cacher sur lui avant de venir à la séance. Comme la housse est cousue à la mécanique, il n'a qu'à rompre un fil pour obtenir une ouverture de la di-

mension qu'il veut, et grâce aux ténèbres, il glisse à l'intérieur le moule préparé à cet effet. Il a tout le temps nécessaire pour refaire une couture à la housse, s'il le juge nécessaire. Pour parer à la différence de poids, il n'a qu'à prendre une petite quantité d'eau dans le seau au moyen d'une seringue ou autrement. De cette manière, le premier venu, sans être sorcier, pourra faire des moules à la paraffine aussi souvent qu'il le voudra.

La presse de New-York s'est beaucoup divertie ces temps derniers au sujet d'un médium qui, comme bien d'autres, prétend répondre, sans les ouvrir, à des lettres cachetées. Il a, dit-il, recours à l'intervention des esprits. On a prêté cette faculté au baron Kirkup, de Florence ; mais il a répudié la chose, comme il répudie toutes les manifestations frauduleuses auxquelles on a voulu lui faire croire. « Quelques-uns de mes amis que la question du spiritualisme intéressaient l'ont abandonné, m'écrit-il, pensant que c'est une illusion complète. Mais non pas moi. J'ai vu assez de prodiges en



vingt ans. J'ai beaucoup vu, de même que des milliers de temoins compétents. C'est la trahison des faux médiums qui nous est funeste. » Loin de déranger les esprits pour ce genre de supercherie, le médium a plus tôt fait de soumettre l'enveloppe au jet de vapeur qui sort d'une bouillotte, d'ouvrir la lettre, la lire, y répondre, et de recoller l'enveloppe comme elle était avant.

S'il fallait exposer toutes les fraudes, tous les tours dont on se sert pour tromper la crédulité du public, il faudrait, non pas un chapitre, mais cent volumes. Aussi bien le sujet me répugne-t-il foncièrement. Nous en avons assez dit pour dévoiler les abus sans nombre qui déparent le spiritualisme.

Est-ce à dire que notre cause se voit uniquement livrée aux misérables jongleries en question ? A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi. Détournons nos yeux de ces ténèbres, pour regarder les hauteurs sereines où se trouve la vraie lumière, qui est notre espoir. Marchons droit dans le chemin clair et large de la vraie science, et attachons-nous aux principes fondés sur l'infailible témoi-

gnage de tous les siècles, de toutes les générations et de tous les pays. Que les experts s'unissent pour curer ce fleuve magnifique du spiritualisme et en dégager les issues ; qu'ils le dirigent à travers la société ; et, comme l'Alphée traversant les étables d'Augias, ils balaieront toutes les impuretés.



## XII

## Lumière du Spiritualisme

C'est surtout en parlant du spiritualisme qu'on peut dire : « La vérité est plus étonnante que la fiction. » Les récits merveilleux que d'enthousiastes croyants propagent sont bien faibles quand on les compare aux faits que le monde des esprits fournit de temps en temps avec une telle perfection que le doute est impossible.

Le premier incident dont je vais entretenir le lecteur eut lieu à Hartford, dans le Connecticut, aux Etats-Unis, il y a environ vingt-quatre ans. Je cite ce fait pour répondre à ceux qui demandent pourquoi les esprits viennent nous visiter et pourquoi ils prennent tant d'intérêt aux trivialités d'une

~~~~~

vie terrestre. N'est-ce pas déroger que de gaspiller ainsi l'éternité?

Ce serait, en effet, déroger, si nous devions croire à ce vieux, vieux mythe — qui n'a jamais été enseigné par le Christ — que la mort est un magicien dont l'attouchement puissant nous transforme avec la rapidité de l'éclair en anges ou en démons. A quoi bon la terre s'il en est ainsi? Les couronnes d'or sont sur nos têtes, les lyres d'or sont entre nos mains. Et le passé? Un rêve qu'on néglige. L'avenir? Un sommeil paisible au sein d'une paresseuse béatitude, le refrain berceur d'une éternelle chanson. Que nous importent les chutes, les angoisses de nos frères et sœurs qui sont encore sur la terre? Si profondes que soient les ténèbres qui les étreignent, n'avons-nous point la lumière infinie? Et reviendrons-nous pour consoler d'un mot affectueux, d'une assurance de plus beaux jours, ceux qui font aujourd'hui ce pèlerinage que nous trouvâmes dans les temps écoulés si douloureux et si triste? L'égoïsme sanctifié frémit à cette pensée. Enveloppons-nous plutôt des robes sans tache qui masquent la laideur de nos



pensées et remercions Dieu, comme le pharisien, de nous avoir fait autre que les vers de terre. Nous oublions, toutefois, que nous aussi, nous faisons partie de ces mêmes vers de terre si méprisés aujourd'hui.

Pendant bien des années, j'ai examiné et collectionné avec soin les moindres incidents qui témoignent de la continuité de notre identité après la mort. Toute théorie doit être étayée par des faits. Je choisis donc, parmi les récits en ma possession, ceux qui sont du plus grand intérêt. Les événements qui se rapportent au premier récit remontent à 1852 ou à l'année suivante, et la ville où ils eurent lieu est, comme nous l'avons dit, Hartford.

A cette époque, le médium qui joue le rôle principal dans cette histoire demeurait à Springfield, dans le Massachusetts; il était malade et alité. Son médecin venait de lui rendre visite, comme à l'ordinaire. La porte ne se fermait pas sur la personne en question, qu'un esprit révélait sa présence au malade, et lui faisait la communication suivante : — « Vous prendrez cette après-midi le train pour Hartford. Il importe pour

~~~~~

votre présent, pour votre avenir et pour l'avancement de la cause que vous partiez. Ne nous questionnez point; faites comme nous vous indiquons. » On fit part du fait à la famille, qui rappela le médecin. « Qu'il parte », dit celui-ci, voyant que le malade était résolu d'agir suivant le message qu'il avait reçu « qu'il parte, mais comme il y va pour lui de la vie, qu'il ne s'en prenne à personne des conséquences de sa conduite. » Le médium se mit en route sans même savoir quel pouvait être le but de son voyage ni comment ce voyage allait se terminer. En descendant du train à Hartford, un étranger vint à lui : « Je ne vous ai jamais vu qu'une fois, dit ce monsieur, mais je ne crois pas me tromper : vous êtes M., n'est-ce pas ? » L'autre répondit affirmativement, et ajouta : « Je suis venu ici, à Hartford, mais j'ignore absolument dans quel but. » — « C'est singulier, riposta son interlocuteur, j'attendais, moi, le train pour Springfield, où j'allais vous chercher.

Il expliqua alors qu'une famille influente et connue avait à cœur d'examiner la question du spiritualisme, et qu'elle serait aise



de voir le médium dont le départ de Springfield s'est effectué comme nous venons de le dire. On commençait donc à entrevoir le but du voyage, mais tout ce qui devait arriver restait enveloppé de mystère.

Une agréable promenade en voiture nous amena chez cette famille. Le maître de maison se trouvait par hasard sur le seuil de la porte et ainsi souhaita la bonne venue à un convive sur lequel il ne comptait que pour le lendemain. Le médium entra dans le vestibule, et au même moment crut entendre le frôlement d'une robe de soie. Naturellement il regarda autour de lui, et fut quelque peu surpris de ne voir personne. Sans faire autrement attention à cet incident, il pénétra dans un des salons. Là encore le même son frappa son oreille; c'était comme le lourd frou-frou d'une robe de soie, mais il ne put rien voir qui expliquât ce genre de bruit. Il semble que la surprise qu'il en éprouva se lisait toutefois sur son visage, car l'hôte lui dit : « Vous semblez effrayé. Que vous est-il arrivé ? » Le médium s'excusa en disant qu'il était fatigué du voyage et un peu nerveux, mais que cela se

disseminerait. Il ne voulait pas donner de l'importance à un événement qui ne tarderait sans doute pas à s'expliquer d'une manière toute naturelle.

A ce moment, le médium se tourna vers le vestibule et aperçut une petite femme, d'un certain âge, mais alerte et à la mine intelligente, qui était vêtue d'une grande robe de soie grise. « Voilà donc le mystère expliqué, se dit le visiteur ; c'est sans doute quelque membre de la famille que je viens de voir. »

Le bruit de la robe arriva cette fois, non pas seulement à l'oreille du médium, mais à celle de l'hôte, qui demanda ce que ce bruissement insolite voulait dire.

« Oh ! dit le visiteur, ce n'est que le bruit de la robe de cette dame que je vois dans le vestibule. Qui est-ce donc ? »

L'hôte ne répondit pas à cette question, et l'arrivée de la famille à ce moment détournait le courant de la conversation.

On annonça le dîner. Une fois à table, le visiteur éprouva un peu de surprise de ne point voir parmi les convives la dame en robe de soie grise, et sa curiosité en fut vivement piquée.



Au moment où chacun se levait de table pour quitter la salle à manger, le médium entendit encore le frôlement de la robe. Il ne vit rien cette fois, mais une voix lui dit distinctement :

— Il me déplait qu'un autre cercueil soit placé sur le mien, et de plus, je ne le souffrirai point.

Cette étrange communication fut répétée au chef de la famille et à sa femme, qui se regardèrent un moment avec toutes les marques d'un muet étonnement. Le monsieur alors rompit le silence :

« Nous reconnaissons parfaitement le genre de robe, dit-il, jusqu'à l'étoffe et la couleur ; mais ce que nous ne comprenons pas, c'est ce qui a trait au cercueil placé sur le sien ; c'est absurde et inexact. »

Le médium ne sut que répondre. Il apprenait pour la première fois que la vieille dame en robe de soie grise n'était plus au nombre des vivants. Quant à la parenté qui pouvait exister entre elle et son hôte, il l'ignorait absolument.

Une heure s'écoula et la même voix répéta

textuellement les mêmes paroles, ajoutant toutefois :

« De plus, Seth n'avait pas le droit de faire abattre cet arbre. »

Le médium dit ce qu'il venait d'entendre, et le maître de la maison parut de plus en plus perplexe :

« Voilà, certes, qui est étrange, dit-il. Mon frère Seth a, en effet, abattu un arbre qui masquait un peu la vue devant la vieille demeure, et nous lui avons tous dit que celle dont vous entendez les paroles ne l'aurait pas souffert, si elle avait été de ce monde. Quant au reste du message, c'est tout à fait absurde. »

Avant de se retirer le médium reçut une troisième fois la même communication et l'assertion quant au cercueil fut encore une fois positivement contredite. Le médium en fut très troublé, car jamais message inexact n'avait été transmis par lui, et il ne put en dormir de la nuit. Au matin, il ne manqua pas de faire savoir à son hôte toute la peine qu'il en éprouvait, et celui-ci lui fit savoir, que pour en avoir le cœur net, ils iraient ensemble au caveau de famille. « Vous verrez,



ajouta-t-il, que si nous en avions eu l'intention, il serait impossible de le faire, car il n'existe pas assez de place pour mettre un cercueil au-dessus du sien. »

L'hôte et le visiteur s'acheminèrent aussitôt vers le cimetière. On envoya chercher le gardien, qui avait la clef du caveau. Celui-ci arriva, et se mit en devoir d'ouvrir la porte.

Au moment de mettre la clef dans la serrure, le gardien parut se rappeler quelque chose, et se tournant vers M..., lui dit :

« Pardon, monsieur, de ne vous avoir pas prévenu, mais hier, comme il y avait un peu d'espace au-dessus du cercueil de madame, nous y avons mis le petit cercueil de l'enfant de L... Ce n'est que depuis hier, et je n'ai pas encore eu le temps de vous le faire savoir. »

Le médium n'oubliera de sa vie l'expression qui se peignit sur le visage de son hôte lorsque celui-ci se retourna pour lui dire.

« *Mon Dieu, tout est donc vrai !* »

Le même soir, l'esprit revint et nous fit la communication suivante :

« Ne croyez point qu'une pyramide de

cercueils entassés sur le mien m'importerait aucunement. J'avais à cœur de vous convaincre de mon identité une fois pour toujours, de dissiper en vous toute espèce de doute quant à savoir si je suis réellement un être vivant, raisonnable, et la même E... que j'ai toujours été. Je n'ai agi ainsi que pour cela. »

Celui à qui elle a fait ces visites l'a rejointe depuis dans un autre monde. Ses actions étaient belles comme son caractère, et toute sa carrière a été pure comme sa vie. Le spiritualisme fut pour lui une gloire et une joie. Il l'avait éprouvé; il savait que c'était la vérité. Il n'était ni enthousiaste ni crédule, et se voua tout entier au culte du bon et du vrai.

Ma très estimée amie, M<sup>me</sup> S.-C. Hall, a bien voulu me communiquer le récit suivant :

« Il y a plusieurs années, alors que bien des personnes regardaient le spiritualisme comme un mythe, d'autres comme une farce, d'autres encore comme un piège du malin, et que bien des amis cherchaient à nous dé-



tourner de cette grande vérité, nous fîmes la connaissance de Daniel D. Home et aussi de miss Andrews, que nous appelions familièrement L. M... La conviction alors entra dans nos cœurs, et c'était pour nous un véritable privilège de jouir de la société de ces deux médiums, lorsque les occupations de la vie de chaque jour leur en laissaient le loisir.

Un matin que miss Andrews était notre hôtesse, et que nous étions en train de récapituler au soleil les plaisirs de la veille, un domestique annonça la visite d'une sommité du monde littéraire, de Colley-Grattan, auteur de plusieurs livres estimés et pendant quelques années consul à Anvers et à Boston.

Après les civilités d'usage, il demanda à miss Andrews des nouvelles de sa santé, et continua sur un ton enjoué de l'apostropher à peu près en ces termes :

— Eh bien ! mademoiselle, avons-nous eu ces temps derniers quelque visite du monde des esprits ? ou avez-vous été obligée de vous contenter de nous autres — pauvres misérables mondains que nous sommes ? Voyons, ne restons pas silencieuse ; et

avouez que vous n'avez rien vu ni rien entendu qui vaille la peine d'être raconté.

— Je vois, dit-elle, de ce ton lent, réfléchi qui lui allait si bien, je vois en ce moment même, un esprit qui se tient debout à vos côtés, et qui me dit s'appeler Emma.

Colley-Grattan se leva précipitamment de son siège. Il répéta ce nom, et ajouta :

— Eh bien ! oui, que savez-vous d'elle ?

Il se tenait debout, tremblant.

Miss Andrews reprit :

— Elle me dit qu'elle veille sur vous pour vous protéger, parce que vous et votre femme, vous avez été bons pour elle, et que vous l'avez arrachée aux mains d'un mari brutal. Vous rappelez-vous, par une sombre nuit d'orage, lui avoir porté secours sur le pas de votre porte, et l'avoir fait entrer dans votre maison ? Lorsqu'elle s'évanouit, votre femme la prit dans ses bras comme pour la réconforter, et vous fîtes chauffer du vin épicé qu'on lui donna à boire quand elle reprit ses sens. Vous rappelez-vous avoir provoqué le mari pour sa conduite lâche et inhumaine ?

Lorsque miss Andrews lui eut ainsi parlé



un moment, Colley-Grattan, dont le trouble augmentait visiblement, s'écria tout à coup :

— Oui, pauvre Emma, pauvre femme, oui, c'est vrai. Ce monstre, quoique membre du parlement, avait mérité l'échafaud. Mais, je n'en puis entendre davantage. Il faut que je sorte. Adieu. Jamais plus on ne me verra railler votre doctrine.

M. Grattan sortit de la pièce en proie à la plus vive agitation. Je le suivis et le trouvai sur un divan dans le corridor.

— Sans doute qu'elle en sait davantage ; mais je ne puis l'entendre. Cette pauvre créature était la meilleure amie de ma femme. Et quant à l'incident de la porte, il n'était connu que de ma femme et de moi.

Je revins au salon, et miss Andrews ajouta :

— Elle l'a suivi pour l'assister... Voulez-vous lui dire que la pauvre Emma est morte d'un cancer, chose qu'il sait d'ailleurs, mais, ce qu'il ne sait pas, c'est que le cancer a été causé par un coup du mari ?

A quelques jours de là, M. Grattan revint nous voir, mais miss Andrews était retournée chez elle.

Il me pressa de questions pour savoir ce que miss Andrews avait dit après son départ. Sa surprise fut extrême lorsqu'il apprit le fait en question.

— Nous savions que sa mort avait été causée par un cancer, mais elle ne nous a jamais dit, pauvre chère créature, que ce fût son mari qui eût provoqué chez elle cette douloureuse maladie. Faites-moi l'amitié, lorsque vous verrez miss Andrews, de lui répéter qu'on ne m'entendra plus jamais railler le spiritualisme.

Dans le *Blackwood's Magazine* du mois de mars 1876, se trouve un fort remarquable article intitulé : *Puissances de l'air*. Le texte se rapporte à certains phénomènes qui se sont produits en ma présence, et j'ai prié la dame de m'en donner les détails.

« Ma première expérience fut aussi frappante qu'elle était inattendue. J'étais descendu dans un hôtel d'une ville d'Europe où personne ne me connaissait et où je n'étais connu de personne. On ne parlait au salon que des étranges phénomènes qui s'étaient produits lors d'une séance donnée



récemment par M. Home. J'exprimai le désir d'être présenté au fameux médium, qui m'invita à une séance pour le soir même.

Nous étions sept, tous étrangers les uns aux autres, et tous n'ayant fait la rencontre de M. Home que quelques jours auparavant. On se mit autour d'une grande table sur laquelle nous posions négligemment les mains, tout en causant de choses indifférentes. Au bout d'un quart d'heure environ, une vibration se fit parfaitement bien sentir, et plusieurs des assistants subirent les attouchements de mains invisibles. On entendit frapper cinq coups sur la table pour demander l'alphabet, que M. Home se mit en devoir d'épeler. Alors, délaissant la table, les coups furent frappés sur mes genoux, mais avec une telle rapidité qu'il était impossible de noter les lettres. Il y avait comme deux influences en opposition, chacune cherchant à s'exprimer; M. Home demanda qu'on voulût bien frapper plus lentement, et sur la table. Rien n'y fit. Enfin il posa cette question :

— Voulez-vous répondre sur l'accordéon ? Aussitôt l'instrument — qui était sur la

table — se gonfla de son propre mouvement, et rendit trois sons clairs et nets pour exprimer l'affirmative. Le reste de la soirée les réponses à nos questions furent toutes données par des coups frappés sur le bois de cet instrument. Avec l'assentiment de M. Home, je mis la main sous la table, et demandai qu'on voulût bien me toucher. Les cinq doigts furent alors touchés l'un après l'autre, et une main chaude vint se poser dans la paume de ma main. Je repliai tout doucement les doigts comme pour l'étreindre. La main resta ainsi tranquillement placée dans la mienne pendant l'espace d'une minute peut-être, et puis, elle ne s'y trouva plus; comment, je ne saurais le dire. *Elle ne fut pas retirée*, et elle ne me sembla point diminuer graduellement de volume. Depuis lors, j'ai plus d'une fois, dans la rue, lorsque M. Home m'accompagnait, éprouvé le même étrange attouchement, et dans des conditions d'entourage telles, qu'il n'aurait pu réussir s'il s'était avisé d'employer un moyen mécanique ou artificiel.

M. Home bientôt, pour obéir aux coups



frappés, prit l'accordéon d'une main et de telle façon que les touches se trouvaient renversées vers le plancher. L'instrument se mit à jouer d'une manière ravissante; on eût dit les accords qu'on entend parfois en rêve, et qui font le désespoir de ceux qui les veulent noter. M. Home nous conseilla de mettre deux flambeaux sur le parquet, pour mieux voir les mouvements de l'instrument qui se gonflait, se contractait, et dont les touches se mouvaient comme sous l'action d'une main invisible.

Lorsque la musique cessa, M. Home retira sa main; mais l'accordéon n'en continua pas moins à se mouvoir un temps et alla se plaquer, comme par une espèce d'attraction, contre le genou de la personne assise auprès de M. Home, où il resta, ballotté comme un ballon, pendant tout le restant de la séance.

Je dois dire que la pièce où nous nous trouvions, depuis le commencement jusqu'à la fin de la séance, resta non pas éclairée seulement, mais éclairée à giorno.

*J'obtins de faire mentalement plusieurs questions qui, chacune à son tour, reçut*

*une réponse correcte, accompagnée des noms et prénoms d'amis ou de parents décédés, et de détails à coup sûr ignorés des assistants, qui, tous, comme je l'ai dit, m'étaient parfaitement inconnus vingt-quatre heures auparavant.*

Enfin M. Home, entrant en extase somnambulique, se mit à décrire minutieusement la personne, les incidents de la maladie et la mort d'un parent de l'un des assistants.

Grâce à l'obligeance de M. Home, j'assistai le lendemain à une séance chez un artiste de ses amis, où les phénomènes eurent un caractère un peu différent. Nous étions en tout sept personnes comme la veille, inconnues les unes aux autres. Le premier incident remarquable de la soirée fut que la table, autour de laquelle nous étions assis depuis vingt minutes, commença de s'élever lentement du plancher, avec un mouvement qui imitait le tangage d'un bateau en mer, les mains de six personnes étant sur la table, et M. Home s'étant retiré un peu hors du cercle, mais restant assis, les bras croisés. A un pied du



parquet, la table sembla reprendre son équilibre, puis s'éleva posément dans les airs, nos mains restant appuyées sur le rebord tant que nous pouvions y atteindre. La table s'éleva jusqu'à un pied du plafond, et se mit ensuite à descendre lentement. La dame de la maison, prise de frayeur à l'aspect d'une lampe au pétrole qui semblait sur le point de perdre son équilibre sur la table maintenant penchée, se précipita en avant pour la saisir, mais M. Home l'arrêta en lui disant :

— Ne craignez rien, aucun accident ne saurait arriver.

La table tomba alors lourdement contre le parquet, mais aucun des objets qui s'y trouvaient ne fut dérangé. Elle s'éleva de nouveau jusqu'à un pied du plafond, et redescendit cette fois légère comme une plume sur le plancher. Elle s'éleva une troisième fois, et revint se poser si doucement à terre qu'on eût pu entendre une épingle tomber au même moment.

Bientôt après, plusieurs des assistants virent des mains paraître au bord de la table. J'avoue n'en avoir pas vu, mais je sentais

bien leurs attouchements. A quatre reprises différentes on me mit dans la main des fleurs qui se trouvaient dans un vase. — Comment? je ne saurais le dire, l'agent étant pour moi invisible. Une main tenant une fleur se posa sur mon front, et un mouvement de va-et-vient fut imprimé à la fleur contre mon visage. Une chaîne de montre que portait un des assistants fut tirillée avec tant de violence que le propriétaire dut se pencher pour obéir à la force invisible qui le tirait; il s'aperçut le lendemain que les anneaux avaient été tellement écartés que la chaîne était réduite en pièces.

Le tout se passait en pleine lumière.

Au cours de la séance, un accordéon placé à terre se mit à jouer d'une manière charmante, mais au même instant un train de chemin de fer, passant non loin de l'hôtel, fit entendre un sifflement prolongé, qui se termina par trois appels aigus de la soupape. La musique cessa brusquement, et l'accordéon reprit, comme un écho, le cri démoniaque de la locomotive, avec les trois notes finales d'avertissement; puis, l'instrument se remit à jouer sa première



mesure douce et plaintive, qui alla s'éteignant graduellement, ainsi qu'une musique qui s'éloigne.

Bientôt la chaise où M. Home était assis fut comme tirée en arrière par une force invisible, de sorte qu'il se trouva à une distance de deux pieds environ en dehors du cercle. Presque aussitôt une main vint se placer sur le genou d'un des assistants, une main large et puissante, avec des doigts allongés sans cesse en mouvement, s'ouvrant et se refermant sur le genou, ainsi qu'un éventail. Cette manifestation persista pendant trois ou cinq minutes, je crois, mais le temps nous parut beaucoup plus long. Chacun se leva pour observer le phénomène, M. Home comme les autres. Lorsque la main disparut, personne ne put dire comment; elle ne s'évanouit pas peu à peu, mais d'un seul coup.

Ce ne sont là que quelques-uns des incidents les plus remarquables des deux séances; une quantité de faits intéressants, mais d'un caractère trop personnel, ont été négligés à dessein.

C'est ainsi que M. Home, lorsqu'il se

trouva sous l'empire de l'extase somnambulique, se tourna vers moi et me dit :

— Il y a un portrait de sa mère.

Je ne fis aucune réponse, mais je me dis en moi-même : « Non, il n'y en a pas. » Cette pensée s'était à peine formulée dans mon esprit que M. Home répliquait :

— Pardon, il y en a un.

J'étais résolu de ne fournir aucune indication, et je continuai à garder le silence, tout en me disant intérieurement : « Si étrange que soit tout ce qui est arrivé jusqu'ici, là vous vous trompez. »

— Mais non, répliqua M. Home, comme répondant à ma pensée intime; nous ne nous trompons nullement; il y a un portrait d'elle avec une bible ouverte sur ses genoux.

Je me rappelai alors seulement qu'il avait été fait, en effet, un daguerréotype de sa mère, mais il y avait bien trente ans de cela.

A coup sûr M. Home n'a jamais vu ce portrait, et l'eût-il vu, qu'il n'aurait pu dire le genre de livre que la personne tient sur ses genoux, et qui ressemble autant à une bible qu'à tout autre volume.



M. S.-B. Brittan, écrivain célèbre, rapporte le fait suivant :

« C'était en 1852. La faculté médianimique de Daniel D. Home venait d'attirer sur lui l'attention de tout le monde. Je consacrai alors quelques semaines à l'examen des faits étonnants qui se passaient sous nos yeux. Nous voyageâmes de concert dans le comté de New-England, où nous visitâmes plusieurs localités. Nous étions ensemble à toutes les heures du jour et de la nuit. J'occupai avec lui la même chambre, afin d'avoir le plus d'occasions possibles pour me rendre compte des phénomènes en question. Souvent, lorsque le médium était profondément endormi et qu'il ignorait à coup sûr ce qui se passait, j'ai eu avec les esprits de longues et intéressantes conversations.

« Mais le fait le plus étrange eut lieu à Greenfield, dans le Massachusets. Un matin que nous avions organisé une petite séance et qu'on épelait l'alphabet, au milieu d'une série de manifestations exceptionnellement variées et bizarres, nous fûmes surpris soudain d'entendre des coups frappés avec une très grande force, accompagnés de l'ordre

d'épeler à nouveau l'alphabet. Quelqu'un fit la remarque que c'était un non-sens de demander l'alphabet alors qu'on était en train de l'épeler. Alors la table fit un mouvement d'une violence inusitée. Voyant ce qui se passait, je dis qu'il n'y avait sans doute aucune confusion, mais qu'un autre esprit était venu interrompre la communication précédente, parce qu'il avait quelque chose de plus important à nous transmettre. Aussitôt des coups retentirent par toute la pièce, et la table fut violemment secouée en signe d'assentiment. J'épelai alors l'alphabet, et je reçus le message suivant :

*« On vous demande chez vous ; votre enfant est très malade ; partez tout de suite ou ce sera trop tard.*

« Je saisis ma valise et je partis. Dans la rue, j'entendis le sifflet de la locomotive : c'était le dernier train ce jour-là pour me rendre chez moi. La station se trouvait à un huitième de mille, de sorte qu'en courant de toutes mes forces, je pus arriver au moment où le train allait partir. Je n'eus que le temps de grimper à l'arrière du dernier wagon ;



sans quoi j'aurais été trop tard, comme l'avait dit le message.

« Arrivé chez moi, je constatai l'absolue vérité du fait que l'esprit m'avait annoncé. »

Le 23 janvier 1869, j'allai à Brighton. La comtesse de Caithness m'invita à son hôtel, et une séance eut lieu après le diner, le soir de mon arrivée. Etaient présents : lady Louisa Kerr, lady Gomm et son neveu, l'honorable Edward Douglas, M. S.-C. Hall, M<sup>me</sup> Edward Jones, notre hôtesse, et moi.

Voici comment la comtesse elle-même rend compte de cette séance qui eut lieu dans son salon.

« Nous commençâmes par une prière, qui fut dite à haute voix par M. S.-C. Hall, et à laquelle chacun s'associa mentalement. Presque aussitôt les esprits manifestèrent leur présence. La table fut déplacée ; elle s'éloigna notablement de l'endroit où elle est d'ordinaire, c'est-à-dire au centre de la pièce, au-dessous du lustre. Le salon était fort bien éclairé : deux becs de gaz brûlaient à demi-jet, et plusieurs bougies répandaient une vive clarté.

« Lady Louisa Kerr était très désireuse de voir apparaître une main. Son désir ne tarda pas à être pleinement exaucé. Chacun de nous, d'ailleurs, subit des attouchements, mais de mains différentes. On épela l'alphabet, et plusieurs communications nous furent adressées, l'accordéon à mainte reprise donnant le signal de la communication par quelques notes de musique. Puis vint une communication que je ne puis transcrire, à raison d'un accident qui est survenu au papier sur lequel cette communication avait été écrite. Voici la cause de l'accident.

« M. Home entra tout à coup en extase somnambulique. Il se promena de long en large, joua du piano, et se tint debout un moment derrière la chaise de M. Douglas. M. Home semblait s'entretenir avec quelqu'un près de lui et le magnétiser, disant que c'était pour son bien et que cela dissiperait son mal de tête.

« Ensuite M. Home se dirigea vers la cheminée où brûlait un grand feu, plongea ses mains dans l'âtre, et en retira une masse de charbon embrasé. Il se promena quelque



temps, soufflant dessus pour en attiser la flamme, puis, venant vers lady Louisa, il fit le geste de vouloir lui remettre ce brasier ardent. Lady Louisa recula, effrayée.

— « Non, dit M. Home, n'ayant pas la foi, vous ne sauriez tenir ce charbon.

« A ces mots, lady Gomm avança les deux mains :

— « En ce cas, donnez, dit-elle; je les prendrai sans crainte.

« M. Home plaça alors la masse enflammée et fumante dans les mains de cette dame, qui n'en éprouva aucun dommage, même après l'avoir tenue pendant au moins deux bonnes minutes. Le charbon fut ensuite placé sur la feuille de papier dont il est question plus haut, laquelle flamba aussitôt, brûlant un grand trou à l'endroit même où la communication avait été écrite. J'ai conservé ce papier à moitié détruit par le feu, comme souvenir de cette intéressante soirée. »

L'année 1858, j'allai en Russie, accompagner mon futur beau-frère, le comte Grégoire Koucheleff-Besbarodko et sa fa-

mille, ainsi que mon vieil ami, Alexandre Dumas père. Arrivés à Pétersbourg, nous sommes descendus à Paloustreva, demeure princière du comte, située sur les bords de la Néva, et à vingt minutes de la capitale. Ce beau domaine fut donné au prince Besbarodko, grand-père du comte Grégoire, par l'impératrice Catherine II. Quelques jours après notre arrivée, S. M. l'empereur Alexandre II me pria de me rendre auprès de lui à Péterhoff, résidence de la cour en été. Pensant que l'Empereur voulait se rendre compte des phénomènes qui se produisent en ma présence et n'ayant point de manifestation pour le moment, je fis part de cela à Sa Majesté, ajoutant qu'à la première indication d'un retour, je me tiendrais entièrement à ses ordres.

Le lendemain, un nouveau message de l'Empereur me fit savoir que ce n'était pas seulement comme médium qu'il désirait me voir, mais comme gentilhomme privé. Ces gracieuses paroles du monarque resteront toujours gravées dans mes souvenirs, ainsi que la bienveillance dont il m'a toujours honoré depuis.



Je me suis rendu à son appel, et j'étais heureux aussi d'annoncer à Sa Majesté que le don médianimique m'était revenu. Arrivé au palais, où un appartement m'était réservé, on m'annonça le comte Alexis Tolstoï, aide de camp de service de Sa Majesté. Il s'est écoulé un quart de siècle depuis lors et voilà sept ans que le comte n'est plus de ce monde. Je vois néanmoins encore à cette heure son regard où se reflète toute la beauté de son âme, l'ensemble de ses traits si énergiques où respire à la fois une douceur de caractère, une bonté, un charme irrésistible allié à une flamme intérieure qui ne se rencontre que chez les hommes doués d'un réel génie. Il a laissé, comme poète et comme écrivain, un nom immortel. Je ne puis lui rendre ici qu'un faible tribut à sa mémoire ; j'avais une profonde estime pour lui et une affection sincère qui n'a fait qu'augmenter en voyant le courage de ses opinions et la persévérance avec laquelle il investiguait et constatait les phénomènes du spiritualisme. Il a assisté aux huit premières séances chez l'Empereur ; ensuite je suis allé à Poustineka, charmant séjour que le comte pos-

sède aux environs de Pétersbourg, où les manifestations les plus variées se sont produites. J'étais toujours l'hôte bienvenu dans sa maison, et je garde un souvenir bien doux de l'amitié qu'il me témoigna jusqu'à son départ de ce monde, séparation pénible mais non éternelle. Je regrette de n'avoir pu retrouver son récit des séances de Péterhoff, mais je donne ici textuellement deux de ses lettres adressées de Londres à la comtesse sa femme, et qui parlent des phénomènes auxquels il a assisté.

« Londres, dimanche 17 juin 1860.

« Dans ce moment, il est 2 heures de la nuit, je reviens de chez Home et malgré le mal que me fait notre séparation, je ne regrette pas mon voyage à Londres, car cette séance a été *renversante*. Botkine (frère du docteur) converti, veut s'enfermer demain et ne pas sortir de la journée pour méditer sur ce qu'il a vu. Nicolas, l'imbécile, *indisposé*, n'a pas voulu assister à la séance. Il y avait moi, Botkine, M<sup>me</sup> Home, M<sup>me</sup> Milner Gibson (femme du ministre du



commerce), le comte Alexandre Stenbock-Fermor et une dame de compagnie. D'abord il y a eu toutes les manifestations que tu connais, ensuite on a opéré dans une *demi-obscurité*. Tous les meubles se sont déplacés : une table s'est placée sur une autre table, un canapé est venu au milieu de la chambre, une sonnette s'est proménée en l'air dans toute la chambre en sonnant, etc. Ensuite on a fait une obscurité presque complète : il n'y avait que la fenêtre, faiblement éclairée par le gaz de dehors. Le piano a joué tout seul ; un bracelet a été ôté de la main de M<sup>me</sup> Milner Gibson et est venu tomber sur la table *en répandant de la lumière*. Home a été enlevé de terre et j'ai palpé ses pieds pendant qu'il volait en l'air au-dessus de nos têtes. Des mains sont venues me prendre les genoux et se poser dans mes mains, et quand j'ai voulu en saisir une, *elle s'est fondue*. Il y avait sur la table du papier et des crayons ; un papier est venu se fourrer dans ma main, et l'alphabet a dit que je devais le remettre à Home. Il y avait dessus : « Aimez-la toujours, « N. Kroll. » L'écriture était tout à fait sem-

blable à celle de la mère de M<sup>me</sup> Home, et nous l'avons comparée avec celle de ses lettres. Une voix très faible s'est fait entendre pendant que le piano jouait. Des coups aussi forts que ceux d'un marteau ont frappé dans la table, sous les mains de Botkine, un coussin est venu tomber sur ma tête. Ce qui m'aurait surtout convaincu, si j'étais incrédule, ce sont les mains que j'ai senties, qui m'ont frappé dans les mains et qui se sont fondues quand j'ai voulu les saisir. Un vent froid a circulé très sensiblement autour de nous, des parfums se sont fait sentir. Home, après la séance, avait la main brûlante et les larmes lui coulaient des yeux. Sa femme et lui voyaient constamment une étoile sur une des chaises, mais je ne l'ai pas vue. Des mains *visibles* ont passé devant la fenêtre faiblement éclairée par le gaz du dehors. Les rideaux des fenêtres ont été tirés. M<sup>me</sup> Milner Gibson m'a engagé à venir demain soir chez elle à une nouvelle séance, mais malheureusement Botkine, cette fois, n'a pas été invité à cause de trop de monde. »



« Londres, 19-7 juin 1860.

« J'ai eu hier un mal de tête de la grande espèce, c'est-à-dire à donner de la tête contre le mur. Néanmoins, j'ai mis mon frac avec cravate blanche, et suis allé chez M<sup>me</sup> Milner Gibson à une séance. J'aurais fait 1,000 lieues pour voir ces choses. Il y avait lord and lady Clarence-Paget, lord Dufferin, lord de Tablet, le docteur Ashburner, médecin célèbre, athée converti par Home, M<sup>lle</sup> Galer, dame de compagnie; miss Alice, fille de M<sup>me</sup> Milner Gibson (15 à 16 ans), son frère, un garçon de l'âge de George, très bon, et M<sup>me</sup> Home. Les deux enfants et M<sup>me</sup> Home étaient dans la chambre, mais non à la table où il y avait trop peu de place pour tous. La séance a été beaucoup moins bonne que la première, mais il y a eu un nouveau phénomène. *J'ai vu* l'harmonica jouer *tout seul*, et après chaque phrase il y avait un écho très lointain, mais très distinct et très agréable qui la répétait. Lord Clarence, se sentant saisi par le genou, voulait me faire palper la main qui le tenait, et comme je lui mis la mienne

sur le genou sans rien trouver, il sentit à travers ma main l'autre qui le pressait toujours. Cette fois, Home n'a pas volé dans l'air (en ma présence). Les trois lords assistaient à la séance pour la première fois et ne se sont pas fait faute de se mettre sous la table à *l'invitation de Home*, tandis que nous autres nous observions ce qui était dessus.

« A. T. »

Le salon fut éclairé par deux lampes et plusieurs bougies, et quand la séance fut terminée, tout le monde a passé dans un autre salon; il n'y avait que lord et lady Clarence-Paget et moi qui restions à causer, quand tout d'un coup j'ai senti que j'étais soulevé et je l'ai dit à lord Clarence, qui s'est mis à genoux et passa ses mains entre mes pieds et le tapis.

Nous terminerons ce chapitre par un récit que la comtesse Caterina Lugano di Panigai a bien voulu me fournir et qui est écrit tout entier de sa main. Cette dame demeurait 8, via Jacopo da Diacceto à Flo-



rence. Son récit est aussi complet qu'il est intéressant, et je lui cède bien volontiers la parole :

« Un soir de juillet 1874, j'ai eu le bonheur d'assister à une séance donnée par M. Daniel Dunglas Home, médium célèbre, dont je ne ferai point ici le portrait; M. D.-D. Home étant trop connu pour ses qualités distinguées et pour cette loyale et franche conduite qui distingue le vrai gentilhomme.

« La séance commença à 8 heures du soir. Les personnes invitées étaient : M<sup>me</sup> la comtesse Bartolomei Passerini, M<sup>me</sup> Webster, le chevalier Soffietti, M. Monnier, M<sup>me</sup> et M. Home, et moi.

« Le salon où avait lieu la réunion était au premier étage d'un hôtel à Florence.

« Une table ronde, très grande, se trouvait au milieu de la salle; dans un coin, mais à l'autre bout de la pièce, était aussi une petite table, et non loin de celle-ci un piano.

« Une lampe à pétrole avait été placée sur la grande table et deux bougies allumées sur le piano, de sorte que le salon était parfaitement bien éclairé.

« M. Home nous pria de prendre place autour de la grande table. La marquise Passerini était à la droite du médium, moi à sa gauche. A peine étions-nous assis et la chaîne formée, qu'un léger bruissement se faisait entendre dans la table, indice que les manifestations allaient commencer.

« Ce fut d'abord comme un frémissement imperceptible, qui alla croissant, de sorte que la table ne tarda pas d'être secouée bientôt avec une certaine violence.

« Puis elle devint tout à coup lourde au point que toutes nos forces réunies ne purent l'ébranler ; elle était comme figée au parquet. Quelques minutes après, elle devenait si légère, que nous la pouvions soulever d'un doigt.

« Des coups se firent entendre et des mouvements eurent encore lieu, après quoi l'esprit de ma petite Stellina se manifesta, un cher petit ange qui m'avait été ravi par une cruelle maladie à l'âge de cinq ans et dix mois. J'ai tout de suite reconnu sa petite main, qui me caressait et me tirait en jouant les manches de ma robe, prenant tantôt mon éventail, tantôt mon mouchoir, puis



laissant tomber ces objets sur mes genoux. Tout à coup j'ai parfaitement senti sa gracieuse petite personne appuyée contre moi, et sa tête chérie se poser sur l'un ou l'autre de mes genoux, tandis que ses mains continuaient à me faire des caresses et à jouer. Je ne saurais décrire toute la joie, toutes les émotions que j'éprouvai à ce moment; aussi le courage me manqua lorsqu'on me dit de regarder sous la table : je craignais de faire disparaître le cher petit ange qui reprenait ainsi une forme matérielle pour venir me consoler.

« M. Home est aussi médium voyant, et il nous donna des preuves bien éclatantes de ce don. A peine tombé dans une *transe*, il s'adressa à M. le chevalier Soffietti et lui dit : « Votre vieille bonne est auprès de « vous; » et comme il semblait ne pas se souvenir, M. Home continua : « Elle dit que « vous ne devez pas avoir oublié la négresse « qui vous a sauvé la vie quand vous êtes « tombé dans une écluse et l'eau vous empor- « tait vers la roue du moulin. » Ces détails firent tout de suite se ressouvenir le chevalier d'un accident dont sa mère lui avait

souvent raconté l'histoire et dont il a failli être victime à l'âge de quatre ans. Il fut frappé d'entendre ces détails de la bouche de M. Home qui le voyait ce soir pour la première fois. Durant ces communications, j'avais les affectueuses démonstrations de ma Stellina qui ont cessé dès que M. Home, toujours en *transe*, s'est adressé à moi, disant qu'il voyait un autre esprit à côté de moi, et qu'il portait l'habit militaire. La description qu'il m'en donna me fit bientôt reconnaître mon père. C'était lui en effet, car, pour me prouver son identité, mon père imita une fanfare sur un accordéon que j'avais apporté moi-même. Il exprima ensuite le désir de me parler. M. Home se mit à épeler l'alphabet, et à chaque fois que la lettre devait être marquée, il frappait un coup sur la table à l'endroit même où se trouvaient mes doigts, ou bien il me tirait par la robe.

« Grâce à ce moyen, mon père me fit savoir des choses d'un haut intérêt pour moi, et dont moi seule pouvais réaliser toute la portée.

« La communication terminée, je regardai



avec intérêt les personnes autour de moi, et mes yeux s'arrêtèrent sur la comtesse Henriette Passerini, qui avait une fort belle rose à son corsage. Je priai alors mentalement mon père de prendre à ma chère Henriette et de m'apporter cette fleur. Cette prière mentale était à peine formulée dans mon esprit, qu'une main, visible pour moi comme pour tout le monde, prit la rose et me la mit prestement dans la main. Ce fait, que je regarde comme un prodige, s'accomplit si vite que j'en demeurai toute interdite.

« Le célèbre médium vit bientôt qu'un nouveau phénomène allait s'accomplir. Son fauteuil et le mien se rapprochèrent subitement, et la petite table isolée, à l'autre bout de la salle, se dirigea tout à coup précipitamment vers moi. Craignant quelque choc, j'avançai la main comme pour me garantir, mais l'invisible force qui la faisait se mouvoir avait aussitôt deviné ma pensée, et la fit s'arrêter juste à proximité de moi, comme par enchantement.

« Ce phénomène m'impressionna vivement, de même que tous les assistants, la pièce étant parfaitement éclairée.

« Mais les merveilles de cette mémorable soirée sont loin d'être épuisées. A plusieurs reprises les assistants subirent des attouchements. L'accordéon, placé sous la table, se mit à jouer tout seul; on prit une bougie pour suivre le phénomène, et alors chacun put voir une main sur les touches de l'instrument, qui en tirait des accords très doux, très harmonieux.

« Vers la fin de la séance, M. D.-D. Home tomba dans un sommeil extatique, comme il arrive souvent. Il raconte alors, parlant à tout le monde et avec une grande rapidité d'élocution, des événements se rapportant à la vie de chacun, des faits d'une nature personnelle; il cite des noms et fait part de circonstances qui, le plus souvent, ne sont connues que de la personne à qui il s'adresse. C'est ainsi qu'inspiré par l'esprit de mon père, il m'avertit de certains faits qui, en grande partie, ne tardèrent pas à se réaliser pour moi par la suite.

« Un vif désir s'empara alors de mon esprit, le désir d'apprendre quelques détails sur la cruelle maladie qui m'avait enlevé le petit être si cher à mon cœur. Aussitôt,



sans en rien dire au médium, l'esprit de ma Stella me fit par son intermédiaire la communication suivante :

« — Ma chère petite maman, tu as fait  
« tout ce qui était possible pour me sauver,  
« mais l'heure avait sonné, et le poison de cette  
« maladie avait apporté déjà la mort dans mes  
« veines. Je ne veux pas que tu pleures, et je  
« veux que tu me promettes de ne plus t'aban-  
« donner à la douleur lorsque tu regardes  
« ma robe blanche et ces petites bottines, les  
« dernières que j'ai portées et que tu tiens  
« enfermées avec tant de soin. »

« Cette communication de ma Stellina m'émut jusqu'aux larmes, et me donna la plus grande preuve de toutes celles fournies jusqu'alors quant à son identité, car tout le monde ignorait, et ma mère elle-même, l'existence de cette robe, de ces bottines, et l'endroit où je les tenais cachées.

« Je dois ajouter que Stellina, après avoir écrit son nom, m'avoir touchée et caressée plusieurs fois, du côté opposé à celui où se trouvait le médium, promit de me donner encore une preuve de sa présence, mais à une condition : c'est que je n'ouvrirais le cof-

fret où se trouvaient enfermés les objets en question que lorsque j'entendrais des coups frappés sur le coffret même.

« Arrivée chez moi et me trouvant seule dans ma chambre à coucher, je pensais avec bonheur aux faits extraordinaires qui venaient de se passer ; les douces paroles de ma chère enfant résonnaient encore à mon oreille et me donnaient la plus grande des consolations.

« J'écrivis le lendemain matin à une amie pour la prier de venir passer la journée avec moi, car j'éprouvais le besoin d'épancher dans le cœur de quelqu'un la trop grande joie qui m'inondait.

« Elle accourut aussitôt. Je l'embrassai et me mis tout de suite à lui conter tout ce qui m'était arrivé la veille.

« Je n'avais pas fini mon récit que des coups retentirent dans le meuble où se trouvait le coffret. Saisies l'une et l'autre d'une émotion bien compréhensible, je ne pus prononcer un mot, mais je me précipitai dans une pièce voisine pour prendre la clef du meuble et retournai bien vite auprès de mon amie, qui attendait au salon.



« J'ouvris le meuble d'une main fébrile. Ensuite, détachant une petite clef que je portais toujours au cou et qui ne m'abandonnait jamais, j'ouvris le coffret. Quelle ne fut pas ma surprise en soulevant le couvercle de voir nettement tracée sur une des élastiques en soie blanche de la petite bottine la forme d'une étoile! Le dessin en était noir et se composait de deux triangles superposés, de manière à former une étoile à six pointes. Il y avait un œil au centre et une lettre à chaque angle. Les lettres réunies formaient son nom, Stella.

« Je croyais rêver. Personne au monde, je le répète, ne savait ni pouvait savoir que j'eusse ces bottines de mon enfant; elles étaient d'ailleurs enfermées à double clef.

« Non! c'est ma Stella, mon ange adoré, qui, du sein d'un monde invisible, a bien voulu me donner, à moi, sa mère, une preuve éclatante de son amour.

« Que le saint nom de Dieu soit béni!

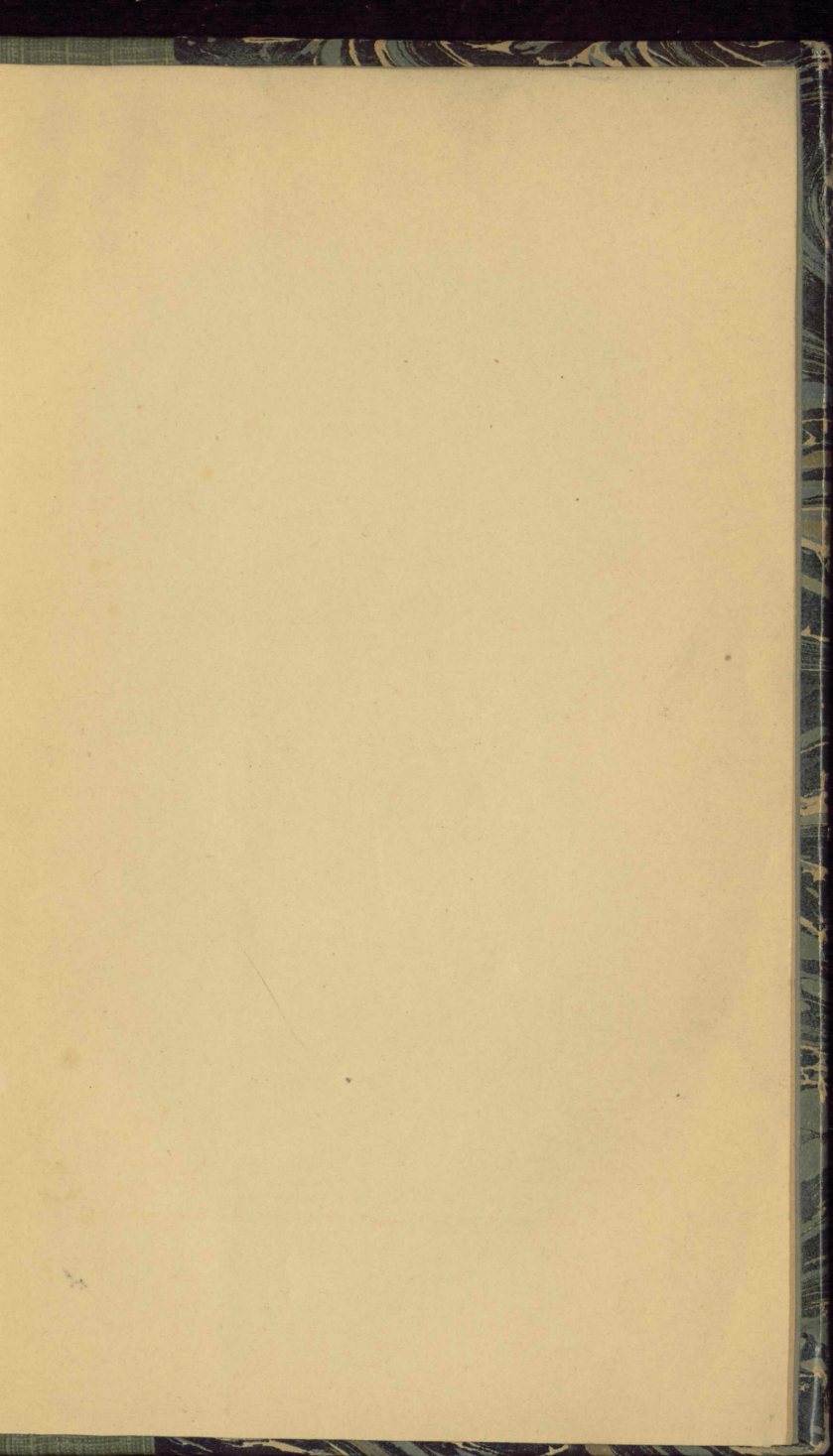
« CATHERINE DE PANTGAI







NICE — TYP. ET LITH. MALVANO-MIGNON, RUE GIOFFREDO, 58-62





Nice. — Typographie et Lithographie Malvano-Mignon  
58, rue Gioffredo, 62.

